



La collection Vues chrétiennes sur... examine, du point de vue de la morale chrétienne, de l'idéal chrétien, et en tenant compte des prescriptions de l'Eglise, les principaux problèmes qui se posent à la conscience de l'homme d'aujourd'hui.

*

Le sport est à la fois un jeu, une profession, un moyen d'éducation, une attitude devant la vie. Pour certains, il est une affaire, pour d'autres un idéal. Mais dans tous les cas, il pose des problèmes à la conscience chrétienne. Ces problèmes, l'abbé Yves Brossard, lui-même familier de tous les sports et aumônier national de l'Union générale sportive de l'Enseignement libre, était mieux qualifié que quiconque pour les traiter.

La pratique du sport suppose une certaine passion qui peut entraîner des abus. L'auteur les dévoile et les combat de toute son autorité morale, en même temps qu'il examine les bienfaits d'un tel exercice, sur le plan scolaire, dans la vie courante, aussi bien que dans les compétitions internationales. De l'équilibre corporel qu'assure le sport bien compris, l'âme également tire son bénéfice.

Ce sujet, qui répond à une nécessité de notre temps, intéresse tout le monde. Il montre aux jeunes que l'enseignement intellectuel et l'éducation du corps doivent se situer sur le même plan de vie, aux adultes qu'ils doivent accepter le sport comme une exigence pour eux-mêmes. Aux professionnels, enfin, l'abbé Brossard révèle une vocation qui, chez les dirigeants, devient une mission.

Ces « Vues chrétiennes » sont un appel à ne pas négliger un élément de valeur humaine. C'est la réalité du sport qu'elles nous font découvrir, en montrant comment l'idéal sportif s'accorde avec l'idéal chrétien.

SERVICE DE PRESSE

vues chrétiennes
sur...

LE SPORT

par
YVES BROSSARD



FLAMMARION

NIHIL OBSTAT :
Paris, le 8 mai 1960
G.-A. GOIMARD
cens. dél.

IMPRIMATUR :
Paris, le 10 mai 1960
J. HOTTOT
v. g.

Droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.
© FLAMMARION, 1961.
Printed in France.

INTRODUCTION

« Le sport est une des grandes découvertes des temps modernes », affirme Aldous Huxley. Une découverte, précise-t-il, non une redécouverte.

D'autres pensent que le sport est une nouvelle idole, une futilité principalement masculine, un fléau social, une délicieuse activité personnelle, ou une pâture pour les foules.

On a écrit que le sport était une religion, un passe-temps, une obsession, un loisir ou une évasion, une occasion de violence brutale, une source de fatigue inutile, une mode ou un besoin, une chevalerie ou un gang. Il rend enthousiaste ou laisse indifférent.

Est-ce un spectacle, un commerce lucratif, un moyen de propagande, une détente, un équilibre par l'hygiène, un jeu de grands enfants pour meubler une kermesse ? On a parlé d'un mythe : de la naissance d'un nouvel âge d'or, conséquence des noces prochaines des loisirs et de l'histoire.

**

Le sport est-il tenu en méfiance ou béni par l'Eglise ?

Quelle que soit la forme sous laquelle il se présente, ou la manière dont on veut bien le voir, le sport pose des problèmes à la conscience chrétienne, problèmes personnels d'éducation, d'argent, de loyauté, de pureté, avec répercussions sur la vie professionnelle, familiale ou sociale.

Il pose aussi un problème d'intérêt plus général : cette activité physique, élément d'épanouissement humain, est-elle conciliable avec l'idéal que cherche à réaliser, dans sa vie, le chrétien qui ne se contente pas d'habitudes et de pratiques ?

L'idéal évangélique d'humilité, de pauvreté, de douceur, de générosité, est-il compatible avec l'idéal sportif ?

**

Le sport n'est ni plus ni moins chrétien que le travail en général, le théâtre, la musique ou le cinéma.

Il n'y a pas de sport chrétien.

Des chrétiens ont pu réfléchir sur le travail, sur son sens, ses aspects de peine, de nécessité, de beauté, y voir tout ce qu'y voient les autres. Ils découvrent, en plus, son rôle de continuation, d'embellissement de l'œuvre créatrice de Dieu, sa valeur de prière et de rédemption que seul permet d'apercevoir un regard chrétien.

Vivant, par profession et par goût, dans le monde du cinéma, de la musique et du théâtre, des artistes ont pu témoigner que l'amour de leur art, leur avait

ouvert le chemin providentiel capable de les conduire à Dieu.

Le sport serait-il l'une de ces rares activités qui ne permettent pas d'ouvrir un chemin providentiel vers Dieu ?

**

Dans le monde du sport, on trouve des professionnels pour qui le sport est un métier, des amateurs et des artistes. On doit tenir compte aussi des foules qui viennent voir les spectacles de sport.

Tous, spectateurs ou sportifs pratiquants, sont animés par une passion.

Cette passion est-elle mauvaise ?

Mais toute passion humaine n'est-elle pas dans l'ordre providentiel, humain, voulu par Dieu ?

Alors certaines expressions seulement de cette passion sont-elles condamnables ? Peut-être. Comme au théâtre ou au cinéma, en sport il faut savoir observer attentivement, conserver un jugement critique, demander conseil au besoin et éviter ce qui est trouble ou malhonnête, pour agir toujours selon sa conscience.

**

Des vues chrétiennes sur le sport n'ont rien d'extralucide pour percer les mystères du monde sportif. Elles restent, en fonction de l'œil de chacun, myopes, courtes, ou bonnes et claires, critiques ou naïves.

Soucieuses de vérité, sans perdre de leur exigence dans leur opposition à certains principes ou à certaines pratiques, elles voudraient demeurer compréhensives et toujours respectueuses des personnes.

Elles cherchent à dépasser les apparences d'une

réalité qui fait souvent écran. Un peu comme dans un jeu d'ombres chinoises, quelque chose de vrai, qu'on ne voit pas d'abord, se joue plus loin, derrière l'écran qu'on voit.

Peut-être aussi faut-il savoir écouter, observer patiemment pour distinguer, tout au fond, ce qui est, et non ce qu'on veut voir apparaître.

**

Des vues chrétiennes sont autre chose que des jugements moraux ou des conseils moralisateurs.

Elles cherchent à faire découvrir une perspective d'ensemble : par-delà la réalité du sport, intégralement acceptée, une ouverture vers la réalité de Dieu.

Elles permettent de découvrir sur une piste, des signes.

Le sportif vit, plus intensément qu'un autre, d'une vie ardente, joyeuse, dans un cadre de beauté sans cesse en mouvement. Pour lui, ces signes rappellent, tout au long de la piste, la présence du Dieu vivant qui s'est révélé comme le Chemin, l'Aboutissement de tout, la Vérité et la Beauté en perfection, la Vie et la Joie en plénitude.

Prolongeant la plus longue course au-delà de l'arrivée et dépassant le temps qui fuit si vite au chronomètre, la perspective débouche sur Dieu « jeune en même temps qu'éternel » suivant le mot de Péguy. « Dieu est plus jeune que tous », disait déjà saint Augustin.

Le sport reste ce qu'il est. Il est vu dans une perspective qui permet de mieux saisir certaines ombres, mais lui donne aussi toute une lumière.

**

Volontairement, ce livre ne sera pas technique. Pour rester sur un plan humain plus général, un double danger, au moins, était à éviter.

Danger d'abord que constitue une terminologie exacte, indispensable dans les ouvrages scientifiques, mais qui, trop spécialisée, risquerait ici de décourager le lecteur. Lorsque, par exemple, pour me faire comprendre des choses simples et très utiles en sports, on m'explique patiemment, devant un graphique, que l'électrocardiogramme est précieux pour le contrôle sportif, qu'en particulier, « le sous-dénivellement rigide ST, avec signe de cassure de Lenègre, l'inversion de T, soit en D₁, soit en D₂, D₃, indiquent avec quasi certitude, l'existence de troubles coronariens », en termes de cycliste, j'ai déjà « lâché les pédales ».

Aussi les médecins, entraîneurs, conseillers médicaux, deviennent-ils qu'ils trouveront, ailleurs que dans ce livre, des précisions techniques. Ils savent qu'elles sont exposées dans les cours professés à la faculté de Médecine, ou imprimés dans les livres édités sous la direction du docteur P. Chaillot-Bert, de son équipe de chercheurs, et dans les livres spécialisés qu'il cite dans ses bibliographies.

Et lorsqu'un sociologue éminent, réfléchissant sur le rôle de la liberté dans les loisirs, annonce qu'« une fois écartée la tentation de répondre à une situation nouvelle par le renforcement nécessairement artificiel d'un type ancien de liaison directe entre l'individu, son groupe social et la culture ou sub-culture spécifique d'une situation socio-professionnelle, on doit s'interroger sur la nature nouvelle du lien entre les individus et leur culture dans les sociétés industrielles

évoluées » (1), là, avant la fin de la phrase, j'ai déjà « jeté l'éponge ». Nous ne sommes pas de la même catégorie. Et ce présent livre ne « fait pas le poids ». Il n'a rien d'une enquête sociologique.

..

L'autre danger réside dans le choix qui s'imposait : choisir sans être submergé.

En présence de la documentation d'une richesse fabuleuse, obligeamment proposée par le journal *L'Equipe*, et la quantité de renseignements quotidiennement fournis par les pages de sports des journaux et des revues, comment choisir ?

Retenir un fait, un détail, une petite nouvelle, de préférence à tant d'autres, c'est laisser dans l'ombre une masse de faits et de nouvelles pourtant bien connus.

Aussi, pas plus qu'aux scientifiques étudiant un aspect médical ou sociologique du sport, je ne m'adresserai aux sportifs qui sont de véritables encyclopédies vivantes, capables de dire immédiatement qui était troisième dans la seconde demi-finale du 200 mètres plat aux Jeux Olympiques de 1932. Ils savent trop de choses et n'apprendront rien.

Ceux qui se reconnaissent non spécialistes, sont maintenant invités à jeter un regard sur certains aspects du sport.

(1) « Travail, loisirs et Société », dans le numéro spécial d'*Esprit* sur le « Loisir », juin 1956, p. 989.

CHAPITRE PREMIER

L'ÈRE DES SPORTS

Bon gré mal gré, il faut bien accepter ce fait : le sport tient aujourd'hui une place considérable dans la vie.

Dès le matin, le journal parlé met les auditeurs, à peine éveillés, au courant des grands événements sportifs qui marqueront la journée en France et dans le monde. Un journal sérieux, qui veut être complet et bien informé, se doit d'avoir sa page sportive bien présentée, rédigée par des spécialistes du sport, par des reporters capables de suivre et de commenter les grandes épreuves, au courant des potins de coulisses ou de vestiaires, petites nouvelles frisant d'ailleurs l'indiscrétion, révélant parfois des détails personnels sur la vie privée des grands champions.

Un vocabulaire, simplement imagé, aussi traditionnel par exemple, en cyclisme, que « sucer la roue, arriver tous dans un mouchoir de poche, gagner dans un fauteuil, lécher la roue avant, ou pédaler avec

les oreilles », peut surprendre les non-initiés. Certains genres littéraires classiques s'enrichissent d'expressions nouvelles. Une prose épique, dithyrambique, fleurit tout particulièrement à l'occasion du Tour de France.

Alors le sport envahit la grande presse, s'impose en première page des grands journaux d'information.

Un grand quotidien de province peut, à cette époque privilégiée, offrir à ses lecteurs un article frémissant d'enthousiasme sportif.

C'est le lendemain d'une étape contre la montre : la montée du Puy-de-Dôme. « Sur le plus ancien, le plus élevé et le plus populaire des volcans ruinés des Puys, sur cette formidable cloche qui inspira de religieux effrois aux populations des ères lointaines, sur les marches du temple sacré de Mercure, et sur le laboratoire en plein vent de Blaise Pascal, un petit homme noir, venu de Tolède, a vaincu. » C'est l'Espagnol Federico Bahamontès, gagnant de l'étape et qui, grâce à certains accommodements, gagna aussi le Tour 1959.

Le dithyrambe continue : « Les Romains qui firent de ces sommets l'autel de leurs messes ferventes, et dont les corps reposent sous les dalles taillées dans la lave, ont dû frissonner de cet exploit dans leurs tombeaux. Ils auraient couvert de palmes ce Federico Bahamontès qui, déjà, s'est donné les ailes de leurs aigles. »

Le lecteur, alléché par ces vastes aperçus historiques, à une page où il trouve d'habitude des jugements pondérés sur la situation politique internationale, est invité à lire la suite à la page des Sports. Il s'y précipite.

Sous le titre *L'Aigle fascinateur* (on reconnaît

immédiatement Bahamontès), un sous-titre : *Le plus Grand parmi les plus Grands* (il s'agit évidemment du champion de France Anglade), une péroraison : « Sur les flancs du géant auvergnat, qui depuis des millénaires ne fume plus sa pipe... Riquet Anglade a laissé... six Grands, ou prétendus Grands, sur le pré. A lui seul incombe maintenant de croiser définitivement le fer avec l'Espagnol... pour le suprême et décisif duel. De ce combat sortira l'élu, le préfet de ces cohortes que Paris attend fébrilement pour le sacre (1). »

Du style gonflé par un grand souffle épique. Les exploits homériques d'Ulysse, d'Achille ou des vieux héros grecs, les coups d'épée fantastiques de Charlemagne et de ses Preux, le duel du Cid Campeador, ont attendu longtemps des admirateurs, bien souvent admirateurs sur commande, qui doivent justifier leur admiration peu convaincante et encore moins contagieuse tout au long d'une monotone dissertation française.

Quel contraste ! Chaque matin au moment du Tour de France la presse et la radio créent une atmosphère de passion pour le sport cycliste, le sport de la « petite reine », disent les vrais cyclistes, sport populaire peut-être plus encore en Belgique, en Italie ou en Espagne qu'en France.

En France, la passion est tempérée par des plaisanteries sur l'intérêt qu'il y aurait aujourd'hui à adopter un petit moteur, comme tout le monde.

La grande presse chante, pour des milliers de lecteurs, une véritable chanson de geste de héros modernes : les exploits des Géants de la Route.

(1) *Le Dauphiné Libéré*, samedi 11 juillet 1959.

« Les Français n'ont pas la tête épique. » M. de Malézieu n'aurait jamais affirmé cette erreur s'il avait pu lire son journal au moment du Tour de France cycliste. Il est permis d'ignorer Achille et les héros de l'antiquité. Le journal d'information ne permet pas à son lecteur, même s'il n'aime pas les sports, d'ignorer Bobet, Anquetil ou Darrigade, Poulidor ou Battistini.

S'il aime les sports, le lecteur désire connaître plus de détails. Il achète le journal sportif. La page sportive d'un journal d'information ne lui suffit pas. Elle ne peut pas donner les précisions techniques, les renseignements sur les méthodes d'entraînement, les commentaires des capitaines ou des entraîneurs. Dix pages sont à peine suffisantes pour parler de tous les sports du jour. Il est facile de compléter la documentation avec les illustrés et périodiques que, même les non-sportifs connaissent bien pour les avoir trouvés, régulièrement déposés, sur les chaises et fauteuils dans les salons d'attente des coiffeurs ou des dentistes, habiles à ne pas heurter l'idéologie politique du client.

Des revues plus spécialisées, comme *But-et-Club*, *France-Football*, sont indispensables à tous ceux qui s'intéressent plus particulièrement à un sport comme le football. Les Cahiers de l'*Equipe* donnent une documentation solide.

..

La presse n'est pas seule à faire la belle part aux sports. Au cinéma, il manquerait quelque chose aux actualités si on ne passait pas une séquence sur les Sports, quelques phases décisives d'un match de

football, le but vainqueur, l'arrivée d'une course cycliste, la ronde de quelques bolides automobiles.

En plus du journal télévisé, des émissions sont réservées dans la journée aux retransmissions de grands matches. Et parfois, croyant offrir aux téléspectateurs des images sportives, la télévision retransmet des spectacles qu'on appelle sportifs et qui n'ont plus rien de commun avec le vrai sport. Je pense aux spectacles, en un sens fort heureusement truqués, de catch.

..

Partout le sport a conquis officiellement sa place. Un grand plan moderne d'urbanisme doit prévoir le stade, les espaces verts, au même titre que l'école, la poste ou la mairie.

Pour les citadins, les enfants surtout, les espaces verts sont une nécessité vitale. Sans aucun doute, l'activité physique sportive ne date pas de ces dernières années. Elle existait même bien avant la belle époque grecque des Olympiades. Mais on constate que, depuis une trentaine d'années, l'activité sportive prend une place considérable dans les secteurs les plus variés de la vie moderne : cinéma, urbanisme, radio, expositions de peinture, vie internationale, écoles, entreprises industrielles, littérature, sociologie.

Les grands-parents sont très surpris : « On ne fait plus rien dans les écoles aujourd'hui ! » Au retour de l'école, le soir, les enfants parlent d'initiation sportive, d'heures passées au stade ou à la piscine dans l'emploi du temps scolaire.

La semaine anglaise est adoptée dans la grande industrie. Que fera-t-on le samedi en ville ?

Cette interruption du travail pendant deux jours

devrait même se prolonger. Nous sommes en route vers ce qu'on appelle une « civilisation des loisirs », conséquence du progrès technique. Des machines perfectionnées font beaucoup plus vite le travail longtemps et patiemment réalisé à la main. L'automatisation précipite le mouvement. Dans les ateliers, quelques machines remplacent des centaines d'ouvriers. Des machines comptables, comme le « Gamma 60 » font, en quelques minutes, le travail effectué pendant quinze jours par tout un personnel de secrétariat et de comptabilité. Après la semaine anglaise, des sociologues occidentaux, clairvoyants devant les statistiques, nous annoncent une « semaine américaine » de trois jours de repos si l'économie accepte une entente sur le plan international.

Dans le même sens, deux économistes soviétiques, Ignatiev et Ossipov, écrivent : « D'après le plan septennal de développement de l'économie nationale de l'U.R.S.S., on prévoit le passage à la semaine de travail de 35 heures, avec deux jours de repos. »

Pendant longtemps, on se contentait de profiter d'une très courte détente en famille. Que fera-t-on pour occuper tous les jours qui seront laissés aux loisirs ?

Dans les écoles, le temps légal réservé à la pratique de l'éducation physique prendra-t-il plus de place dans les horaires ? Donnera-t-on plus d'importance, c'est-à-dire en pratique un plus grand nombre de points et le caractère obligatoire aux épreuves physiques dans les examens et les concours ? Augmentera-t-on le rôle tenu par les sports dans la préparation des apprentis au travail ?

.

Transformera-t-on la manière de recruter les candidats à certains postes ?

Un très célèbre laboratoire de recherches scientifiques, en Angleterre, recrutait par concours des étudiants à la Faculté. Les dirigeants, savants de laboratoire, se plaignaient de ce que la seule compétence requise des étudiants était une certaine habileté à rédiger des copies de concours. « L'école ne brillait ni par la qualité des étudiants, ni par celle du travail », écrit l'un des principaux responsables du laboratoire. On changea la méthode de recrutement : les candidats devaient être connus, orientés et recommandés personnellement par leurs professeurs, présentés au directeur du laboratoire, qui avait une longue conversation avec chacun d'eux. De cette façon, afflua vers l'école un considérable courant d'étudiants de grande intelligence, de caractère exceptionnel et très adroits à tous les sports (2). »

Peut-être cette adresse aux sports n'est-elle pas qu'une simple coïncidence ?

Une certaine pratique de l'activité physique sportive ou simplement de plein air devient aujourd'hui nécessaire pour obtenir un meilleur rendement dans les autres activités et maintenir à tout prix un équilibre humain.

Dans les grandes villes il suffit de voir, dès le début de la belle saison, le départ massif de tous les campeurs en fin de semaine, pour comprendre que cette attirance vers le grand air, l'eau, le soleil, une vraie verdure qui ne soit pas celle d'un square ou d'un

(2) *La Vie de Sir A. Fleming*, par André Maurois, p. 112.

jardin public, est condition d'équilibre humain. On assiste à l'exode massif, aux allures de fuite devant une invasion ennemie, de voitures transportant sur le toit, avec quelques meubles rustiques ou hors service pour aménager le petit pied à terre « à la campagne », des outils ou des instruments très variés pour s'y occuper. C'est un fait que dans un rayon de deux cents kilomètres autour de la capitale les Parisiens marchendent avec les paysans — qui les voient venir, d'ailleurs, — tout ce qui est grange, hangar ou maison en ruine, pour aménager un espace au grand air.

Ils y sont peut-être mieux que dans ces villages de toile, très pittoresques à voir de loin, avec les couleurs vives des tentes, remorques ou caravanes. Mais les tendeurs s'y entrecroisent dangereusement en solides toiles d'araignées piégées. Certains campeurs n'abandonnent pas un instant leur transistor, partageant généreusement avec leurs voisins, amateurs de silence, un continuel programme musical. Dans l'intérêt de tous, les chefs de villages imposent une discipline, un règlement. Mais il se trouve que les uns aimeraient terminer leur veillée lorsque les autres voudraient profiter des premières heures du jour, les plus belles.

Les conditions de vie ont rendu quelques-uns de ces camps sur le plan de l'hygiène, de l'eau courante en particulier, moins confortables que certains camps de concentration. Malgré tous ces inconvénients, les villages de toile se multiplient. On en rencontre partout en vacances. Les derniers salons des Sports et du Camping manifestent bien cette faveur des exposants et du public pour tout ce qui est matériel de camping, de plus en plus utilisé chaque année.

Ces villages de campeurs sont l'expression d'un profond besoin humain d'évasion, loin d'une vie artificielle, étouffante et trépidante, le signe d'une recherche du contact nécessaire avec la nature, d'une détente au rythme de la nature.

En montagne, un sommet est atteint par exemple au bout de quatre heures de marche. Il n'y a plus de voiture, plus d'ascenseur. S'il n'y a pas de téléphérique, on ne peut plus tricher. Il faut bien prendre son temps. On montera lentement, à pied, pendant quatre heures. La satisfaction n'est plus tant dans la découverte du paysage au sommet que dans l'acceptation de ce temps à passer sans précipitation, au rythme lent de la montée à pied. La marche à pied est devenue un grand luxe qu'on n'a plus le temps de s'offrir en ville.

L'adulte normal souffre du manque de grand air, de lumière, de soleil. Plus encore l'enfant pour qui le séjour prolongé en appartement, à l'étage, est une monstruosité, et le manque d'activité physique une situation de fait contre nature.

**

Dans un roman d'anticipation, *La Machine à explorer le Temps*, Wells décrit, au début du xx^e siècle, les descendants d'une civilisation raffinée et bureaucratique, habitués à vivre en vase clos, fuyant le soleil, ayant perdu l'habitude de tout exercice sportif. Ces êtres, pâles, flasques, au cerveau très développé mais au corps de mollusques, vivent à l'abri du grand air et de la lumière dans des souterrains où ils sont parqués, exploités par les représentants d'une civilisation plus primitive et plus robuste,

un peu comme les fourmis utilisent et exploitent les pucerons dans leurs cités souterraines.

L'organisme humain est constitué de telle sorte que pour se développer convenablement, pour se maintenir en forme et conserver toute la personne humaine en état d'équilibre, il a besoin d'activité physique.

Il est vrai que nos arrière-grands-parents ne faisaient pas de sport et ne s'en portaient pas plus mal. Mais ils vivaient dans d'autres conditions de vie que les nôtres.

Bien avant eux, et pendant des siècles, les hommes se sont livrés, pour vivre, à des activités physiques naturelles : pêche, chasse, défense contre les animaux, exigeant autrement plus d'entraînement, de force et d'adresse que beaucoup de nos sports de compétition actuels. Les enfants étaient habitués, jeunes, à un genre de vie très « sportif », comme sont habitués à un genre de vie physiquement très dure, les enfants d'esquimaux ou de pêcheurs d'Océanie.

Certaines professions conservent encore aujourd'hui le caractère « sportif » et peuvent dispenser de chercher dans le sport, conventionnel par définition, le complément d'activité normalement indispensable au sédentaire. Ainsi le guide ou le berger en montagne et le marin qui fait de la grande pêche en mer.

Mais aujourd'hui, pour celui qui est absorbé par un travail spécialisé au bureau, à l'atelier ou dans une station de métro, rivé à son siège ou debout près de sa machine, l'activité physique devient une nécessité. C'est une véritable danger que, sous une forme humoristique, Wells signale à ses lecteurs dans son roman.



Beaucoup d'hommes d'aujourd'hui, surtout les plus immobiles, les plus mécanisés dans leur travail, sont vivement invités à faire du sport : ils en ont besoin.

Dans le monde actuel du travail, les employés et les ouvriers, surtout avec la semaine anglaise, peuvent trouver du temps. Mais peu de sports sont à leur portée. Les Cadres ont davantage de sports à leur disposition, mais ils doivent se faire violence pour prendre, sur un emploi du temps surchargé, ce minimum d'aération indispensable (3).

Pour tous, l'activité physique est naturelle, comme est naturelle l'activité intellectuelle pour rester vraiment hommes.

Si cette activité physique joue le rôle de compensation, d'équilibre et de détente, exige une préparation, une certaine régularité dans l'entraînement ou la pratique, permet de vérifier pour soi-même des contre-performances ou de meilleures performances, elle contient les éléments qui sont le signe d'une activité physique sportive. Ce signe est beaucoup plus sûr que la présence de milliers de spectateurs massés dans les tribunes autour d'un terrain de sport, ou que les gros titres d'un journal annonçant qu'un record a été battu par un champion.

Le sport n'est heureusement pas localisé dans les stades ou parcs de sports, ni soumis obligatoirement aux chroniqueurs de la presse.

Ainsi, en France, c'est un sport de plein air — mais est-ce vraiment un sport ? — qui arrive très

(3) « Le surmenage des dirigeants est une maladie du siècle » (J. Dumazedler, *Esprit*, juin 1959, p. 871).

nettement en tête quant au nombre d'adhérents qui le pratiquent : deux millions cinq cent mille pêcheurs à la ligne inscrits, qui paient effectivement la taxe, sans compter les exonérés ni les pêcheurs plus sportifs qui préfèrent ne se déclarer ni au garde-pêche ni à la fédération. Très loin derrière, précédant les boules, le basket et la pétanque, le football arrive second avec un modeste total d'à peine 400 000 licenciés.

Que les pratiquants du surcasting — ou lancer lourd — qui exige de véritables qualités athlétiques, n'en soient pas irrités, mais quand on parle de sports on pense volontiers à des activités plus spectaculaires que la pêche à la ligne. On évoque un match serré, devant soixante mille spectateurs, d'où un individuel ou une équipe sortent vainqueurs après une lutte épuisante. C'est un aspect du sport, celui qui semble attirer des milliers de spectateurs passifs en fonction inverse du nombre d'acteurs sportifs.

Une grande journée pour le sport à Paris, par exemple, n'est pas celle qui, sur cinq millions d'habitants, donne à cent mille spectateurs l'occasion d'aller applaudir sur les gradins d'un stade vingt-deux joueurs qui présentent un spectacle sportif. C'est plutôt une journée où une foule d'adultes et de jeunes peuvent pratiquer le sport de leur choix. C'est peut-être sans aucun spectateur que se pratiquera bientôt le sport, s'il veut échapper au spectacle et rester vraiment du sport. Sport véritable par exemple pour des centaines de jeunes, que ces dimanches ou jours de congé passés à skier sur les pentes à proximité des villes ou des stations de montagne.

La grande compétition spectaculaire ou le championnat sont un aspect du sport. Ils sont une consé-

quence logique du sport de masse, en stimulent et en améliorent le niveau général. Ils peuvent en exprimer aussi les meilleures réussites. Mais il est bien certain que le sport risque beaucoup plus de perdre que de gagner dans une évolution qui ferait passer une activité de détente, effectivement pratiquée par goût, au rang d'un simple spectacle offert à une foule bien tassée sur des gradins, ou décrit en plusieurs colonnes sous un gros titre dans la page des sports du journal.

Le vrai sportif n'est pas celui qui se contente de voir du sport, encore moins celui qui ne fait que lire passionnément *L'Equipe* de la première à la dernière ligne. C'est celui qui fait du sport, qui « pratique » effectivement un sport.

**

Un sport. Qu'est-ce qu'un sport ? A cette question, il est assez facile de répondre.

Il est beaucoup plus difficile de répondre à la question : « Qu'est-ce que le sport ? » Aussi difficile à définir que la musique, la culture générale ou la poésie.

Venant d'un vieux mot français « desport », au temps où l'on se détendait en jouant à la paume ou à la soule, le mot, à peine modifié, nous est revenu d'Angleterre : « sport », avec toute une réglementation conventionnelle, précise, transformant le jeu de paume en tennis et le jeu de soule en rugby.

Au grand regret de certains puristes, tout un vocabulaire anglais est entré, avec le mot sport, dans le langage courant français. C'est la conséquence de l'organisation des sports par l'Angleterre et de

l'exportation des sports anglais en Europe et dans le monde, surtout pendant la seconde moitié du XIX^e siècle.

« Made in England », beaucoup de sports ont été acceptés aux Jeux Olympiques par les fédérations internationales.

Avec humour, un dirigeant national anglais exprimait récemment le souhait, à la fin d'une conférence de presse, que les équipes du continent, venant participer à des rencontres sportives, rapportent en Angleterre, quelque chose qui y semble souvent oublié : le « fair play », jadis aussi « made in England ».

Sans aucun chauvinisme qui chercherait à éliminer à tout prix les mots anglais du vocabulaire sportif français, il est souhaitable de traduire les mots qui peuvent se traduire sans inexactitude. Il est aussi souhaitable de conserver les mots admis. Il vaut mieux continuer à appeler un club, club. Mais le « yard » n'est pas exactement un mètre.

Et peut-être le mot sport n'a-t-il pas exactement le même sens en Grande-Bretagne et en France. Un sport peut être pratiqué de la même manière en Islande et en Afrique équatoriale, comme le football par exemple. Mais le mot sport évoque certainement tout un ensemble d'activités physiques répondant à d'autres besoins, à d'autres goûts, et pratiqués d'une autre manière, suivant un autre rythme dans les pays nordiques ou à l'Equateur. Pour un jeune Norvégien, le sport c'est la neige, le ski, le saut, la course de fond, la descente. Aucune de ces activités n'est évoquée dans l'esprit de l'athlète d'Amérique centrale, par le même mot : sport.

C'est pourquoi, dans la traduction du mot sport, il serait bon de maintenir ce qu'il y avait de détente,

de fantaisie, de libéralisme dans le vieux mot français « desport ». On aime beaucoup en France les définitions, les formules claires, sans doute plus que nos voisins anglais. Mais on souffre plus qu'eux d'être enfermés dans des définitions, des règlements trop rigides, des classements sans fantaisie. Pour nous le sport, l'activité sportive, doit être quelque chose d'assez large qui ne soit pas toujours trop réglementé.

L'un des derniers dictionnaires Larousse donne cette définition : « Sport. Pratique méthodique des exercices physiques, en vue d'augmenter la force, l'adresse ou la beauté du corps. »

C'est définir la musique d'orchestre : exécution méthodique par des instruments dits de musique, d'un texte écrit avec des signes conventionnels.

Et c'est prendre parti dans une vieille querelle. « C'est inadmissible, diront les vrais sportifs, vous omettez au moins deux éléments essentiels : d'abord la notion de règlement, factice, conventionnel mais librement accepté, comme le « marché » au basket ou l'« en avant » en rugby ; ensuite la notion de compétition, sans laquelle l'activité physique est un jeu, un délassement, mais pas un sport. »

Il est difficile de prévoir en quel sens le dictionnaire de l'Académie prendra parti. Le tourisme est-il un sport ? Et la pétanque ? Sans doute les académiciens seront-ils partisans d'un sens large, et naturellement plus accueillant pour les sports calmes, à la portée des gens plus âgés.

Je pense qu'il n'est pas indispensable d'avoir une licence avec le timbre de l'année en cours, ni de prendre part à une compétition officielle pour faire du sport. Un saut en parachute, une course de diffi-

culté 4 ou 5 en montagne, une descente rapide en ski sont bien du sport.

Nous prendrons ici le mot sport au sens large. C'est en ce sens que l'ont déjà adopté la grande presse, le cinéma, l'homme de la rue et le Salon des Sports.

Sports précis au sens strict, aussi bien que jeux et activités de plein air, gymnastique ou éducation physique, c'est tout cet ensemble d'activités sportives dont il sera parlé dans ce livre.

Je suis persuadé qu'il existe une différence fondamentale, de nature, entre activités sportives et vrais sports au sens strict, sports individuels ou sports d'équipe. Mais c'est volontairement qu'il sera traité des activités sportives, en bloc, au sens large.

Elles seront toutes libéralement accueillies. Il serait dommage d'éliminer les unes, moins connues ou moins pratiquées, au profit des autres qui attirent les foules dans les stades.

Et peu importe, bouliste, footballeur ou caravaniste, skieur ou canoéiste, que chaque sportif n'exclue pas de la grande communauté du sport ceux qui pratiquent d'autres activités que celle qu'il a choisie. Il vaut mieux laisser au sport les visages multiples sous lesquels il se présente, et même être prêt à en voir apparaître de nouveaux, aussi tentateurs que les autres : exploration sous-marine, rallyes interplanétaires. Pourquoi pas ?

C'est tout cela le monde du sport.

Il est ouvert sur l'avenir.

CHAPITRE II

SPORT ET ÉDUCATION

Le sport améliore-t-il l'homme ?

N'est-ce pas plutôt l'homme qui améliore le sport ? Trop d'exemples montrent que le sport peut déformer ceux qui le pratiquent. A côté de la statuette classique représentant le discobole de Myron, aux lignes d'une harmonie parfaite, on peut placer la photo de quelque haltérophile de foire, hideusement hypertrophié, ou celle d'un marcheur complètement épuisé à l'arrivée d'un Strasbourg-Paris.

Les déformations physiques sautent aux yeux. Les autres déformations ne se voient pas. Elles sont souvent plus importantes lorsqu'il s'agit de dégradations spirituelles ou morales.

§ I. — UNE ÉCOLE DE DÉGRADATION PHYSIQUE ET MORALE ?

Dégradation d'une personne. Dégradation de tout un groupe. Quel promeneur du dimanche n'a pas voyagé, en car ou dans un train de banlieue, en compagnie d'équipes de jeunes sportifs en déplacement ? Certains voyageurs, âgés, irritables, sont vite exaspérés par une bande bruyante de jeunes, pleins de vie et de bonne humeur. C'est fréquent. Il faut pourtant accepter les jeunes tels qu'ils sont ; on ne peut pas exiger d'eux qu'ils soient immobiles, encore moins silencieux pendant tout un voyage. Et les sportifs sont particulièrement débordant de vitalité. Mais une chose est l'entraîn, la bonne humeur et autre chose la provocation, les gestes, les attitudes malhonnêtes. Beaucoup de témoins silencieux sont peinés d'entendre faire le procès — qui n'est pas injustifié alors — de ces groupes de sportifs d'une vulgarité et d'une immoralité indignes d'honnêtes gens. A entendre crier à la cantonnade que le sport est devenu un moyen de dévoyer les jeunes gens et de former des gangsters, bien des parents hésitent. Ils ne craignent pas le contact avec la réalité, mais ils ne permettent pas à leurs enfants de se joindre à de tels groupes, de faire partie d'équipes de sport, où, entre camarades, on manque à tel point de respect mutuel et de respect des autres.

Ce n'est pas sur le stade, c'est plus souvent au cours de déplacements, dans les moyens de communications, les hôtels, que le sportif présente bien, mal, ou très mal, la cause du sport. Le sport ne doit pas être une école de dégradation spirituelle. Je pense

que les accompagnateurs, les dirigeants, ont une lourde responsabilité quant au comportement des équipes qui leur sont confiées. Un bon accompagnateur d'équipe n'a absolument rien de commun avec le surveillant de service. Il est plus important dans la formation des jeunes, au cours du déplacement hebdomadaire, il a plus d'influence sur la vie d'un homme, que le professeur, licencié ou agrégé, qui enseigne les Lettres ou les Sciences pendant six ou huit heures par semaine.

Pas davantage l'un que l'autre, le professeur et l'accompagnateur ne peuvent être chargés de leur rôle s'ils n'ont goût à le faire et s'ils n'ont été préparés à le faire. C'est évident pour le professeur. C'est loin d'être admis pour l'accompagnateur.

Un responsable de sports ne pourra jamais, sans malaise, sans révolte intérieure, entendre dire que le sport est une école d'immoralité. Et si c'est vrai dans un cas, il aura l'impression qu'une faute a été commise, plus grave qu'il ne s'en commet sur le stade, faute contre un principe à la base des règlements de tous les sports : la loyauté, la courtoisie, la bonne humeur dans le respect des autres.

Si quelqu'un peut écrire : le sport est un « anti-humanisme qui pervertit les corps en se moquant des âmes », c'est qu'il fait allusion à des exemples précis, qui sont en réalité des fautes contre le sport. S'il y a faute, il doit y avoir sanction, arrêt du jeu, et comme on dit aussi en terme de sport : réparation. Il y a intérêt à dissoudre une équipe, parfois tout un groupe.

..

Ce n'est pas seulement un petit groupe, c'est toute

une foule qui peut être entraînée à commettre des excès regrettables, à l'occasion de spectacles sportifs. Spectacles ridicules, qui ne sont même pas sportifs, des catcheurs qui semblent se faire souffrir dans d'horribles contorsions, excitant spectateurs et surtout spectatrices à des mimes, des grimaces, des cris et des gestes d'une hystérie à l'affût de ce genre de spectacles. J'ai été souvent prévenu que la télévision émettait un spectacle de catch par les cris aigus poussés par deux voisins encourageant passionnément les catcheurs : « Aïe ! Allez ! Vas-y ! Tue-le ! » Quelle doit être l'atmosphère dans la salle du spectacle !

Plus officiellement sportifs sont les spectacles dont on trouve échos et commentaires dans la grande presse, en page des sports, échos de France et du monde entier.

Le sport exploité comme plaisir et passion des foules devient nettement dommageable. Il atteint son expression la plus pénible lorsqu'il est voulu par un régime dans le but de cristalliser les instincts de la foule, pour éviter les passions politiques, supprimer un risque pour le gouvernement.

Mais le spectacle est-il un élément constitutif du sport ? N'est-ce pas plutôt un danger pour lui, comme un ver dans le fruit, en train de le ronger, de le pourrir ?

Les résultats sont affligeants. Acceptons l'effort de présentation humoristique, il vaut mieux en rire : « Football, 12 mars 1959. A San José (Costa Rica), cinq minutes avant la fin du match, le Mexique avait un avantage d'un but (2-1) sur Costa-Rica. Le public n'hésita pas. Il envahit le terrain. Une bataille furieuse s'ensuivit. La police noya la foule dans une nappe de gaz lacrymogènes. A pleurer... »

Peut-être le climat, le tempérament, le soleil facilitent-ils ces violentes réactions des foules, en sport comme en politique. Dans le bassin méditerranéen, on n'est pas plus flegmatique : « Naples, 6 octobre 1959. A la fin du match de football Naples-Gênes, gagné par les Gênois (1-0), le public napolitain a, une fois de plus, envahi le terrain de jeu. Il fallut recourir aux lances des pompiers et aux grenades lacrymogènes pour chasser les manifestants qui ripostaient en bombardant les policiers de briques. Trente perturbateurs ont été blessés. »

Educatif, le sport ?

§ 2. — POUR FORMER DES JEUNES.

Le sport n'est pas éducation en soi. Pas plus qu'il n'est spectacle. Il serait regrettable de confondre sport et éducation.

Il n'est pourtant pas étranger à ce qu'on inclut dans une « éducation permanente ». Il se situe au même plan de culture et de loisirs que le cinéma, la lecture, le théâtre, par exemple. Mais il est très différent. Il est activité.

Pratiqué par des jeunes, non pas seulement des enfants mais aussi des adultes, il forme ou il déforme. Il peut être un élément de formation générale. Comme la formation intellectuelle, la formation de la volonté ou la formation manuelle, il peut contribuer à construire et équilibrer une personne humaine.

Une carence.

Il serait lourd de conséquences de négliger délibérément un élément important d'un équilibre général.

Sur le plan théorique, tout le monde est facilement d'accord et tient à avoir aussi, en pratique, des fondations solides sous sa maison pour qu'elle ne s'écroule pas. L'activité physique sportive joue ce rôle de fondations.

On reconnaît volontiers qu'il y a démesure ou déséquilibre par excès d'activité sportive. On avoue moins facilement qu'il y a déséquilibre, plus souvent encore, par défaut, par absence d'éducation physique et de sport.

Certaines carences peuvent être rattrapées. L'adulte qui n'a pas eu dans sa jeunesse la possibilité de continuer ses études, peut ensuite, en suivant les cours du soir et par son travail personnel, s'imposer dans le monde des savants par sa compétence scientifique.

Mais certaines carences sont irréparables. Il est parfois trop tard. Il est des temps qu'il ne faut pas manquer.

Parents, y pensez-vous toujours à temps ?

Un enfant qui arrive insuffisamment développé, trop maladroit, dans une école, avec des gestes nerveux, des mouvements « non coordonnés » physiquement, passera vite, au jugement rapide et sans pitié de ses camarades, pour un anormal, qui fait rire sans le vouloir, même s'il est premier de la classe. Il a un retard à combler. Un élément de formation n'a pas été mis en jeu, qu'il faut au plus vite utiliser pour rétablir un équilibre général. Il est encore temps.

Malheureusement, ce sont souvent les garçons et filles qui ont un besoin plus urgent d'équilibre dans le développement physique, pour qui les parents demandent des certificats médicaux et des dispenses

de gymnastique ou de stade. On sourit à la remarque du petit garçon pleurnichard et récalcitrant : « Pourquoi veux-tu absolument que j'aille à l'école, maman, puisque je ne sais pas lire ? » Mais on admet volontiers que les enfants qui en auraient le plus besoin, soient dispensés d'éducation physique ou de plein air. Pourquoi aller au stade puisqu'on n'est pas un athlète ?

Et le jeune intellectuel, du type « khâgneux » — beaucoup plus immuable que le type « taupin » qui semble actuellement en bonne crise de réadaptation — le grand garçon souvent décrit comme filiforme, voûté, aux gros yeux myopes derrière d'épaisses lunettes, pas débrouillard, un peu ahuri, perdu dans les difficultés matérielles pratiques, est évidemment l'objet de quantité de plaisanteries lorsqu'il retrouve, à l'occasion du service militaire, des jeunes gens de son âge, formés de façon plus réaliste. Souhaitons pour lui qu'il ne soit pas trop tard pour retrouver un équilibre humain. Ce n'est pas sûr.

Rien n'empêche d'ailleurs cet étudiant de faire plus tard un excellent chercheur, un savant ou un professeur « chahuté », mais il ne pourra jamais accepter certaines responsabilités, professionnelles ou sociales, comme il ne pourra pas prendre part aux activités d'hommes de son âge. Il donnera toujours l'impression que quelque chose a manqué qui aurait contribué à créer une meilleure réussite humaine, sans diminuer pour autant la réussite intellectuelle. Un dommage, un détriment. Un regret presque aussi affligeant que le regret de trouver un bel athlète par trop limité sur le plan intellectuel.

Une nécessité.

S'il y a des erreurs à éviter, une bonne orientation à donner, il ne faut pas livrer cette formation physique, pas plus que les autres, à la pure improvisation. Aujourd'hui, surtout dans les villes, aucune solution de remplacement n'est possible. Il reste trop peu de temps, trop peu de place pour une activité naturelle de détente, encore moins de formation. Négliger l'activité de développement physique, c'est accepter une déformation pour plus tard.

Une part de l'éducation doit se faire grâce à l'activité physique sportive : en ce sens, celle-ci est un élément de formation, moyen d'éducation.

Il en est de ce moyen comme de tous les instruments, tous les outils utilisés. Tout dépend de la manière dont on s'en sert. Tout dépend surtout du responsable, de celui qui en dirige la mise en jeu. A tous les échelons, il est des dirigeants qui comprennent bien ce risque. Ce sont tous ceux qui s'acquittent au mieux de leur rôle de dirigeants, sachant que le problème est à résoudre chaque jour et pour chacun. Ils n'ont pas d'histoires. On ne parle pas d'eux.

Il est des dirigeants qui sont incapables de voir le problème. D'autres ne veulent pas le voir ou l'écartent de parti pris. C'est malheureusement ceux dont on parle davantage. Pour eux, claquages physiques, départs pour le sana ou jambes cassées, scandales d'argent ou de mœurs, peu importe. L'assurance marche. On ne fait pas de morale. Le club tourne. On fait du sport. Tant pis pour le boxeur aveugle. Tant pis pour le jeune athlète surentraîné immobilisé dans une maison de repos. Tant pis pour celui qui ne peut pas suivre.

Il est souvent inopportun et inefficace de vouloir « faire » de la morale. Mais quand on est responsable d'un groupe de jeunes sportifs, il faut prendre conscience de sa responsabilité vis-à-vis des jeunes et chercher autre chose que le score ou la performance. On ne peut pas, sans réfléchir, accepter un danger grave, occasionner un accident, compromettant, sans raison suffisante, tout un avenir humain. Et quand on est dirigeant d'un club d'adultes, il faut tenir compte d'autre chose que du muscle ou du résultat, d'autre chose que du total de joueurs « licenciés » ou du budget toujours difficile à gérer, ou du tableau de chasse qu'on voudrait toujours plus chargé de records, de titres et de noms de champions. Service parmi d'autres services dans la société, il contribue à rendre l'homme apte à faire meilleure œuvre d'homme. N'est-ce pas, comme dit Jean Guéhenno, « préparer le règne de la liberté » ? (1)

Révélation du caractère.

Ce qui fait dire que le sport peut devenir un moyen d'éducation, c'est une constatation indiscutable que tout observateur attentif, même non sportif, et surtout s'il n'aime pas les sports, a intérêt à vérifier. Le sport est un révélateur prodigieusement précieux et fidèle. On ne sait pas si le sport forme ou déforme, mais on est sûr qu'il révèle le caractère de celui qui le pratique. Beaucoup mieux qu'en classe, à l'école, où l'enfant est souvent si différent de ce qu'il est à la maison, beaucoup mieux qu'au travail professionnel pour l'adulte, c'est en éducation physique ou

(1) Jean GUÉHENNO, *Sur le chemin des Hommes*, p. 42.

en sports que s'exprime naturellement et complètement une personne, avec ses qualités et ses défauts, toutes ses tendances. « L'homme n'est pleinement homme que lorsqu'il joue », disait Schiller.

Le temps de pratique du sport est un moment privilégié pour qui désire connaître quelqu'un, enfant ou adulte.

Sur la touche, parmi les spectateurs, sachez regarder avec attention :

Vite découragé, sans ressort, le joueur de tennis qui « craque » parce qu'il a mis plusieurs balles de suite juste dans le couloir.

Tenace, volontaire, le coureur de fond qui « s'accroche », même s'il est largement distancé au début, qui « remonte » à coup de volonté, qui grignote quelques mètres à chaque tour et qui conserve encore une réserve pour le sprint final.

Vite exaspérant, l'athlète qui accuse toujours le sort, les gens et les choses de son échec ou de son manque de forme : mauvaise disposition de son starting-bloc, état défectueux de ses pointes, de la piste ou du sautoir.

Hargneux, vindicatif, le joueur de foot qui reçoit un coup de pied, mais qui sait attendre froidement pour « faucher » son adversaire à la première occasion.

Etourdi, sympathique, le joueur de basket, toujours de bonne humeur, mais en retard d'un temps et qui laisse régulièrement filer la passe qui lui est adressée.

Appliqué, méthodique, le joueur de rugby qui construit le jeu de son équipe.

Individuel, trop personnel celui qui refuse la passe, au point de se faire siffler par les spectateurs.

Une occasion à saisir.

Quel dommage de voir toutes ces indications précieuses et de ne pas en faire profiter le jeune sportif qui, lui, est le plus mal placé pour juger. Il ne peut pas, tout seul, en tirer parti. Un conseil moralisateur, du genre : « As-tu fini de faire enrager ta petite sœur ? », ou : « Paresseux, tu n'as pas encore appris tes leçons ! » est vite exaspérant, plus irritant que calmant. Les parents le savent. C'est une remarque qui ne pénètre pas profondément. D'une toute autre nature est le conseil donné par un capitaine d'équipe ou par un dirigeant. Et l'atmosphère de réceptivité est aussi toute autre. Dans la période de décontraction, de retour au calme qui suit l'effort physique, que ce soit un match ou une course, il existe un moment exceptionnel de disponibilité, de docilité. La remarque pénètre parfois très profondément et demeure.

Il est facile de constater quelle quantité d'opportuns conseils est donnée chaque jour dans les classes des écoles et en famille. Je ne dis pas qu'on ne les écoute pas. Encore moins qu'ils soient inutiles. Il faut les donner. Et il en est, sur la quantité, qui pénètrent parfois. Mais combien glissent sans pénétrer. Il est évident qu'à l'occasion d'un événement courant en sport : une défaite, une grosse erreur commise, un effondrement, les conseils donnés sans aucune acrimonie, sans rancune, sans irritation, atteignent, sans blesser, le fond de la conscience. Ils sont capables de modifier une vie :

« Tu manques de cran. Tu ne tiens pas le coup. On n'abandonne pas sans raison dans un cross. On se cramponne. On termine quand même, toujours. »

« Tu as couru comme un étourdi, sans réfléchir, sans tête. Réfléchis maintenant. La prochaine fois, tu réfléchiras avant. C'est plus utile. »

« Perdu... Mais va serrer la main du capitaine d'en face. Vas-y... et pour l'équipe, crie : hip ! hip ! hip !... »

« Ça, c'est une vraie victoire ! »

« Bonne partie. Mais, franchement, crois-tu que tu as joué pour l'équipe ou pour toi ? Tu es beaucoup trop personnel. »

« Et tu dis que tu n'as pas de mémoire en classe ? Réfléchis, tu n'as rien oublié : départ, virage. C'est l'attention, la volonté, le courage qui te manquent pour faire la même chose en classe. Essaie. Tu verras. »

« Toujours un peu trop de cabotinage pour la galerie, tu ne crois pas ? »

« De l'improvisé, hein ? Ça ne paye pas. Nulle part. C'est normal. Entraîne-toi. »

« Je te dis que celui qui t'a battu est moins fort que toi. Tu verras, travaille. Je te promets que tu gagneras la prochaine fois, si tu le veux. »

« Encore paralysé par l'appréhension ! Tu feras beaucoup mieux. Aie confiance en toi. Ça viendra. C'est sûr. »

« Tu n'es pas en état d'écouter. On parlera demain, dans le calme. »

..

C'est un fait que certaines personnes semblent spécialement douées pour exaspérer les autres, surtout quand elles veulent faire une critique, une remarque ou donner un conseil « moralisateur ». Peut-être le cadre environnant et toute une psychologie pratique qu'elles ne sentent pas assez et dont

elles ne tiennent pas compte, favorisent-ils cette exaspération. Elles obtiennent exactement l'inverse du résultat recherché.

Mais je sais très bien que, sans moraliser, quantité de directeurs de sports qui s'occupent de jeunes, ont obtenu, à cause de remarques banales, après une activité sportive, une reconnaissance dont le souvenir demeure toute la vie et qui ne trompe pas. La manière dont s'exprime cette reconnaissance, sa sincérité, établissent un climat de confiance et scellent pour longtemps un solide attachement.

Au cours d'un championnat d'athlétisme scolaire, une équipe de relai 4 × 80 mètres cadets, composée de quatre garçons très rapides, s'était brillamment qualifiée, après avoir gagné les championnats départementaux et régionaux. Mais l'équipe avait été improvisée à cette occasion. Il n'y avait eu aucun entraînement en équipe. Par un heureux hasard, les témoins avaient été adroitement passés. Mais aux championnats de France — c'était à Strasbourg — un juge plus strict disqualifia l'équipe au troisième relai, pour passage du témoin en dehors des limites tracées à la chaux sur la piste. Le quatrième équipier, bien lancé, avait franchi nettement détaché et dans un très beau style la ligne d'arrivée. Applaudissements. Cris de joie. Grosses claques dans le dos. On cherche à savoir le temps. Quelques secondes après, le haut-parleur tonitruant, annonce à tout le stade : « L'équipe arrivée première est disqualifiée pour mauvais passage du témoin. L'équipe championne de France est l'équipe arrivée seconde... »

A ce moment les quatre garçons s'immobilisèrent puis disparurent lentement en direction d'un virage du stade. Une porte donnait sur les terrains secon-

dares. Les jambes littéralement coupées, les quatre garçons s'effondrèrent et, un peu comme des enfants, un peu comme des hommes, se mirent à pleurer de grosses larmes, silencieusement. A la fin de la matinée, ils étaient calmés. Après quelques mots de compréhension — très sincères d'ailleurs — faits de termes de sympathie, un peu du genre de ceux qu'on trouve quand il vient d'arriver un grand malheur, parlons franchement : « L'équipe qui est arrivée seconde était moins rapide. Vous l'avez battue en vitesse pure. Mais ils vous l'avaient dit avant le départ, leur équipe s'est longtemps entraînée au passage des témoins. Vous l'avez déjà battue au régional. Tant mieux pour vous. Mais cette fois-ci, c'est normal : elle a gagné. On ne peut pas toujours avoir la chance pour soi. En sport, vous le savez, rien ne s'improvise. Il faut s'entraîner. C'est juste ? »

De retour à Paris, pénétrant en étude, l'un des garçons s'était arrêté devant le calendrier, un calendrier d'une compagnie aérienne. Tout à fait par hasard, sous une belle photo d'aviation, une phrase de Mermoz pour le mois de juin : « C'est dans la mesure où l'on sait supporter les échecs qu'on acquiert le droit de réussir. »

L'incident est vieux de plus de dix ans. Il laisse un souvenir très vif et demeure à la base d'une solide amitié. Et la citation de Mermoz n'a pas été oubliée.

§ 3. — UNE ÉDUCATION POUR ADULTES

Dans le monde des adultes, je crois que le sport peut conserver sa valeur éducative. Mais tout autrement. On n'en parle pas. On ne donne plus de

conseils. On fait du sport par goût, avec ceux qui également par goût aiment le même sport. Et on répète que les pédagogues, les doctrinaires et les « hygiénistes » sont les plus dangereux ennemis du sport véritable (2). Mais une chose est bien certaine, c'est que pour beaucoup d'adultes, surtout dans le monde amateur et même dans le monde professionnel, le sport est joyeusement accepté comme une exigence pour soi-même.

Ce n'est plus une école. On a passé l'âge. Peut-être n'est-on plus assez docile.

Ce n'est pas une méthode. Le sport est plus spontané et ne serait plus du sport s'il se limitait au formalisme rigide d'une méthode. C'est un jeu réglementé.

C'est une heureuse occasion que l'on saisit. Un goût, un choix. Et on accepte cette exigence, trop heureux de pouvoir la maintenir le plus longtemps possible, de pouvoir en vivre.

Une discipline.

Entre adultes, on peut y réfléchir. Le sport inclut une discipline qui peut être formatrice, contribuant à maintenir en chacun ce « règne de la liberté ».

Certains disent qu'elle n'est pas plus formatrice que les exigences du code de la route.

Sans vouloir transposer la discipline du code de la route en une sorte de morale du sport — ce qui serait une erreur — il existe pourtant quelque chose de commun dans l'attitude, entre celui qui pratique un

(2) « Un langage chiffré, mais universel », par Michel Clare, dans les cahiers de *L'Equipe*, juin 1959, p. 2.

sport et celui qui conduit une voiture : ou bien je roule comme je veux, avec la seule crainte du gendarme. Tant pis, je fonce tant que je ne me fais pas prendre ou que je ne rencontre pas quelque chose de dur, ou bien j'accepte loyalement, au fond, pour moi, le règlement de la route à cause des conséquences possibles pour les autres et pour moi. Sans aucun doute, la silhouette d'un gendarme en haut d'une côte, ou à un croisement de routes, peut n'être pas inutile pour rappeler le code. Mais même s'il n'y a pas de gendarme, je ne triche pas à la première occasion. Deux mentalités. Les deux existent. La première irait dans le sens d'un mauvais professionnalisme, la seconde dans la ligne du véritable esprit sportif : une exigence librement, personnellement acceptée.

Ces exigences sont d'ailleurs beaucoup plus variées qu'on ne le penserait d'abord.

Le vrai sport est pratiquement interdit au fantaisiste intégral parce qu'il faut, pour le pratiquer, accepter le règlement. S'il ne connaît pas ou s'il n'accepte pas le règlement, le sportif est immédiatement éliminé, même s'il est plus doué ou plus fort que son partenaire. S'il l'oublie un instant, ou fait volontairement une faute, il est immédiatement pénalisé : ainsi le joueur de football qui arrête le ballon de la main sans être gardien de but. C'est évident, aussi net que le coup de sifflet de l'arbitre qui le sanctionne.

Discipline personnelle en acceptant le règlement d'un sport : ballon ovale ou ballon rond, que l'on joue au pied ou à la main, ou en sport complet comme le football irlandais, particulièrement viril. Discipline d'équipe, ensuite, pour tous les sports qui

se jouent en équipe. Qu'un joueur de football très adroit, un gardien de but par exemple, se produise en exhibition spectaculaire dans un cirque : ce n'est plus le sport du football, c'est du spectacle de cirque.

L'entraînement.

Sans vouloir être un champion, si je veux simplement pratiquer un sport, que ce soit le jeu de boules, si c'est un sport, ou le judo, je dois apprendre, suivre un entraînement régulier pendant des mois peut-être, patiemment. « Il faut se soumettre à une dure ascèse pour devenir un athlète, un artiste ou un savant (3). »

Si, engagé dans un sport d'équipe, je me dispense au dernier moment de venir jouer un match, les camarades se chargeront de m'expliquer rapidement qu'une inscription de fantaisiste est plus gênante qu'utile, qu'il faut choisir une bonne fois : venir régulièrement ou s'abstenir. Je suis indésirable. Je n'ai pas su accepter les exigences proposées, je ne suis pas capable de tenir une place dans une équipe de sport.

Déçu, je me rabats sur des activités sportives individuelles : bicyclette, ski ou bateau par exemple, suivant la saison, l'endroit où je me trouve, mes goûts personnels, selon mes possibilités surtout qui fixent rapidement mon choix. Et je me retrouve en train de pédaler tout simplement.

La technique.

Je m'aperçois vite que pour faire autre chose qu'un petit tour dans le quartier, pour faire — non pas une

(3) A. CARREL, *Réflexions sur la conduite de la vie*, p. 54.

course — mais simplement une « sortie » intéressante, il faut une préparation, un équipement, un entraînement progressif.

Inutile de raisonner avec le skieur débutant, pour lui conseiller de prendre des leçons : il sera suffisamment vexé par son manque d'équilibre, ses chutes, le manque d'esthétique de ses « arrêts Briançon ». Il aura vite le désir d'apprendre jusqu'à ce que la vitesse en descente, le passage des portes en slalom, deviennent pour lui une activité passionnante. Comme souvent en sport, cela s'éprouve beaucoup mieux que cela ne s'explique.

Dans la navigation à voile, le plongeon, le saut en parachute, le planeur, il est évident qu'il vaut mieux accepter une préparation : elle est nécessaire si l'on veut éviter une démonstration ridicule ou dangereuse.

Il n'existe rien de mieux pour faire comprendre qu'en sport une technique s'impose, qu'on peut commettre des fautes si l'on ne se soumet pas à un apprentissage, que le dériveur léger, le petit bateau à voile qui chavire et met son équipage à l'eau, sanctionnant immédiatement la faute commise. Inutile d'expliquer : le débutant — ou l'étourdi — a vite compris. Le cheval vicieux peut vider son cavalier, méchamment, sans raison apparente ; le bateau est sans malice : s'il chavire, il y a une raison évidente.

Docilité.

Il faut être docile, apprendre, accepter des conseils, des critiques, corriger des défauts, persévérer si l'on veut réaliser des progrès. L'entraîneur fera recommencer les gestes jusqu'à ce qu'ils aient leur pleine efficacité.

Comme les sportifs de l'Antiquité, les grands sportifs d'aujourd'hui doivent s'imposer un genre de vie méthodique, dur, presque « monacal », a-t-on dit parfois, dans un horaire régulier. Cette ascèse brime la liberté. Elle est imposée, dans un stage d'entraînement, mais un athlète peut se l'imposer personnellement. Un bon sportif peut se permettre des fantaisies. Il ne peut pas être la victime de ses caprices. L'ascèse n'est efficace que si elle porte sur une longue période d'entraînement.

Vérité.

Lorsque des sportifs se retrouvent pour disputer une rencontre d'athlétisme, ils cherchent à savoir « combien ils valent » exactement. Ils se connaissent par leurs performances. L'un vaut 10⁹/10⁸ aux 100 mètres, l'autre 49⁹ aux 400. Un autre vaut 1 m 80 en hauteur ou 3 m 80 à la perche. En athlétisme, au terme d'un entraînement, on obtient une performance, on « vaut » un temps ou une distance. Il peut y avoir une amélioration s'il y a émulation, lutte avec des concurrents qui obligent à pousser, à donner le maximum. Mais il n'y aura jamais une grosse surprise inexplicable. L'entraînement conduit à un niveau. L'athlète peut s'arrêter à ce palier, plafonner. Il peut dépasser le niveau s'il accepte de se remettre patiemment à l'entraînement, avec volonté et docilité.

Volonté.

Grâce à cette patiente école de volonté, certains sportifs comme V. Sillon, ont pu réagir avec succès, alors que d'autres se seraient avoués battus après des

malheurs ou des accidents. Ils connaissaient l'efficacité de cette éducation par le sport et lui ont fait confiance. Plusieurs fois international, champion de France de saut à la perche, Sillon a les jambes brisées dans un accident de moto. Sa carrière de sportif, surtout de sauteur à la perche, semble bien terminée. Il ne l'entend pas ainsi. Dès qu'il le peut, il reprend l'entraînement. Il redevient champion de France et a même la satisfaction personnelle d'améliorer le record national de la spécialité de un, puis deux, puis sept centimètres, avec un bond de 4 m 36.

On a pu voir sur les écrans les résultats de la rééducation, par le sport, de militaires blessés pendant la dernière guerre. Le skieur unijambiste allemand qui gagne la course de descente a dû peiner longtemps pour vaincre l'appréhension, le découragement. Mais il est largement payé par la grande joie intérieure d'avoir surmonté le complexe de l'estropié, de l'amputé. Les joies du sport sont à la portée de tous ceux qui ont la volonté d'accepter sa patiente valeur d'éducation.

Fidélité à une exigence, ténacité avec docilité, persévérance dans un effort progressif, ont toujours été, dans n'importe quelle activité, une excellente école de formation de caractère. Tous les responsables de groupements, sportifs ou non sportifs, savent avec quelles difficultés les jeunes acceptent une méthode austère dont l'efficacité, à long terme, décourage des fidélités souvent successives.

Obéissance.

Par cette ascèse, le sport devient école d'obéissance. Obéissance d'abord à celui qui dirige l'entraî-

nement sportif. La pratique du sport oblige sans cesse à obéir, apprend à se soumettre avec confiance au dirigeant sportif. Inutile d'argumenter, d'avancer des excuses ou des explications embrouillées, il suffit d'être docile.

Le sportif apprend à obéir, de façon encore plus automatique, au juge ou à l'arbitre. Il faut que l'obéissance soit un réflexe instantané. L'arbitre est un de ces hommes dangereusement privilégiés qui, sur le terrain, ont toujours raison *a priori* et immédiatement et sans discussion. Non pas que l'arbitre ne puisse jamais se tromper. L'autorité exceptionnelle qu'il possède rend encore plus exigeant l'exercice de son autorité.

Il est bien sûr — je fais appel à tous ceux qui ont pu tenir ce rôle d'arbitre au cours de rencontres sportives — que l'obéissance exigée par l'arbitre sur de jeunes sportifs est impressionnante par sa rapidité d'exécution. Il faut qu'un bref coup de sifflet obtienne l'arrêt immédiat du jeu. Lorsque l'arbitre sait utiliser au mieux son autorité, se gardant à la fois d'exaspérer par une exigence trop méticuleuse ou de laisser-faire, par faiblesse ou par démagogie, cette autorité demeure ensuite attachée à toute sa personne. Tel instituteur qui arbitrera, le jeudi ou le dimanche, un match de foot ou de basket, conservera naturellement en classe le lendemain l'autorité absolue dont sa fonction d'arbitre l'avait investi la veille. Un regard, un simple mot, un geste auront la même efficacité qu'un bref coup de sifflet sur le stade, pour signaler une faute et en exiger immédiatement la réparation.

« Concentration ».

Mieux encore qu'une école d'obéissance à autrui, le sport est une école de discipline pour soi-même, de maîtrise de soi. On apprend aux sportifs à se « concentrer », à se recueillir avant une performance pour faire le calme intérieur, regrouper toutes les énergies nécessaires avant l'effort, les tenir bien en mains, disponibles, pour agir au mieux avec le plus de maîtrise de soi possible.

En France, il y a rarement beaucoup de monde sur les gradins d'un stade pour les rencontres d'athlétisme. Mais ceux qui connaissent l'athlétisme savent bien qu'il se produit des moments de profond silence, sur le stade, lorsqu'un athlète se concentre avant de tenter une belle performance. Le silence est d'une qualité toute particulière lorsque les autres athlètes s'immobilisent entre deux courses ou deux concours pour devenir eux-mêmes, un instant, spectateurs. Silence connaisseur fait de respect, qui permet un plus grand recueillement et facilite une meilleure performance. Plusieurs moments des Jeux de Rome ont bien mis en valeur ces temps de concentration. Un silence impressionnant immobilisa tous les spectateurs dans l'immense stade olympique après la longue hésitation de Don Bragg au saut à la perche, comme pour la tentative de la jeune roumaine Balas contre le record du monde féminin de saut en hauteur, ou pour la lutte serrée entre les deux athlètes russes Lakadze, Brumel, et le recordman du monde de saut en hauteur, l'Américain J. Thomas. Une grande performance serait irréalisable dans le désordre, le bruit gênant ou l'indiscipline de la foule.

C'est toujours au nom de la discipline, indispen-

sable en sport, qu'il est demandé aux arbitres d'être très stricts pour sanctionner immédiatement, non seulement les fautes contre le règlement, mais aussi les gestes de mauvaise humeur, les brutalités, toute perte de contrôle de soi-même.

Savoir perdre.

Faire du sport, c'est vouloir gagner mais savoir perdre.

Antisportif le joueur de tennis qui fracasse sa raquette dans un geste de colère parce qu'il a perdu ou que le juge estime une balle « out ».

Légalement ridicule l'escrimeur éliminé, ou simplement touché, à tort peut-être, qui dans un mouvement d'indignation prend à témoin la Madone, un peu comme on l'invoque dans certains films italiens.

Plus ridicules encore, les joueurs de football qui s'effondrent à genoux, tendent les bras désespérément vers le ciel, ou semblent s'arracher les cheveux, parce qu'un but leur a été marqué, tandis que les adversaires, de façon au moins aussi ridicule, s'embrassent frénétiquement.

Inadmissible qu'un joueur vienne frapper l'arbitre ou qu'un spectateur lui lance le premier projectile à portée de la main.

Tout conducteur doit toujours rester maître de sa voiture dit le Code de la route. Tout sportif doit toujours rester maître de sa réaction, de ses réflexes.

**

Si le sport en soi est indifférent, ni bon ni mauvais, il contient en germe le meilleur et le pire. Je crois

qu'il possède, mélangée à d'autres forces dans un puissant bouillonnement intérieur, surtout chez les jeunes, une rare valeur éducative.

Je pense aussi, comme le titre d'un éditorial l'affirmait dans un journal sportif de jeunes (4), que *le sport sera moral... ou ne sera pas*, avec la précision : « on ne dit pas moralisateur, c'est une autre affaire ».

Le sport existe, en pleine vitalité.

Il y aurait danger, déloyauté peut-être, à vouloir l'utiliser, le monopoliser dans un système comme un simple moyen.

L'éducateur doit toujours avoir, au point de départ comme au terme, le respect d'une liberté.

C'est une erreur qui aboutit souvent à un échec de vouloir absorber, canaliser étroitement certains moyens dans un système.

Mais il existe plusieurs façons, éducatives ou non, de manier cet élément, indispensable aujourd'hui à la formation d'un homme.

Ce qui manque au sport, ce n'est pas une valeur éducative, ce sont de vrais éducateurs.

(4) L'O.S.S.U. du 15 décembre 1958.

CHAPITRE III

SPORT ET ARGENT

Comment gagner de l'argent ?

Comment gagner, vite, beaucoup d'argent ?

On pense d'abord au gros lot de la Loterie Nationale. Mais c'est le moyen le moins sûr. Beaucoup de Français répugnent à payer cet impôt volontaire. Il y a trop peu de chances de gagner. Et il est déplaisant de savoir que l'Etat, lui, gagne à tout coup.

Pour s'offrir une voiture de sport, petit bolide Aston, M. G., Jaguar, ou une immense voiture américaine, et mener bon train de vie, il vaut mieux devenir vedette de la chanson, du music-hall, du cinéma ou du sport. A condition de prendre rang parmi les vedettes illustres, les étoiles de première grandeur. Combien de stars de troisième ou énième grandeur n'ont même pas de quoi vivre ? Dans le monde des étoiles, on voit des étoiles d'éclats divers et de bien différentes grandeurs ; beaucoup de météo-

rites et d'étoiles filantes. En fait, s'il y a des vedettes très riches, il y en a aussi de pauvres.

Dans le monde du sport, le champion qui réussit devient vite une vedette, une étoile de toute première grandeur.

§ I. — LE CHAMPION.

Deux grands sports professionnels, le football et le cyclisme sont, en France, très populaires. La grande presse se charge de transmettre, avec les photos des vedettes, le récit de leurs exploits et les renseignements sur les sommes colossales mises en jeu à leur intention.

La renommée se propage vite dans tous les villages de la métropole et jusqu'au fond de la brousse, très loin outre-mer. On raconte qu'au Congo et sans doute dans plusieurs pays d'Afrique, de jeunes noirs sont amateurs passionnés de football. Ils marchent volontiers toute une partie de la nuit du samedi au dimanche pour aller jouer un match dans un village voisin et reviennent, à pied toujours, pendant la nuit du dimanche au lundi.

Les petites équipes sont animées d'une ardeur qui fait surmonter les pires difficultés. Mais elles sont composées de toutes les gloires mondiales du football. Chaque petit équipier noir reçoit un surnom : Kopa, Puskas, Didi, Fontaine. On se connaît beaucoup mieux sous ce patronyme, entre garçons, que sous le vrai nom familial, tant l'admiration pour de lointaines vedettes tient de place dans leur vie. Aucun jeune noir, aucun adulte, même s'il était premier de classe ou chef de village, n'aurait l'idée bizarre de se faire appeler Debré, Mendès ou Mollet. Mais tous les noms

des joueurs des grandes équipes professionnelles ou nationales sont connus et les plus glorieux distribués aux meilleurs. Nouvelles idoles ? Peut-être, mais moins figées que les anciennes.

Chez nous, les grands journaux de province réservent des pages entières aux joueurs de l'équipe locale. Par des interviews, ils intéressent les lecteurs à tout ce qui arrive aux grands sportifs, dans leur famille ou dans la cité. Les garçons des écoles possèdent les photos des champions, souvent avec signatures autographes. Ils reconnaissent les grands joueurs dans la rue et les observent avec admiration. On reprend courage. Peut-être n'étaient-ils pas tous des premiers de classe ? Ils ont quand même de l'argent. Ils sont arrivés à une certaine gloire, à une réelle popularité. Gloire et popularité de beaucoup supérieures sans aucun doute, pensent les jeunes, à celles des instituteurs ou des professeurs du collège ou du lycée, qui eux ont dû avoir la malchance d'être de bons élèves. Tant pis pour eux, ils ne sauront jamais gagner beaucoup d'argent !

Et on envie la petite voiture de course rouge, stationnée devant l'inévitable *Café des Sports*. C'est la voiture du capitaine de l'équipe professionnelle. Un qui a réussi.

On sait aussi que les plus « grands » du sport professionnel peuvent avoir leur avion personnel, comme les rois arabes des pays du pétrole, les grandes vedettes internationales du cinéma ou les magnats de l'industrie.

Il y a dans le succès des sportifs, comme dans l'admiration pour eux, le signe certain d'une réussite humaine.

La gloire et l'argent vont souvent de pair.

Les transferts.

Les sommes d'argent dont il est question dans les journaux font évidemment rêver les jeunes, surtout si elles sont proposées à des jeunes. Le lecteur adulte, ne sachant que dire, hoche la tête en pensant à sa modeste paye mensuelle. Mais l'attention du jeune est attirée. Et son imagination part, l'entraînant en courses folles sur les engins rapides les plus merveilleux achetés avec ces sommes hallucinantes.

On ne comprend pas tout ce qui est sous-entendu — très peu le savent exactement d'ailleurs — lorsque le journal cite des prix d'achat, des prix de transfert d'un joueur d'une équipe à une autre équipe. Avant l'ouverture de la saison de football, par exemple, c'est une valse de millions.

Un amateur de Lens est acheté 30 000 NF. Puis, après amélioration, valorisation, il est racheté 150 000 NF par un grand club professionnel parisien. Il ne s'agit encore que de Kosa. Mais Just Fontaine jouera-t-il la prochaine saison au Stade de Reims ou dans un grand club espagnol ? S'il quitte le Stade de Reims, quel que soit le prix proposé pour l'échange, « il devra verser immédiatement 550 000 NF au Stade de Reims ». Sans doute ne se ruinera-t-il pas ? L'argent va du club qui achète au club qui cède. Mais personnellement il doit trouver, après transfert, une substantielle compensation.

Quelles sommes fantastiques faudra-t-il proposer pour s'assurer les services d'un joueur aussi précieux à tous points de vue que Kopa ? Le Real de Madrid a la réputation d'un club très riche, qui n'hésite pas

à acheter très cher, mais qui tient aussi à se faire payer quand il lâche un joueur.

L'extraordinaire joueur brésilien Didi, l'un des héros les plus sympathiques des championnats du monde de football en 1959 à Stockholm, sera-t-il embauché en U.R.S.S. ? On lui proposait là-bas l'équivalent de 12 000 NF par mois, avec certains avantages en nature. Un pont d'or. Non : on retrouve Didi en Espagne. Sans doute a-t-il joué au mieux de ses intérêts ?

Un dessin humoristique représente le pied droit, la « botte » d'un avant-centre, équilibrant le plateau d'une balance à 250 000 NF.

Le football joue avec des sommes considérables. Un jeune qui souffre en classe, peut bien se demander s'il n'a pas au fond de lui-même une vocation d'avant-centre professionnel au football, ou de tennisman professionnel.

Les « Kramer's boys ».

La célèbre « tournée Kramer » donne des démonstrations magistrales d'un tennis joué par les meilleurs joueurs du monde. Le côté commercial de l'affaire n'échappe à personne. Il est même la raison d'être de l'association. Il est difficile de dire « commercial » sans penser « marchandages ».

Quand on lit qu'une garantie de 500 à 900 000 NF a été promise au jeune joueur australien Ashley Cooper, et 250 000 NF à Mal Anderson, on est tenté de faire une addition qui donnerait, au total, la valeur approximative de toutes les gloires : Sedgman, Rosewall, Hoad, Trabert, Olmedo, Gonzalez et autres étoiles de première grandeur de ce groupement uni-

que en son genre. On arriverait à un chiffre fantastique, dépassant la richesse des trésors fabuleux des vieux sultans d'Istanbul. Un « Compte des Mille et une Nuits » !

Et en boxe.

En boxe, les sommes mises en jeu pour un grand match sont aussi considérables. Les sommes sont partagées entre quantité de personnes : organisateurs, directeurs, administrateurs, gérants de salles, imprésarios, entraîneurs, managers, gens de la télévision, l'Etat surtout, et aussi les boxeurs qui s'entendent ou ne s'entendent pas à l'avance sur le partage. Eux-mêmes, le plus souvent, n'ont rien à dire. Ils boxent, chacun son métier.

Celui qui gagne le match peut gagner aussi une coquette somme. Donner et recevoir des coups de poing avec certaines garanties et à condition que ce soit réservé à ceux qui ont goût pour ce sport, est un moyen de gagner parfois beaucoup d'argent. Il faut croire que le jeu en vaut la chandelle car, pour recevoir une volée magistrale le Britannique Turpin n'hésite pas à faire le déplacement de New York. Il sait qu'il revient quand même avec 700 000 NF en poche. Son vainqueur, R. S. Robinson est célèbre dans le monde entier, et surtout à Paris où il aime vivre, pour la munificence fantaisiste de son train de vie, son désintéressement spectaculaire et ses démêlés avec le percepteur, lorsqu'il lui arrive d'avoir des ennuis avec le fisc malgré les sommes fantastiques qui lui passent entre les mains.

§ 2. — SCANDALES.

Sommes fantastiques, parfois gagnées en quelques secondes. C'est un appât et un danger.

Les sportifs monnaient leur adresse, leur force physique. Ils sont en droit d'en retirer un bénéfice. Mais le bénéfice principal ne profite-t-il pas à d'autres qu'à des sportifs ?

On a longtemps parlé du scandale de la boxe aux U.S.A. Discrètement, puis ouvertement. Dans le courant du mois de janvier 1959 on annonçait que, par décision de la Cour Suprême des Etats-Unis, le trust de la boxe américaine était détruit : « un esclavagisme non dissimulé, supprimé en droit ». Mais en fait ?

Quelques mois plus tard, on apprenait que plusieurs irréductibles de ce trust de la boxe, comme F. Carbo, étaient accusés, appréhendés et emprisonnés comme gangsters de grande envergure pour dix raisons au moins dont chacune justifiait l'emprisonnement.

Il y a encore des remous. Il semble qu'en pratique la suppression du gang ne soit pas si facile. Des scandales ont été dévoilés à la suite de grands matches importants, et même de championnats du monde.

Matches truqués.

Des matches ont été truqués. Combien ? Il est difficile de le préciser. Un bon nombre, peut-on répondre sans se tromper. On a désigné à l'avance qui devrait gagner le match et qui devrait se faire battre. Il était intéressant de prévoir une seconde rencontre qu'on appellerait la revanche. Et après ces deux rencontres, une troisième rencontre s'impose-

rait : la belle. Que de truquages, par exemple, jadis autour de ce bon géant italien Primo Carnera.

Il a été convenu que des boxeurs se feraient payer cher pour se faire battre. Que d'autres, blessés déjà ou pas en forme, devraient se présenter sur le ring pour un combat, que pour des raisons financières il était impossible d'annuler : l'argent commande beaucoup de décisions lorsqu'un public est en cause.

En réfléchissant calmement, sans parti pris, il ne faut pas généraliser ces cas. Ce serait faire une caricature et commettre une déloyauté. Dans le monde de la boxe, il existe des marchands de coups de poing et des avars. Des gens sans scrupules et des monstres. Il en existe aussi ailleurs que dans la boxe où l'on trouve encore des artisans sérieux, des entraîneurs qui aiment leur métier. Il existe heureusement beaucoup de rencontres où le meilleur gagne. C'est le risque du sport.

Gloire et misère.

L'argent rend souvent très mauvais service à la cause du sport en laissant le sportif pauvre.

Dans un « fait divers », un tribunal correctionnel condamne un ancien boxeur célèbre, très populaire même pendant les années qui suivirent la Libération en France. Il avait gagné de belles sommes d'argent, mais avait sans doute dû les partager entre tous ceux qui attendaient une rémunération. Il connaissait alors la gloire. Il avait de l'argent et ne se souciait pas du lendemain. Pas assez. Peut-être avait-il une âme d'artiste ? Peut-être était-il simplement négligent ? Il n'acheta pas de petit magasin d'articles de sport et ne se fit embaucher nulle part pour se mettre à l'abri

des difficultés à venir. Quinze ans plus tard, la forme physique ayant disparu, la gloire étant un vieux souvenir, il se retrouve, oublié, balayeur dans une grande gare de la S.N.C.F. Là, il vole un sac de dame, « maladroitement, car il n'avait pas la manière, ayant toujours été honnête (1) ».

Il obtint le sursis.

Est-ce mieux de terminer dans un grand cirque, dans un numéro hors programme, sentimental, faisant appel aux vieux souvenirs attendris des spectateurs adultes, pour mieux solliciter leur générosité en faveur d'anciennes gloires tombées dans l'oubli et dans la misère ?

En cyclisme.

Pour le cyclisme, nous sommes vraiment gâtés en France. Que de brillantes réussites, de gloires internationales : L. Bobet, Anglade, Darrigade, Rivière, Anquetil et combien d'autres ! Et ce fameux Tour de France, capable de polariser l'intérêt de millions de citoyens qui en oublient pendant un mois, souvent très consciemment et avec joie, tous les risques de crise gouvernementale, les scandales politiques et les préoccupations sociales.

« Cent vingt acteurs. Vingt mille décors peints par la nature. Une figuration innombrable. Quinze millions de spectateurs occupent leur fauteuil d'orchestre le long des routes. Le Tour donne sa représentation annuelle et la France se met au balcon. C'est le plus grand spectacle du monde (2). » Roulez !

(1) *Sud-Ouest* du 27 avril 1959.

(2) « Une Organisation modèle : Le Tour de France », dans la revue *Travail et Méthodes* de mai 1959.

On le soupçonne : des intérêts considérables sont mis en jeu. Il faut toute une diplomatie, de grosses ressources financières pour organiser à l'avance le trajet du Tour et pour obtenir la participation de coureurs étrangers. Il faut promettre, des échanges et constituer des équipes sur lesquelles on puisse coller soit un nom d'équipe nationale, soit le nom d'une province, soit le nom d'une marque de bicyclette, soit encore, comme on le fait pour d'autres courses, le nom d'une fabrique de pâtes alimentaires, d'un jus de fruit ou d'un grand apéritif. On sait, de l'autre côté des Alpes, que le vermouth est champion d'Italie par équipe. Aura-t-on ou n'aura-t-on pas le droit de porter les couleurs de deux marques différentes d'apéritif, de bicyclette, de parfum ou de frigidaire, selon que le coureur prendra part à des compétitions dans son pays ou à l'étranger ? « Oui, j'autorise la double appartenance », décide le président de la Fédération Internationale. « Non », décide au sein de la Fédération Nationale le même président.

Que faire, sinon laisser courir ?

Et pendant ce temps, jetons un regard sur les comptes. C'est une énorme affaire, remarquablement bien montée.

Une course comme Paris-Roubaix revient à 59 000 NF. Une étape moyenne du Tour de France à 100 000 NF, tous frais compris. On peut d'ailleurs s'entendre et négocier pour assurer à un coureur désigné, et qui la mérite, la dernière étape. Et toute la grande boucle suppose un budget de plus de 3 000 000 NF dont 500 000 NF de prix et garanties pour les coureurs, 300 000 NF pour les salaires et charges sociales du personnel, 400 000 NF pour les frais de déplacement des coureurs et du personnel.

200 000 NF pour le matériel roulant, 350 000 NF pour les frais généraux.

Les trois grandes épreuves : le Giro, la Vuelta et le Tour, totalisent un budget de ministère des Finances.

C'est une somme forfaitaire.

Les primes.

Rien n'empêche le particulier de proposer une prime sur le parcours. Les primes peuvent se multiplier. En principe, sur route, on laissera gagner le régional qui tient à garder sa popularité chez lui. C'est son droit.

Les primes stimulent, augmentent l'intérêt de la course ou du parcours. Elles ont souvent fait se dresser sur les pédales ou plonger vers le bas de la piste, les coureurs des Six Jours, dans l'ancien Vélodrome d'Hiver de Paris. Elles ne sont pas étrangères à l'ardeur du footballeur à marquer des buts.

§ 3. — PROFESSIONNELS ET AMATEURS.

Dans le sport professionnel, l'effort physique donné en spectacle se paie par un salaire. Mais sans la prime, le spectacle risque de devenir monotone. La prime vient reconnaître et récompenser l'effort physique supplémentaire et réussi, non prévu dans le contrat de travail ordinaire. Comme l'employé se fait payer ses heures supplémentaires, le professionnel se fait octroyer des primes qui augmentent son salaire.

Tout se traduit naturellement en argent dans le sport professionnel : primes, achats, transferts, gains

de courses, primes de matches. Il est normal que le sportif professionnel gagne sa vie en exerçant son métier de sportif. Il est rétribué par sa profession. Il produit du « sport-spectacle ». Il s'enrichit s'il réussit à s'imposer dans sa spécialité professionnelle.

Le sport professionnel doit constituer une catégorie bien à part avec son statut précisant l'organisation, la protection, la défense de la profession.

En contrepartie il est chargé de procurer du sport au grand public, qui désire occuper ses loisirs à voir du sport. La qualité de professionnel, le temps passé à l'entraînement, donnent une garantie quant à la valeur technique du spectacle et permettent aux « grands ténors » la réalisation de performances au niveau national ou international.

Par son métier, consciencieusement accompli et qu'il aime, le professionnel peut, aussi bien qu'un fonctionnaire ou qu'un artisan, progresser vers un épanouissement humain, sur le plan de la personne, de la famille — qui doit vivre du sport pratiqué par le père de famille — et sur le plan social. On a dit, il y a longtemps, qu'il n'y avait pas de sot métier, celui-là moins qu'un autre.

Dans ce monde du sport professionnel, il est nécessaire que l'argent joue un rôle important pour que la profession soit considérée, attirante, et compense les risques que ne comportent jamais d'autres professions plus sédentaires.

Pseudo-amateurs.

Mais le sport-spectacle offert par les professionnels, s'il attire beaucoup de spectateurs, a peu d'acteurs. L'écrasante majorité de ceux qui pratiquent le

sport ne sont pas des professionnels. Ils sont appelés « amateurs ».

En droit, il existe une différence considérable entre les deux catégories. Seul le professionnel vit de sa profession de sportif.

L'amateur occupe ses loisirs en pratiquant un sport, en faisant du sport. Il n'en attend pas son gagne-pain. Il reçoit un salaire de sa profession. Il cherche, hors du métier qui le fait vivre, lui et sa famille, une récupération, une aération nécessaires surtout s'il est citoyen. Il cherche à être plus homme en équilibrant au mieux le poids des responsabilités professionnelles par une bonne détente en vue d'un meilleur accomplissement de sa tâche d'homme. Ou il joue pour son plaisir.

Mais l'argent vient tout gâter. Pas l'argent seul, d'ailleurs. Entre professionnels et amateurs il existe, en principe, une différence aussi grande qu'entre la mer et le monde de la terre ferme. On souhaiterait une séparation nette, une belle falaise à pic. On trouve entre les deux un vaste marécage, vaseux, où beaucoup s'embourbent.

Il n'y a pas de frontière entre les deux.

Il se trouve des amateurs qui gagnent plus que des professionnels. Bien des amateurs sont des « amateurs marrons ». Beaucoup d'autres amateurs acceptent des arrangements, et même de substantiels traitements mensuels.

Le sport vraiment amateur s'est réfugié en certains clubs familiaux, dans des équipes d'amis et chez les jeunes. Ceux qui s'occupent de sport chez les scolaires savent qu'on peut y faire du sport à titre de détente, sans penser argent, sans rétribution. On s'achète l'équipement personnel. On donne son

temps. On dépense son argent. On paie même les frais de déplacement. On a la joie de pratiquer le sport qu'on aime, hors du travail, avec des amis, pour le plaisir. C'est de plus en plus difficile pour les scolaires.

Malgré les deux appellations qui sembleraient s'exclure l'une l'autre, il n'existe en pratique entre sport professionnel et sport amateur aucune solution de continuité. Professionnels et amateurs ne désignent plus les deux seules catégories possibles de sportifs. Ils désignent les deux extrêmes : à une limite, certains sportifs ne vivent que de leur sport. A l'autre limite, certains sportifs ne gagnent absolument aucun argent à pratiquer leur sport. Entre les deux : le grand marécage.

Or, sans aucun doute, l'argent est en train de mener une offensive de grand style, très dangereuse pour les équipes de jeunes sportifs qui veulent conserver l'esprit amateur. Offensive épidémique et très contagieuse, c'est un véritable virus qui s'insinue partout.

Un instituteur signalait il y a quelques mois dans *L'Equipe* que la vague d'amateurisme marron gagnait les plus petits villages.

Marchandages.

On parle trop d'argent. Et c'est grand dommage. Voici comment les choses pourraient se passer.

Elles se passent souvent ainsi. J'ai pu l'observer de très près en football, en natation, en athlétisme.

En football, un jeune joueur d'une petite équipe inconnue se distingue sur le terrain par son adresse, ses qualités sportives, l'intelligence de son jeu. De

toute évidence, il est doué. Un spectateur, sur la touche, membre d'un grand club et pensant à l'intérêt de son club, voudrait bien que ce jeune joueur passe à ce club.

Il ne peut pas acheter le joueur. D'abord, parce qu'il n'est pas encore dans les habitudes d'acheter un joueur sur le terrain comme on achète un légume sur le marché. Ensuite, parce que le joueur est un mineur et qu'il n'est pas professionnel. Enfin, parce que le joueur a une licence, est inscrit à un club en accord avec ses parents s'il est jeune, qu'il y a des amis, des obligations aussi et refuserait sans doute sa mutation, même si elle est une promotion. Ce n'est pas possible.

Un parent, un ami, peuvent se permettre directement la question : « Pourquoi ne viendrais-tu pas avec moi, à mon club ? »

Si l'on n'est ni parent ni ami, il faut faire tout un travail d'approche pour entrer en contact avec le jeune candidat, le connaître, lui parler. Ensuite, il s'agit de jouer un jeu qui tiendrait en même temps du jeu de l'araignée qui tisse, tend sa toile, se tient en réserve, bondit en cas de prise, engue sa proie, l'enroule bien ficelée pour qu'elle ne puisse plus partir, et en même temps du rôle du manager à l'âme généreuse, à l'intuition prophétique, qui découvre l'oiseau rare, de très grande valeur, scandaleusement enfermé dans une trop petite cage. Il vient ouvrir la cage du trop petit club, permettant une véritable libération, un envol possible vers le monde des étoiles du sport.

Ce n'est pas toujours facile. Il faudra pour le « rabatteur » user de diplomatie. Il a intérêt à donner d'abord des cadeaux : une belle paire de chaussures

de foot, un survêtement, puis des invitations pour un entraînement plus sérieux, méthodique, ailleurs où l'on groupe des éléments intéressants, particulièrement doués. Il suffirait de venir voir. Si ça ne plaît pas, on n'est pas obligé de revenir. L'entrée est gratuite. La sortie aussi. Les frais de déplacement seront payés. Comme la visite médicale. On est toujours libre d'accepter ou de refuser, de rester dans le petit club ou de monter en promotion dans le grand club.

Intéressés, certains jeunes se laissent porter par les événements. D'autres s'aperçoivent du procédé, qui leur déplaît quand ils en découvrent les ficelles. Ils ont compris que progressivement ils perdaient leur liberté, qu'ils étaient « achetés ». Au début, ils auraient pu refuser. Au bout d'un certain temps, le refus devient plus difficile.

Il s'est trouvé des jeunes qui ont eu le courage de reprendre les chaussures de football, le survêtement, tout ce qui avait été donné, et de rapporter le tout au « rabatteur » en disant : « Merci, monsieur, nous préférons reprendre toute notre liberté. » C'est héroïque.

Sans que le « rabatteur » soit un hideux personnage, marchand d'esclaves, il utilise cependant un procédé qui laisse un profond malaise, favorisant le club qui a beaucoup d'argent, pourrissant dans l'esprit du jeune sportif scolaire le goût de faire du sport pour le plaisir, avec des amis, pour sortir un moment du travail intellectuel et mieux le faire ensuite.

On est surpris d'apprendre le montant des sommes considérables ou la valeur représentée par des avantages en nature proposés à des jeunes. Il n'est pas question de salaires mais de cadeaux, de primes, d'échanges réciproques de bons services. Les jeunes

sont flattés d'être l'objet de démarches, en plus petit, mais du même genre que celles dont sont l'objet les grands, professionnels. Ils se voient traités en vedettes, comme dans les journaux, et engagés peut-être sur la route qui mène au succès.

Un garçon de 17 ans, en fin d'études secondaires, se voit offrir 5 000 NF immédiatement avec la promesse de pouvoir continuer, tous frais payés, des études pendant trois ans à la ville d'université qui est aussi la ville du club. Des bourses complètes d'études ont été ainsi proposées, avec facilités pour trouver une chambre d'étudiant.

Chez les jeunes qui se préparent à un métier manuel, des invitations sont faites non pas par des petits artisans mais par de grosses entreprises qui ont des clubs corporatifs. Certaines grosses entreprises nationalisées utilisent le procédé pour recruter des éléments sportifs. On parle moins de dons en espèces et davantage de possibilités d'entraînement, d'arrangements, d'accommodements pour les déplacements, la reprise du travail.

L'Etat lui-même n'est pas hostile à cette pratique ; il faut admettre des possibilités d'entraînement sur le temps de travail. Mais la grosse faveur proposée par l'Etat, c'est un emploi réservé, un titre de fonctionnaire et un salaire, l'assurance d'une retraite pour les vieux jours avec facilité de pratiquer le sport amateur.

Il n'est pas désagréable pour un champion de natation d'être moniteur ou gérant de piscine, pour un athlète d'être gardien de stade, et pour un joueur de rugby d'être moniteur officiel d'éducation physique. On utilise les compétences. Et l'Etat est heureux de pouvoir conserver en bonne forme physique d'au-

thentiques champions qui maintiendront, avec de bonnes performances, le prestige du sport français sur le plan international.

C'est peut-être vrai.

§ 4. — UN MALAISE.

Il est aussi vrai que la situation est trop embrouillée. Le sport amateur n'a souvent plus rien d'amateur. On sent que trop d'intérêts privés ou publics sont mis en jeu. Il en résulte un malaise. C'est évident. Il a toujours été possible de le signaler franchement. On l'a fait souvent. Il serait utopique de croire qu'on peut transformer tout un état de choses. Il faudrait avoir l'inconscience d'un Don Quichotte pour partir en guerre contre une telle force. On ne ferait pas le poids.

L'argent n'est d'ailleurs pas seul à peser dans le plateau de la balance. On assiste en réalité à une évolution, au développement de quelque chose de vivant. Les vieux mots d'amateurisme et de professionnalisme caractérisent pour les jeunes en sport, ce qu'on appelle volontiers « le sport de papa », et ne semblent plus suffisamment adaptés à la situation actuelle. Les anciennes définitions, traditionnellement admises, ne correspondent ni à un état de fait, ni à une opinion en pleine évolution. Il faut accepter un effort d'adaptation.

Une profession.

On assiste aussi à l'organisation très naturelle de différentes professions en sport, à l'élaboration de

leurs statuts, à leur lutte d'émancipation contre les fédérations amateurs pour obtenir comme une libération, avec reconnaissance de la qualité de professionnels, pour donner du sport au public.

L'U.G.S.E.L. (3) organise chaque année, par région, au début de la saison des sports collectifs, des « journées de capitaines d'équipes », journées de formation et d'information.

Sur un groupe très intéressant à interroger, d'une trentaine de jeunes capitaines d'équipes de football, un questionnaire-test a montré que douze à quinze d'entre eux désiraient devenir plus tard des joueurs professionnels pour être payés en pratiquant le sport de leur choix.

Plusieurs changeront d'idée et d'orientation. Mais la tendance est nette : il risque d'y avoir, d'ici quelques années, beaucoup de candidats aux métiers de sportifs professionnels.

Rien ne s'oppose à ce que des sports soient organisés en professions, à partir de fédérations et en dehors d'elles. Certains le sont déjà depuis longtemps. D'autres le deviendront sans doute bientôt. C'est la conséquence d'une évolution sociologique. Au lieu de s'opposer, inutilement d'ailleurs, à cette évolution, il vaut mieux essayer d'en faciliter la croissance.

Les artistes de théâtre, comédiens, tragédiens, ont mis beaucoup de temps avant de se faire admettre comme professionnels dans la société et de faire accepter leur profession sur le plan sérieux des autres professions libérales respectables.

La même maturation se produit en ce moment

(3) Union Générale Sportive de l'Enseignement Libre.

pour les groupes de sportifs qui veulent devenir professionnels.

Au théâtre comme en sports, l'organisation professionnelle améliore nettement la qualité du travail et de l'activité artistique. Elle permet d'acquérir une perfection que l'amateurisme, manquant de temps et de moyens, ne peut pas atteindre.

Sans doute, comme Rimbaud en poésie ou le douanier Rousseau en peinture, il peut partout surgir, même en sports, des génies amateurs. Mais il est indéniable qu'un don n'est bien mis en valeur que par une technique patiemment acquise. Il faut du temps, beaucoup de temps et de l'argent pour apprendre, s'entraîner, se perfectionner.

Et si l'artiste et le sportif n'ont pas de revenus personnels suffisants les mettant à l'abri des soucis matériels, ils devront chercher une profession pour gagner leur vie. Que le sport soit accepté et payé comme une profession, et voilà pour le sportif la solution idéale.

Or le public demande un sport de qualité. Il ne veut pas être déçu quand il vient voir, puisqu'il paye. De même que le public d'un concert ou d'un théâtre est exigeant quant à la qualité du spectacle qu'il a choisi, de même le public, encore plus nombreux d'un stade, exige que les joueurs lui donnent un sport de valeur. Il exprime vite son exigence en sifflant ou en criant quelques slogans bien scandés : « Au vestiaire ! Remboursez ! » C'est facile à comprendre.

Mais l'argent ne donne pas tous les droits.

Si la profession permet de satisfaire un désir du public, elle doit s'organiser solidement pour résister à des exigences qui ne seraient plus raisonnables,

dangereuses pour la santé ou indignes du respect dû à toute personne humaine.

Le sportif qui devient professionnel opte pour un métier. C'est tout autre chose que l'autorisation de recevoir officiellement une rémunération qu'il était dangereux de recevoir, même officieusement, comme amateur. Il entre dans une organisation qui doit le prendre en charge pour le présent et prévoir l'avenir, toute la vie du sportif professionnel. La forme physique est souvent de courte durée. Après le temps d'activité rétribuée par le sport, tout professionnel n'est pas forcément doué pour le commerce des articles de sports, pas plus qu'il n'est doué pour être entraîneur de club, encore moins éducateur. Il faut ouvrir davantage l'éventail des débouchés proposés. Il faut prévoir une retraite, pas tant pour les vieux jours que pour les risques en cas d'accident. Une fracture grave et c'est peut-être la fin de la carrière pour un joueur de football.

Il faut prévoir une protection, une défense de la profession aussi bien contre les organisateurs, les « employeurs » conscients, que contre le public inconscient. Sans aucun doute, la campagne récente menée pour obtenir la suppression d'un jeu brutal de charges à corps perdu en « volontaires de la mort », veut protéger la profession du joueur de football.

L'amateur peut, d'un esprit plus léger, prendre des risques énormes. S'il n'intercepte pas le ballon, il intercepte au moins le joueur et stoppe, à coup sûr, l'attaque adverse. S'il se brise la jambe, il conserve sa place au bureau ou dans son entreprise. Mais s'il brise la jambe d'un joueur professionnel, il risque de le priver du moyen de gagner sa vie.

Il est nécessaire de penser à cela quand on est

« public » et qu'on assiste à un match opposant, comme il arrive dans la Coupe de France de football, des joueurs payés, professionnels, à des joueurs payés aussi, mais de catégorie amateur. Le public veut du beau jeu, comme sont capables d'en fournir les professionnels. Et pourtant, sa préférence et ses encouragements vont spontanément aux jeunes contre les chevronnés, aux amateurs contre les professionnels. Survoltés par les encouragements de la foule, les amateurs mettent au jeu une fougue parfois dangereuse. Les professionnels doivent penser aux matches à venir, à la saison, à leur métier dans lequel il n'est pas permis d'avoir un accident. Ce sont des virtuoses prudents et fragiles.

La charte d'une profession doit aussi comporter des devoirs. Il serait naïf de proclamer une déclaration des droits, ignorant qu'il puisse exister aussi des devoirs, en particulier le devoir de remplir loyalement les contrats. Il est arrivé à un grand champion cycliste de signer deux contrats pour deux courses presque en même temps. Il prit juste le départ de l'une, abandonna et arriva à temps pour prendre le départ de la seconde. Ce n'est pas honnête.

Un jeu de robots.

Indispensables, la création puis l'organisation du professionnalisme en sport entraînent l'apparition d'une tendance nouvelle : la désaffection de toute une partie du public pour un certain sport professionnel.

Si, dans un match de football, la préférence de la foule va à l'amateur contre le professionnel, c'est parce que cette préférence a un point de départ sentimental très subjectif : on encourage spontané-

ment le plus faible contre le plus fort, qui est le professionnel, celui qu'on appelle parfois le dompteur.

Elle a aussi des résonances profondes bien françaises : il ne déplaît pas au Français moyen de voir le mauvais garçon rosser le gendarme. Ce serait insupportable dans beaucoup de pays étrangers. En France, c'est la plaisanterie classique de Guignol qui a toujours fait rire les Français, petits et grands. Elle a enfin un point de départ très vrai objectivement, une réaction de bon sens, de l'ordre de l'évidence : le jeu de virtuose du professionnel risque de devenir une belle mécanique de robot, raffinée et délicate, perdant progressivement son intérêt parce qu'elle devient justement une mécanique. Ce qui a été écrit d'un sport après une présentation excellente des meilleurs joueurs de tennis du monde, peut, à peine transposé, s'écrire des autres sports de spectacle professionnel : « Aussi brillant qu'il soit — et il atteint incontestablement une extraordinaire virtuosité — il finit par laisser une impression de froid rigorisme en éliminant l'imprévu et la fantaisie, il a perdu aussi l'esprit et la joie du sport. »

Les spectateurs ne s'y trompent pas : ils préfèrent souvent le bon amateur qui commettra des hésitations, des maladresses mais qui aura un style plus humain, moins mécanisé, et qui jouera de tout son cœur, plus encore pour faire gagner son club que pour gagner de l'argent.

C'est encore une chance, qu'on apprécie beaucoup, qu'à de rares occasions, pour des rencontres de grande importance, on puisse trouver du vrai sport. C'était une joie, pour la finale des championnats du monde de football, en 1959, de voir jouer l'équipe

du Brésil. Dominant largement tous ses adversaires, elle avait retrouvé l'esprit du jeu, jeune, détendu, souriant.

Mais pour la Coupe d'Europe des Clubs, on a fait remarquer que les sommes considérables mises en jeu — à faire rêver un ouvrier habitué à de modestes paies — ne constituaient plus un doping suffisant pour obtenir le spectacle d'un grand jeu virtuose correspondant aux frais engagés et aux primes payées.

§ 5. — CRISE DE L'AMATEURISME.

Que l'amateur ne reçoive jamais d'argent ni de cadeau, c'est impossible. Et ce serait parfois injuste pour lui.

S'il doit payer des frais de déplacement, de voyage et d'hôtel, il est normal qu'il reçoive une compensation en argent. On comprend très bien que s'il est artisan ou s'il exerce une profession libérale, on rétribue le temps pris sur le travail professionnel.

On doit lui remettre alors l'enveloppe classique préparée pour exprimer les remerciements.

Mais où s'arrêter s'il n'y a pas de frontière ?

Comme il arrive bien souvent, on tient les deux extrémités d'une chaîne. On voit bien ce qui est juste. On voit bien ce qui est scandaleux.

Entre les deux, y a-t-il possibilité de tracer une frontière nette ? Y a-t-il nécessité à le faire ?

Peut-être pas.

Mais si des textes précis sont indispensables, mis au point et adaptés, interprétés par les groupements de professionnels, la plus mauvaise solution serait

une intervention de l'autorité publique, venant de loin et de l'extérieur.

S'il est juste de donner quelque chose à l'amateur, il devient abusif qu'un amateur refuse un déplacement pour un cachet très substantiel, mais jugé par lui insuffisant. Il est anormal qu'il existe des tarifs amateurs, adoptés par la coutume comme les « pas de porte » que l'on juge exorbitants quand on cherche un appartement mais que l'on paye, par habitude, tout en les jugeant scandaleux.

Il est anormal qu'un amateur prenne goût, ou plaisir, à faire « chanter » un organisateur, un dirigeant de club ou même un président de fédération nationale.

Il est impossible qu'un joueur de tennis reste amateur, c'est-à-dire soit censé exercer une profession, même celle d'étudiant, qui dispense parfois, en sport, d'en exercer une autre, et qu'il passe tout son temps, du 1^{er} janvier au 31 décembre, à disputer des tournois et championnats de tennis amateurs dans le monde entier : une semaine à Paris, les semaines suivantes au Chili, aux Indes ou aux U.S.A. On devine le truquage.

Et on a mauvaise conscience contre l'ostracisme qui vient frapper d'interdit les spectacles des tennis-men professionnels qui, eux, et à grand bruit, officiellement dans la presse, disent qu'ils touchent de grosses sommes d'argent.

On voudrait de l'honnêteté. Mais on n'est pas satisfait d'apprendre qu'une sanction a été portée contre un joueur, personnellement. Pourquoi est-il puni, exclu, lui plutôt qu'un autre ? Aurait-il été plus imprudent ? Aurait-il mécontenté quelqu'un ?

En vue chrétienne, on appelle ce genre d'hypocrisie du « pharisaïsme ».

S'il est facile d'appliquer le qualificatif à d'autres, quel amateur est capable d'affirmer qu'il ne le méritera jamais ?

Et pourtant, sur le plan de la dignité humaine, il peut être humiliant pour un amateur de se sentir tenu dans une sorte de liberté provisoire, conditionnée par des cadeaux. S'il passe professionnel, l'équivalence en argent lui sera versée sous forme de salaire.

Il est facile de comprendre qu'il y ait une gêne à recevoir régulièrement des dons officieux. Il y a une fierté à gagner un salaire. Certains sportifs ont eu raison de ne pas rester « amateurs ».

Solution ?

Le malaise existe. La plaie est évidente et sensible. On peut proposer des remèdes. C'en est un sans doute — pas le meilleur peut-être, mais il est réalisable — que le projet proposé par Jean Borotra de désigner, en tennis, des « joueurs autorisés », joueurs dits amateurs, sélectionnés, inscrits sur les listes de ceux qui seraient autorisés à disputer les championnats et tournois à longueur d'année.

C'est une invitation à chercher une solution ou un arrangement en ce sens.

..

Peut-il y avoir une solution d'ensemble ?
Comme bien souvent dans la vie, la solution n'est

ni dans un texte qui aurait force de loi, ni dans une formule mathématique prétendue exacte en théorie.

Le vieil amateurisme, d'origine anglaise, comme beaucoup d'éléments de notre organisation sportive actuelle, ne peut exister que si on élimine, d'un simple trait de plume, toutes les questions d'argent en sports. Ce n'est pas possible.

La situation évolue vite. Une solution, devrait se préparer, mûrir.

On s'aperçoit que les problèmes ne se posent pas partout de la même manière. Ils sont radicalement différents pour les scolaires et pour les adultes, par exemple. Il ne faut ni confondre, ni unifier les deux domaines.

En réalité, comme dans le monde du commerce, comme dans le monde du spectacle et dans le monde du travail de façon plus générale, une solution n'est possible que si chacun conserve d'abord le sens de l'honnêteté.

Ce sens de l'honnêteté est encore très en honneur chez beaucoup de dirigeants, beaucoup de « responsables », dispersés à tous les échelons dans le monde du sport. La foi en cette valeur crée un idéal commun qui soude une amitié à partir d'une même conception du sport. Cette manière de sentir et de réagir réussit à unir solidement et très loin au-dessus de tout ce qui risque par ailleurs de diviser.

Ces dirigeants, ces sportifs, pensent que l'honnêteté est une qualité indispensable, un élément de base de tout le sport et que l'argent joue un rôle extrêmement dangereux, surtout pour les jeunes.

Traduisons : l'honnêteté est une vertu essentielle à chaque sportif. Et pour être un vrai sportif, le

dirigeant, l'organisateur, doit d'abord être un homme honnête.

Il ne s'agit pas de l'honnête homme cher aux imaginations nourries de souvenirs classiques. Il s'agit de l'homme honnête, comme on le comprend aujourd'hui, acceptant une exigence qui, si elle est maintenue pendant toute une vie, mérite bien d'être appelée de l'héroïsme.

*
**

Ne pas jouer le jeu honnêtement est d'ailleurs lourd de conséquences et pour les joueurs eux-mêmes d'abord.

Perdre le sens de l'honnêteté, c'est admettre l'injustice, la déloyauté, le truquage jusque dans les licences de sport. C'est entraîner le mécontentement, favoriser l'anarchie dans un domaine où on a tout particulièrement besoin d'obéir à des règlements précis, et où l'on fait profession de croire aux règlements.

C'est préparer, en sport comme ailleurs, une intervention qui s'imposerait d'en haut, par la force.

Dans le monde du sport, plus encore que partout ailleurs, il semble qu'on répugne à admettre la supériorité d'une force qui ne s'est pas imposée de l'intérieur, à la suite d'une confrontation loyale.

§ 6. — ET LES CONCOURS DE PRONOSTICS ?

Il est impossible de terminer un chapitre sur le sport et l'argent sans aborder la question du concours de pronostics. C'est un prêtre, « par ailleurs zélé »,

bien connu dans les milieux du sport, et député, qui se fait à la Chambre, en France, l'apôtre du projet.

Est-ce une garantie suffisante ?

Le projet a des partisans passionnés, des adversaires résolus. Permettra-t-on d'organiser officiellement en France comme en certains pays étrangers, des concours de pronostics ? C'est très possible. Une majorité peut faire passer le projet à la Chambre.

Partisans et adversaires des pronostics s'affrontent sans espoir d'une synthèse conciliante, comme pourrait être la formule italienne de répartition et d'utilisation des fonds. Les arguments pour ou contre sont exposés publiquement, comparés, violemment discutés.

Le bloc « pour » se définit : moderne, dans le sens du progrès, de l'action, plus adapté au goût des jeunes et procurant un moyen facile de trouver des subventions aux organisations sportives.

Le bloc « contre » accuse l'autre de vouloir le truquage avec la loterie, d'être anti-éducatif, de céder à une mode et de confondre cette mode avec l'avenir du sport. Il se dit défenseur de l'honnêteté et du statu quo. Il trouve trop critiquable la répartition des sommes récupérées.

Sur les 37 millions espérés, près de 3 millions reviendront en droit au football « amateur ».

Sans aller jusqu'à affirmer comme on l'a dit et écrit qu'il n'y a que de faux amateurs en football, il ne serait pas excessif de supposer que sur les 400 000 licenciés joueurs de football amateurs, 100 000 à 200 000 environ perçoivent une prime de 10 NF par match gagné. Sur un total de trente matches, les footballeurs amateurs toucheraient, en fait, la coquette somme de 15 millions.

Avec l'argent, on peut toujours se faire beaucoup d'amis, susciter des défenseurs intéressés au succès de la cause.

En sport, on a un besoin trop urgent de crédits pour dilapider des millions au profit personnel des joueurs amateurs à titre d'argent de poche.

Ce n'est vraiment pas servir la cause du sport que de verser 50 % d'une fortune à des joueurs qui gagnent des matches de football.

Mais quand on réserve 20 % de la somme totale récoltée, considérable — il s'agit de millions — au profit des actionnaires de sociétés sportives, d'administrateurs, d'organiseurs et d'agents de publicité en sports, c'est peut-être une habileté, certainement une force pour obtenir l'acceptation du projet. Mais je crois personnellement, comme beaucoup le pensent, que c'est un scandale qui n'a rien à voir avec le sport.

Tout à fait d'accord, ce n'est pas très honnête, nous le reconnaissons, répond le bloc « pour ». Mais pourquoi s'embarrasser en sport de considération sur l'honnêteté ? « Ne parlons pas de morale là où elle n'a aucune raison d'être. »

Si la morale n'a aucune raison d'être en sport, pourquoi aurait-elle davantage raison d'être dans le commerce, dans la profession, dans la famille ? Reléguons-la dans le chapitre du catéchisme, un catéchisme archaïque, appris à l'ancienne manière, machinalement, mais qu'on se gardera bien de mettre en pratique dans la vie.

On aurait raison de se moquer d'une morale de perroquet et qui n'atteindrait pas la vie.

Je me sens beaucoup plus à l'aise avec des sportifs :

chrétiens ou non-chrétiens — peu importe alors — qui, en sport et dans toute leur vie, acceptent, en principe comme en pratique, les exigences de la loyauté, « cette loyauté qui est la norme, la règle de toute notre vie (4) ».

(4) M. Lamicq, secrétaire général du Syndicat des Provisseurs et Directrices de lycée, dans une adresse importante à M. M. Herzog (O.S.S.U. du 20 octobre 1959).

CHAPITRE IV

SPORT ET SANTÉ

La santé n'est pas seulement une absence de maladie. Pas plus que l'amour ne se résoud en une absence de haine, ou le mouvement en non-immobilité.

C'est une bonne forme physique, heureux résultat d'un équilibre dans un organisme bien vivant, en bon état de souplesse, de résistance, de force.

Le sport se propose comme un moyen actif d'acquiescer et surtout de conserver la santé.

« La santé par le sport. Cours par correspondance. Muscles assurés en trois semaines. » Réclame tentante, mais mauvaise formule. En suivant cette méthode, on ne risque pas beaucoup d'accidents graves. On risque plutôt de perdre une illusion. Même si les muscles dessinent une silhouette d'haltérophile, ce ne sont que des muscles fléchisseurs hypertrophiés au dépens des autres. Le résultat de fond, qui est la santé, est loin d'être atteint.

§ I. — AVANTAGES DE L'ENTRAÎNEMENT

Le plus efficace pour la santé n'est pas d'abord le sport par lui-même, mais la préparation physique indispensable pour pratiquer le sport. Il faut une préparation lointaine, échelonnée sur des mois, parfois des années. Un joueur de football ou de basket d'une grande équipe n'est jamais un débutant. Il a suivi un entraînement. Ensuite, il a appris à dribbler, à marquer, à contrôler le ballon. Il a mérité sa promotion en grande équipe.

Et avant chaque match ou chaque épreuve, il faut une « mise en train » très utile si l'on veut éviter les efforts trop violents sur des muscles trop froids. La mise en train est nécessaire à l'athlète qui veut obtenir une grande performance ou battre un record.

Beaucoup d'accidents de ski, aux sports d'hiver, ont pour cause un manque total de préparation physique, de mise en train. Des jeunes, qui ont perdu l'habitude de la marche à pied, partent faire du ski pendant les vacances de Noël. Ils arrivent dans une station spécialement choisie pour l'équipement en téléferiques et en remonte-pentes. Ces jeunes-là ne passeront pas leurs vacances en « après-ski », la nuit dans les bars de la station. Ils viennent pour faire du sport. Ils prennent le téléferique, chaussent les skis en haut, à l'arrivée, et partent sur la piste de descente bien « damée », ou même verglassée. Aucune mise en train, ni lointaine : on n'a pratiqué aucune activité sportive depuis les dernières vacances, ni immédiate : on n'a pas échauffé les muscles. Au contraire, on est monté par la cabine glacée du téléferique ou le remonte-pente, encore plus réfrigérant.

Aussi, sans préparation physique, le ski devient-il un sport dangereux, avec forte proportion d'accidents. En réalité, le ski n'est un sport dangereux qu'en grande compétition, à cause de la vitesse, et lorsque par négligence ou inconscience on se lance sur une piste sans préparation physique.

On a sans doute tort de dire que les jeunes ont des organismes moins résistants que ceux de la génération précédente. Ils ne sont pas plus faibles, mais beaucoup moins préparés à l'effort physique à cause du progrès, du confort et des moyens de communication qui les dispensent quotidiennement de cet effort.

Les articulations se déboîtent, les ligaments claquent, et les os se brisent trop facilement, parce que l'organisme tout entier est inadapté à ses nouvelles fonctions. Squelette, muscles et ligaments n'ont pas l'habitude de jouer suffisamment, ni de réagir en se protégeant mutuellement.

Il suffit de voir dans les gares d'une grande ville comme Paris l'arrivée du train de neige avec ambulances dans la cour, brancards sur le quai, compartiments réservés aux blessés plâtrés, pour constater et regretter qu'il y ait une telle proportion d'accidents.

Les sportifs savent bien qu'une préparation physique ne s'obtient pas en quelques leçons. Elle s'acquiert patiemment et ne se conserve que par la pratique régulière des sports. Elle se perd vite.

..

Courir un cross l'hiver, en petite tenue de sport, par grand froid, sur la neige molle ou durcie, occasionnerait à coup sûr une affection pulmonaire aiguë

chez quelqu'un de non-entraîné. Une folie, un véritable suicide pour les plus sédentaires.

Mais le sportif qui s'entraîne l'hiver sur un petit parcours, pour conserver la cadence, trouve, et sans crainte irrationnelle en ce qui est pour d'autres un danger pour la santé, une merveilleuse satisfaction : joie des muscles qui jouent dans la souplesse de la foulée, respiration profonde, bien économisée et maîtrisée, impression de chaleur, de bien-être en croisant des personnes frileusement enfouies dans des manteaux et des foulards. Et même s'il ne court pas un cross, il pourra supporter un froid vif sans crainte d'attraper le « sang glacé » des anciens. Il sait qu'il peut réagir, s'adapter. Il est entraîné à réagir sous une pluie battante ou dans le froid, sous le vent glacial. Les vieilles théories du docteur Carrel sur les possibilités de réaction et d'adaptation de l'organisme humain ne sont pas toutes périmées. Elles semblent même se vérifier chaque jour davantage à mesure que le confort augmente.

Elles se vérifient en tout cas, en sport. Un peu comme l'ouvrier qui travaille en plein air, le montagnard ou le marin, le sportif expérimenté que la sensation d'être en bonne santé, c'est autre chose que de ne pas avoir de pleurésie, de douleurs ou d'infirmités. Il a dépassé le simple risque « d'attraper du mal ». Il ressent une satisfaction bien particulière éprouvée dans la conscience même de cette réaction physique, de cette adaptation au rythme de la nature. Cela ne l'empêche pas d'apprécier ensuite, très humainement, après la douche, le confort reposant d'un appartement bien chauffé.

Dans la pratique du camping, il est courant de constater que des garçons d'âge scout partent au

camp enrhumés, sous l'œil inquiet de leurs parents. Quelques jours de vie passée complètement au grand air suppriment la toux souvent mieux que les remèdes sirupeux et chassent les rhumes loin du camp, malgré les conditions d'humidité, de pluie et de froid fréquentes à la saison des camps de Pâques.

§ 2. — CONFORT

Le progrès des sciences médicales favorise grandement l'élimination des maladies. Mais dans le même temps le progrès du confort ne fortifie pas la santé, il l'affaiblit, la conservant trop en serre chaude, artificiellement. A moins qu'ils n'éprouvent eux-mêmes le besoin de réagir, les hommes seront pris et maintenus malgré eux dans une vie de confort. Le nombre des volontaires décidés à s'exposer aux efforts physiques nécessaires pour faire du sport, risque de diminuer. De même, sans exclure l'amélioration des records par des champions spécialisés, la valeur d'ensemble du niveau des performances risque de plafonner malgré l'empoignade, comme au lancer du poids, entre deux ou trois grands recordmen.

La solution des réunions d'athlétisme « indoor », en salles couvertes, chauffées ou climatisées, confortables, supprime pour tous un effort inutile en plein air contre les intempéries au moment de la mauvaise saison. Elle a l'inconvénient de présenter le sport comme un spectacle de cirque.

Le nombre de spectateurs immobiles, assis dans les tribunes, augmentera si les responsables de la réunion n'ont pas su se mettre d'accord avec les dirigeants de la télévision. Télévisé, le spectacle sportif permet

de profiter à domicile d'un confort qu'on ne peut pas trouver dans les stades, réputés pour leurs courants d'air. Chez lui, le spectateur est encore mieux installé.

On voit davantage de sport, dans un confort de plus en plus appréciable. Mais un spectacle sportif n'améliore pas la forme physique de celui qui le regarde. Et l'habitude du confort ne favorise pas le goût de l'effort physique pénible.

Dans son pays, qui a le premier organisé les réunions sportives « indoor », un Américain des U.S.A., président du Comité Olympique International, pouvait dire à la fin d'un banquet officiel, à Chicago : « Après avoir été un peuple de pionniers, aujourd'hui nous sommes trop prospères, et notre jeunesse jouit de trop de confort et d'une vie trop facile pour garder le goût de l'effort physique. »

Pas encore parvenus au même niveau de confort, de grands pays de l'Est comme l'Inde, la Chine, auront peut-être quelque chose de neuf à exprimer bientôt, en termes de résultats sportifs, à l'occasion de futurs Jeux Olympiques.

Il y aurait une courbe intéressante à proposer et à tracer : après avoir passé le stade du combat contre la misère et contre la faim, et avant que le pays ne parvienne à un degré de confort administratif dévirilisant, trouvez le point optimum pour l'expression de la vitalité sportive.

§ 3. — ACTION SUR L'ORGANISME

La préparation, l'entraînement raisonnable aux sports, la pratique contrôlée des activités physiques, améliorent — sans aucun doute — l'état général de l'organisme humain.

Ils contribuent à donner à ce gros muscle qu'est le cœur une puissance accrue, plus de résistance et de régularité dans les pulsations, et une facilité à revenir rapidement à l'état d'équilibre après un effort.

**

On pourrait croire que les grands champions sont nés avec des cœurs privilégiés à battement lent. Il peut y avoir une prédisposition dès la naissance. Mais des expériences ont montré que le cœur arrive à battre très lentement, de façon anormale par rapport à la moyenne générale, grâce à l'entraînement physique et à la pratique des sports (1). Des tableaux très expressifs, notant les observations faites sur près de deux mille sportifs d'élite, indiquent qu'un cœur d'athlète, battant à 60 pulsations environ en période ordinaire, peut battre à 50 et 40 en pleine période d'entraînement. Alain Mimoun, en entraînement pré-olympique, a pu descendre en dessous de 35. On a cité des cadences de pulsations extrêmement lentes chez Coppi et Elliott.

Les sportifs entraînés sont capables de supporter de très durs efforts physiques. Après une course de 400 m plat, les pulsations peuvent atteindre 200 coups à la

(1) Cf. Les travaux du Dr. Andrivet à l'I.N.S. et les cours du professeur F. Plas qui ajoute : « Cette bradycardie du sportif est acquise par l'entraînement. Celui-ci crée une hypertonie du système nerveux parasympathique (dont l'excitation ralentit le cœur) et augmente le volume du cœur. Non seulement les parois cardiaques s'hypertrophient, mais les cavités se dilatent, et leur contenu augmente. L'ondée systolique devient donc plus importante, et pour augmenter son débit, le cœur n'a plus besoin de recourir à la multiplication de ses battements. Pour ces raisons, la bradycardie est un signe de bonne condition physique. »

minute. Un test comme le test de Pachon-Martinet permet de distinguer, trois minutes après un effort précis, la rapidité et la qualité de retour au calme. Les différences sont considérables entre sportifs pratiquants et gens non entraînés.

**

C'est à sa facilité de respiration et de récupération qu'on reconnaît le sportif dans un groupe, dès que se présente un effort. La pratique du sport permet d'augmenter la capacité respiratoire, apprend surtout la respiration utile.

Le monsieur pas entraîné physiquement sait qu'il est vite essoufflé dès qu'il monte un escalier ou court après un autobus. Et son cœur bat précipitamment à une cadence qui l'inquiète. Aussi évitera-t-il prudemment de courir vite une autre fois. Il évitera de plus en plus l'effort physique et sera complètement désarmé lorsque, bien malgré lui, il sera obligé d'en fournir un de façon tout à fait imprévue. C'est alors qu'il risquera l'accident.

Derrière l'autobus qui démarre, un homme allonge la foulée, ne « lâche » pas, accélère avec un sourire qui donne confiance au chef de voiture de la R.A.T.P., et saute sur la plate-forme — il en reste encore quelques-unes — en respirant profondément, fort et lentement. Ce n'est pas Alain Mimoun, ni Bernard, ni Jazy. C'est tout simplement un sportif, le sportif *lambda*, diraient certains théoriciens.

Dans un autre genre de sport, qui n'a rien de commun avec le cross, un sport passionnant encore à ses débuts, la plongée sous-marine, la Fédération Française d'Etudes et de Sports Sous-Marins fait des

statistiques pour étudier le développement de la cage thoracique, la capacité de respiration au bout d'un certain temps de pratique de ce sport. Un moniteur, directeur depuis plusieurs années d'une école de plongée autonome, a constaté qu'il était passé lui-même de moins de cinq litres à plus de six litres de capacité respiratoire. Il a du souffle en réserve : l'équivalent de 12 litres dans la poitrine, par deux atmosphères, à 10 mètres de fond. De quoi faire des bulles, sans inquiétude, pendant tout le temps de la remontée.

**

Le sport développe, avec la résistance de l'organisme, la solidité de la charpente osseuse. Avouons qu'il l'éprouve aussi parfois. Mais, en vue de chocs possibles dans la pratique du sport, ou plus souvent encore en dehors du sport, il y a avantage à se préparer un squelette solide. Au judo, passé le stade des premières leçons, toutes en chutes, commence, avec ce sport de souplesse, un renforcement en même temps qu'une épreuve de l'organisme contre les chocs.

S'ils n'étaient pas entraînés physiquement et de façon très sérieuse, tous les « bourreaux irascibles » ou « anges masqués » du catch se tueraient avant d'avoir terminé l'excitant numéro de spectacle, bien monté, qu'ils produisent de ville en ville. La préparation, les patientes répétitions, les montages de leurs soi-disant « combats » d'autant plus attirants qu'ils sont annoncés d'une « brutalité intense », montrent au moins à quel degré de résistance parvient un organisme entraîné aux chocs, aux torsions et aux chutes.

La solidité et la souplesse articulaires peuvent être

facilement améliorées, à condition que l'activité sportive soit progressive, surtout au moment où les articulations sont encore fragiles. Ensuite, activité sportive et résistance articulaire pourront progresser et bénéficier l'une de l'autre. Peut-être le judo ne doit-il pas être commencé trop tôt par des enfants trop jeunes.

**

Puissance et affinement du système nerveux sont améliorés par l'éducation de la rapidité et de la coordination des réflexes. En ce sens, certains sports sont particulièrement utiles : escrime, tennis, foot, basket, volley par exemple et bien d'autres encore.

Pour mesurer la puissance musculaire, la force proprement dite ou la force de détente, il est conseillé de pratiquer les lancers lourds — sauf le lancer du marteau qui n'est pas à la portée de tout le monde — la lutte ou l'altérophilie.

On ne risque pas de se tromper quand on doit choisir devant deux photographies, entre le représentant longtemps affamé d'un pays sous-alimenté où l'on ne peut pas faire de sport, et le champion haltérophile poids lourd.

On ne se trompe pas non plus quand on reconnaît, à leurs silhouettes, le sportif qui a pratiqué, jeune, la gymnastique aux agrès : bras terriblement développés, forte cage thoracique, épaules « égyptiennes », la partie inférieure du corps disproportionnée, non développée, se terminant rapidement en fuseau, et l'athlète qui pratique la course de demi-fond. Chacune de ces deux silhouettes porte la marque du sport pratiqué qui a véritablement sculpté l'organisme.

§ 4. — DU SPORT-HYGIÈNE AU SPORT OLYMPIQUE

Brusquement conscients de leur culpabilité envers eux-mêmes et envers la société, parce qu'ils n'ont jamais pratiqué de sports, des hommes, vers la quarantaine, se sentent à la fois inquiets et tentés par le sport. Ils sont rêveurs, admiratifs devant la santé, la tenue physiologique de camarades qui pratiquent régulièrement un sport. Pas d'obésité. Bon souffle, bon tube digestif, à donner le désir de faire aussi du sport. Conversions tardives, bien intéressées. Il n'est jamais trop tard pour se mettre aux sports. Il est même méritoire, aussi méritoire que décourageant, de commencer la pratique d'un sport à l'âge où beaucoup d'autres l'abandonnent. Il est à craindre que l'activité pratiquée ne soit pas très sportive et ne doive éviter les encouragements trop souriants des jeunes.

Elle libérera peut-être de certaines inconvénients, mais ne livrera jamais la vraie joie désintéressée de la pratique du sport pour le plaisir de faire du sport et non pour obtenir une bonne régulation digestive.

Pour cette bonne opération digestive, comme pour toute la régulation organique, Georges Hébert donne un conseil autorisé : la course est le plus sain des sports.

Et pourtant l'un des plus dangereux aussi, si on « pousse » trop : le soldat grec qui arrive en courant au bout des quarante kilomètres du premier marathon meurt épuisé par son effort.

Tout dépend de la manière dont on pratique la course. Et tous les sports en général.

La pratique du sport s'effectue à trois niveaux, trois plans bien différents au regard de celui qui veut observer son action sur la santé. Au premier niveau, le sport est pratiqué de façon très décontractée, sans souci de battre des records, par plaisir, par hygiène, par goût, par détente. Aucun danger pour la santé, au contraire : on fait du sport pour entretenir et améliorer la santé.

A un second niveau, dit de sport amateur, mais déjà de compétition, on cherche l'intérêt du championnat et de la performance. La santé est supposée bonne au point de départ. Elle est normalement mais pas forcément améliorée, même si le sport pratiqué développe et fortifie l'organisme, ou certains muscles, ou certains réflexes. Si un contrôle médical sérieux n'est pas régulièrement assuré, il peut même y avoir parfois danger pour la santé, à cause du sport.

Enfin au niveau supérieur, réservé à une élite de privilégiés, soit professionnels, soit champions amateurs de classe internationale, le sport ne peut se pratiquer que si l'organisme est déjà parvenu à un parfait état de santé. Il favorise et épanouit la santé avec une réussite rare. Mais il nécessite un strict contrôle médical pour éviter les accidents graves que risque d'occasionner la pratique intense du sport.

Des trois niveaux, le plus profitable en ce sens qu'il comporte beaucoup d'avantages et entraîne peu d'inconvénients pour la santé, c'est le premier, vraiment amateur, et pas toujours le dernier quant à la valeur des performances obtenues.

Mais ses résultats ne figurent pas dans les colonnes des journaux de sport.

§ 5. — UNE TEMPÉRANCE

Le sport ne peut pas se pratiquer sans un minimum d'aptitudes. Un cul-de-jatte ne pourra jamais faire de cross. C'est évident. Il devrait être aussi évident qu'on ne fait pas de sport sans vrai contrôle médical. Il faut encore un entraînement, du matériel, de l'équipement, tout un ensemble de conditions préalables. Il faut aussi un certain régime de vie.

Il ne faut pas confondre la bénéfique action naturelle du sport en faveur de la santé et l'action de la ligue de défense antialcoolique. Mais il y a des constatations qui font réfléchir.

Si 96 % des finalistes des Jeux Olympiques d'Helsinki s'abstenaient vraiment d'alcool, c'est sans aucun doute qu'ils voulaient se maintenir dans une forme physique de toute première qualité. La meilleure forme possible, pour des résultats excellents, est peut-être obtenue au prix de cette exigence.

C'est un régime d'ascète, d'ancien père du désert. Aussi beaucoup de sportifs avouent-ils modestement, surtout en France, qu'ils ne cherchent pas à obtenir cette parfaite forme physique puisqu'ils ne sont pas finalistes aux Jeux Olympiques et qu'ils n'ont pas la prétention de battre des records du monde. Ils n'ont pas plus la vocation de super-champions que celle de moines trappistes.

Bons sportifs, ils vivent pourtant de façon très humaine. Ils savent que le vin par exemple, pris modérément, peut être un bon tonique.

Si l'on faisait une enquête statistique parmi les joueurs des belles équipes de rugby du sud de la Loire, on n'aurait pas le même pourcentage d'absti-

nents totaux qu'en finale des Jeux Olympiques. Et ce n'est peut-être pas plus mal, chez nous, pour la qualité du jeu qui perdrait, avec un régime d'austérité, en initiatives individuelles, en don d'improvisation, en fantaisie et peut-être en bonne humeur.

En faisant plus attention, le sportif peut user modérément de tabac, de café. Le danger à éviter, c'est l'habitude et l'abus.

Pour le grand champion, l'abstinent total est peut-être l'idéal, le modèle à imiter.

Pour le sportif moyen, la mauvaise habitude, l'excès, l'abus sont certainement à proscrire : ils occasionnent une baisse de forme rapide.

Entre user sagement et abuser, où se trouve pour chacun la position d'équilibre ?

Après des repas plantureux et des accueils au moins très cordiaux dans des villes particulièrement hospitalières aux visiteurs, des matches ont été plutôt pénibles à jouer et vraiment nuls quant à la qualité du sport pratiqué. On s'est amusé.

Mais s'ils veulent garder la forme, les sportifs savent qu'ils doivent agir avec discernement : l'alcool dope, stimule un moment, mais coupe les jambes, fait perdre l'adresse et la précision du geste, annonce pour l'avenir un début de tremblement éthilique. Le tabac essouffle. Un régime de vie régulier, sobre, est très utile. Très utiles aussi le sommeil et un judicieux régime alimentaire ; très précieuse, sur un plan strictement sportif pour les jeunes : la continence. Et pour les sportifs adultes mariés, de régulières habitudes de vie.

Dans les stages qui groupent les jeunes athlètes et les préparent pour des rencontres importantes, les dirigeants imposent un règlement de vie très austère

que l'on dit parfois monacal. Et tous les athlètes sélectionnés reconnaissent que c'est leur intérêt même de sportif et la valeur de leurs performances qui sont en jeu. Les chrétiens ne peuvent que penser comme les autres, en dehors de toute influence de morale chrétienne, tout en étant bien convaincus, évidemment, que ce n'est pas d'abord la performance sportive qui justifie pour eux cette ascèse.

Il n'est pas sans intérêt de constater que l'ascèse, vécue par exigence chrétienne, obtient, sans le chercher, à l'occasion, sa récompense imprévue sur le plan sportif.

Une équipe de football, originale en son genre, très homogène, composée uniquement de jeunes gens faisant leurs études dans une maison de formation de religieux en province, se distinguait, il y a quelques années, en surclassant les meilleures équipes locales. Dans une petite ville de la région, le maire voulut organiser une journée de sport, avec grand match de football. Il invita l'équipe des jeunes étudiants voisins. Au bout de la deuxième mi-temps le score était à égalité : 2-2. D'un commun accord, on décida de jouer les prolongations.

Les deux équipes avaient fourni un jeu rapide, ardent, mais très fatigant. Pendant le dernier quart d'heure, par suite du claquage de plusieurs de ses joueurs, l'équipe locale s'effondra, encaissant encore deux buts. Visiblement, toute l'équipe visiteuse avait trouvé des réserves pour surmonter la fatigue.

Prenant la parole pour remercier les visiteurs de leur jeu et les féliciter de leur succès nettement mérité sur la fin, le maire termina spirituellement par cette phrase : « Bravo, messieurs ! Dans le dernier quart

d'heure, votre victoire, c'est la victoire de la chasteté ! »

Ce n'était pas qu'une boutade. Ou peut-être, dans une petite ville où tout se sait, une allusion à la conduite de quelques joueurs de l'équipe locale.

*
**

Pour les sportifs jeunes, des médecins reconnaissent à la chasteté une valeur d'ascèse qui donne une plus grande maîtrise de volonté, une force intacte, une ardeur plus entière, pas usée ni émoussée.

Pour les adultes, il est recommandé un régime de vie tonique, épanouissant, qui ne supprime ni la nature, ni l'exigence pour savoir la dominer, dans l'équilibre de toutes les forces de la personne.

Pour tous, l'équilibre est rompu par le vice qui, exprimé sous toutes les formes de luxure, de sensualité, de satisfaction gourmande, immodérée du plaisir, entraîne vite la déchéance physique en même temps que la déchéance morale.

Les sportifs qu'on appelle « pas sérieux » — et tout le monde en connaît — disparaissent souvent très vite de la scène du sport.

§ 6. — SPORT ET VICE

Est-ce que le sport favorise le vice ?

Les adversaires du sport l'ont prétendu parfois.

Je ne le pense pas. Pas plus que le cinéma. Pas plus que la vie tout simplement. On peut même affirmer que les milieux de sportifs pratiquants, qui

ont conservé l'esprit du sport, sont plus sains moralement que beaucoup d'autres milieux.

Pourquoi et en quoi le favoriserait-il ?

La tenue vestimentaire n'entre pas en ligne de compte dans une critique objective. Elle ne doit pas être un chef d'accusation, mais simplement un motif de reproche justifié à l'égard de ceux ou celles qui exagèrent avec impudeur, par exhibitionnisme et non plus pour raison de sport.

Celui qui pratique le sport doit être dans une tenue de sport. Les moniteurs et professeurs d'éducation physique ont tout à fait raison d'exiger, même en hiver, dans les écoles, lycées ou collèges de garçons ou de filles, que les jeunes se débarrassent au moins de leurs manteaux, foulards, écharpes et grosses chaussures pour se mettre en tenue de sport. Il n'y a pas d'éducation physique possible sans cet effort. Quant aux sports, il serait parfois ridicule et dangereux de ne pas les pratiquer dans la tenue habituellement admise et souvent précisée en détail par la fédération dirigeante. Comme pour les dimensions du terrain ou les conventions du jeu, elle décide, pour la tenue, de ce qui est réglementaire et de ce qui ne l'est pas. On doit lui faire confiance.

Le sportif pratiquant ne se pose pas tant de problèmes. Quant aux amateurs de spectacles troubles, ils peuvent trouver ailleurs qu'en sports, et beaucoup mieux, une satisfaction qu'ils auraient tort de venir chercher dans les spectacles de véritable sport.

Mais un motif d'accusation très justifié vient de la manière de se comporter de certains groupes de sportifs en déplacements officiels. Il y a déjà été fait allusion. De la part de sportifs : c'est un faux témoignage. Dans le domaine de la santé, c'est une erreur

et comme une contre-performance, contre laquelle réagissent les responsables de sport qui croient aux valeurs de santé inhérentes au sport, santé physique et santé morale.

Le vrai sport ne favorise pas le vice.

Le vice est laideur, faiblesse, déséquilibre, usure.

Parce qu'il recherche l'harmonie de l'attitude, la force ou la souplesse du geste, le sport a toujours aimé se situer dans le monde de la beauté. Il offre un point de départ naturel pour un monde de richesses spirituelles.

C'est là que s'épanouit l'équilibre de santé qui, pour être une joie vraiment humaine, ne doit pas être uniquement physique.

Le sport peut acheminer à cette joie saine.

§ 7. — LE SPORT CONTRE LA SANTÉ

Mais il arrive que le sport ruine la santé.

C'est parce qu'en plus de leur travail et de leurs études, ils ont trop couru de cross l'hiver, que des jeunes ont dû faire plusieurs mois de sana.

Il faut demander conseil, l'accepter et en tenir compte. Une certaine orientation conseillée n'est pas indispensable en sport, surtout quand on cherche la détente, le jeu, mais elle ne serait pas dépourvue d'utilité.

Il est plus indiqué qu'un lymphatique pratique un sport à efforts prolongés, continus, comme la natation ou l'athlétisme, qu'un nerveux soit orienté vers un sport à effort plus bref, qu'un tempérament sanguin pratique un sport de force.

Pour tous, le contrôle médical — surtout par la

radio — est indispensable (2) pour vérifier l'état du cœur, du squelette ou des poumons.

Surentraînement.

Le surentraînement est à craindre particulièrement lorsqu'on mène déjà une vie fatigante. Il occasionne des accidents d'abord légers, sous forme d'élongations musculaires, de claquages ; plus graves ensuite : troubles respiratoires, cardiaques, troubles généraux.

Dans les grandes compétitions, il peut se produire, à l'arrivée, des évanouissements, des syncopes. On a trop exigé de l'organisme à la limite de ses possibilités.

On exige trop d'organismes trop jeunes. C'est un danger nouveau. Il a bien fallu reconnaître par exemple en natation, qu'on pouvait obtenir des résultats étonnants de la part d'enfants, jeunes garçons et surtout petites filles dont le corps possède de grandes qualités de souplesse et de flottabilité. On voudrait renouveler, dans d'autres pays, les performances d'Elsa et Jon Konrads, les enfants prodiges australiens qui, à eux deux, ont amélioré près d'une trentaine de

(2) La pratique du sport, surtout chez les adolescents, nécessite une surveillance médicale périodique. On sait les dangers du sport pour les organismes jeunes non encore fixés. Sans parler du « cœur forcé » (c'est plus une image qu'une réalité), il faut bien connaître ces tachycardies exagérées, instables, rendant le sujet inapte à tout effort, qui peuvent être le résultat d'un entraînement mal conduit, d'un véritable surmenage cardiaque. Chailley-Bert et Plas ont bien montré les modifications de l'électrocardiogramme chez les coureurs cyclistes. Ils ont pu reproduire en laboratoire les premiers stades de cette évolution électrique. Sans parler d'altérations pathologiques, ces modifications montrent bien le travail qui s'effectue dans les cellules myocardiques ; et l'on conçoit que la pratique intempestive d'efforts non surveillés puisse rendre au moins un cœur « irritable ».

fois des records du monde détenus par des athlètes adultes.

En ces vingt dernières années, les responsables du sport scolaire — ceux qui sont en contact quotidien avec les jeunes — ont pu constater une amélioration des temps en championnats scolaires et en rencontres amicales, de façon impressionnante. La qualité sportive, avec l'ardeur qu'on trouvait en catégorie « cadets » chez des garçons de quinze ans, s'est communiquée progressivement aux catégories de plus jeunes : « minimes » d'abord, puis « benjamins », et maintenant « poussins ». Des enfants de onze ans parviennent avec le sourire, en souplesse, à de fort jolies performances sportives, en rencontres scolaires amicales.

Mais les grandes performances supposent un entraînement d'au moins quatre heures par jour. Facilement plus : cinq et six heures.

La méthode d'entraînement australienne est assez décontractée, laissant aux jeunes beaucoup de liberté d'action, d'initiative, de fantaisie dans la longueur et la fréquence des parcours rapides en sprint et même une place au jeu, à l'évolution libre.

On ne l'a pas toujours compris d'ailleurs. Nous sommes trop cartésiens. C'est dommageable en ce domaine.

Il n'y a pas de danger précis tant que le garçon ou la fille restent à l'association scolaire, font du sport avec et pour leur équipe scolaire, sous le contrôle de leurs moniteurs.

Mais l'école est souvent incapable de fournir un entraînement pour futurs champions. Elle ne le peut pas. Elle ne le veut pas. Elle a même conscience que dans l'état actuel des choses, ce serait une faute

contre l'enfant de le faire. Il faudrait accorder trop de temps, trop d'importance à un élément de formation pour l'avenir, au détriment de l'essentiel pour le moment présent. Elle se sent, solidairement avec les parents, responsable de la réussite de toute la vie du jeune et pas seulement d'un succès passager de champion, obtenu au dépens de tout le reste de la formation.

Tant mieux s'il se trouve des jeunes doués pour pouvoir concilier avec succès formation scolaire, éducation générale et grandes performances sportives. Il s'en trouve heureusement mais jusqu'au moment où ils doivent, eux aussi, choisir.

Tentateur, le club se présente alors avec son prestige d'influence, sa richesse en entraîneurs, en crédits, en matériel, et donc sa facilité à améliorer les temps.

C'est d'abord une satisfaction, un bénéfice pour l'équipe scolaire qui se trouve renforcée par des éléments valorisés. Mais le danger apparaît vite : dans la superposition d'une préparation plus poussée, à une activité sportive scolaire et à toute l'activité scolaire déjà fatigante à elle seule.

L'école a son champ d'activités, ses temps, ses records. Elle ne prépare pas directement des super-champions pour le niveau des Jeux Olympiques. Si on lui en fait grief c'est qu'on opte pour le record, le championnat contre la formation due d'abord à l'enfant ou au jeune homme.

Il se trouve des garçons et des jeunes filles qui ont été éliminés pour longtemps de toute activité sportive parce qu'on a voulu soumettre leur organisme à un entraînement trop intensif. Ils ont dû parfois inter-

rompre, avec le sport, leurs études, et abandonner la réalisation de leurs projets d'avenir.

Des médecins ont pu constater, en des sujets d'élite, qu'un organisme humain solide pouvait accomplir des performances très élevées à un plan de sport international sans qu'il y ait dommage pour la santé, parce que l'entraînement était intelligemment dosé et suivi et que tout un ensemble : diététique, sommeil, rythme de vie, venait donner plus d'efficacité à l'organisme physique particulièrement doué. Toute performance de grande classe n'est pas forcément un danger pour la santé. Mais la « championnite », ou manie du jeune qui veut être un champion, le désir de battre des records, le niveau actuel de performances, occasionnent souvent des accidents graves lorsque les sportifs, les jeunes surtout, continuent leurs activités physiques avec intensité, dans le cadre général de toute une vie d'école ou de travail.

Il ne faudrait plus faire que du sport. Ce n'est pas raisonnable quand il s'agit de jeunes.

Pour les jeunes filles surtout, il est une prudence dans le choix et la pratique des sports qui doit toujours leur faire éviter les sports trop durs. On a raison de tenir compte de la souplesse et de la fragilité naturelles de l'organisme féminin. Il faut surtout respecter le rôle de la future maman pour que le sport ne soit pas une occasion de supprimer ou même de gêner ce rôle, mais un moyen de le mieux remplir. Sportive, elle aura elle-même plus de réserves de santé. Elle pourra communiquer un organisme plus robuste et plus sain à ses enfants. Pour cela, attention aux performances et aux championnats féminins !

§ 8. — LE « DOPING »

Pour réagir contre un état de fatigue passagère, pour récupérer plus vite des forces au cours d'épreuves sportives ou pour réaliser de meilleures performances, on utilise la « bombe », le « doping », « la charge ».

Le principe est connu. Depuis longtemps on sait qu'en ajoutant au café un mélange de kola, de strichnine, d'œuf et de cognac par exemple, on retrouve des jambes pour repartir et pédaler encore à vive allure.

Les pilules « Goering » distribuées aux aviateurs allemands chargés de longues missions de combat la nuit, utilisaient le même principe pendant la dernière guerre.

Il y a maintenant de nombreuses manières, pour les sportifs, de se doper. En plus du café, rendu plus tonique, on absorbe des comprimés, des pilules. On camoufle ces pilules dans un liquide nutritif ou dans le beurre d'un sandwich. Ou plus simplement encore, on se fait ou on se fait faire par un coéquipier une piqûre et on repart aussitôt. La fatigue disparaît avec le retour d'une nouvelle possibilité d'effort physique.

Alerté, l'Office Mondial de la Santé a étudié un rapport à ce sujet. Il constate que le « mal de la drogue » a gagné tous les sports. Généralisant, un journaliste hollandais ayant suivi un Tour de France, prétendait que tous les succès individuels étaient des succès d'origine chimique. Une bonne « bombe » pourrait transformer pour quelques heures un

modeste pédaleur du dimanche en géant de la route. Voire ! (3)

« Cela finira très mal, écrit un journaliste. Les doses augmentent sans cesse. Certains avalent du Maxiton par boîtes entières. D'autres se font eux-mêmes des piqûres intraveineuses transformant une courroie de cale-pied en garrot... Au train où cela va, il y aura des morts en course (4). »

Il y en a déjà au moins un.

Les médecins sont d'accord pour signaler le danger d'un tel doping artificiel pour l'organisme. On peut brutaliser l'organisme, on le paie toujours, tôt ou tard, sous forme de dépressions, de syncopes, de troubles généraux. L'intérêt spectaculaire, l'intérêt commercial surtout, y trouvent seuls leur profit.

On dit que le procédé se généralise. Le doping peut n'être pas dangereux s'il est utilisé — comme le café — pour empêcher de dormir, stimuler l'attention et faire un travail urgent. Il l'est davantage par l'accoutumance, la dose trop forte ou trop fréquente.

Quant au procédé en soi, ce n'est pas parce qu'il s'introduit partout qu'il faut admettre en principe le truquage et le mensonge. Sur le plan sport, le doping est un truquage, en plus du danger réel qu'il représente pour la santé.

§ 9. — RISQUES INUTILES

D'une toute autre manière, la santé se trouve parfois compromise lorsqu'un sport est pratiqué sans

(3) Cf. « La grande illusion du doping », dans *Sport et Vie*, n° 44, janvier 1960.

(4) D'où, sans doute, ajoute l'O.S.S.U. qui cite ce passage « le divorce d'un certain sport et de l'éducation ».

raisons suffisantes, en comparaison des risques qui sont pris.

Je ne parle pas de la traversée de Paris à la nage, en plein hiver, dans l'eau glacée. Les nageurs peuvent s'enduire le corps de graisse, comme ceux qui traversent la Manche à la nage. C'est une performance sportive traditionnelle. Les Anglo-Saxons et les Scandinaves sont mieux entraînés que nous à ce genre de sport.

Mais je pense à des dangers bien inutiles auxquels certains jeunes s'exposent inconsidérément sous prétexte de performances sportives. Le sport comporte toujours heureusement des risques. Mais y a-t-il toujours une raison et une préparation physique suffisantes pour tenter une course d'entraînement en plein hiver, en haute montagne, une expédition dans l'Himalaya ou en Amérique du Sud ? Ce n'est pas sûr.

C'est encore moins sûr pour le cas de certaines « premières » en montagne. Une première ascension a déjà été réussie. Mais d'autres grimpeurs veulent arriver au même sommet par une face beaucoup plus difficile. D'autres ensuite voudraient accomplir la même ascension en plein hiver. Pourquoi ne pas corser encore la difficulté ?

L'émulation est bonne. La surenchère parfois dangereuse.

..

On peut aussi se demander si les courses de vitesse pure pour motos ou autos, sur tous les circuits plats ou accidentés, ont une raison suffisante pour être tous officiellement autorisés. Une course comme les 24 heures du Mans met à dure épreuve les possibilités du matériel et les qualités du pilote. Elle a fait pro-

gresser la technique pour obtenir une meilleure résistance du moteur, du châssis et de toute la mécanique. Il est intéressant de perfectionner le moteur pour un meilleur rendement en vitesse pure. Mais une multiplicité d'épreuves de course sur circuits dangereux ne s'impose pas. C'est la réglementation, la limitation de ces épreuves qui doit s'imposer.

Beaucoup de pilotes d'essais, en aviation, savent que leur métier les expose à de grands risques. La présentation, la vérification et le comportement des types nouveaux en vol, situent les pilotes d'essai à l'avant-garde de l'expérimentation du progrès. Le risque est passionnant puisqu'il y a des volontaires. Et même des candidats pour les prochaines fusées interplanétaires.

Mais si pour être champion du monde des conducteurs de course il faut prendre part à un trop grand nombre d'épreuves, le candidat au titre est marqué pour l'accident mortel. Les risques ne sont plus suffisamment justifiés.

Le sport n'est plus un danger pour la santé, c'est un danger pour la vie même du sportif.

§ 10. — POUR OU CONTRE LA BOXE ?

Quant à la boxe, que peut-on raisonnablement en penser ? On apprend, par la presse, que des évêques d'une région d'Italie ou d'Espagne ont condamné la boxe dans leurs provinces.

La mesure s'étendra-t-elle ? Peut-elle se généraliser ? Cela paraît difficile.

Il existe, en salle, une boxe qui n'est qu'une culture physique, sous la protection de gros gants d'entraî-

nement, et dont le but n'est certainement pas d'abattre l'adversaire. Cela n'a rien de condamnable.

La boxe en combats d'amateurs a déjà un but : gagner. Pour gagner, il ne faut pas se contenter d'esquiver. Il faut frapper. Il faut prouver sa supériorité sur un adversaire en obtenant le résultat soit aux points, soit par abandon, soit de façon plus spectaculaire, par knock-out.

C'est très proche du troisième stade : les combats de boxe entre professionnels dont on trouve les comptes rendus dans la grande presse.

A cause de l'existence de ces trois stades distincts, une excommunication de la boxe, sous une forme générale, sans nuances, paraît peu probable.

Mais il n'y a pas que des évêques à s'intéresser à ce problème.

Des groupements de sportifs pratiquants, des groupements de médecins, et même en Grande-Bretagne, ont rédigé des projets, lancé des pétitions pour faire interdire les combats de boxe professionnels. Et malgré la réponse apportée par le récent Livre blanc de la fédération anglaise de boxe, les arguments qu'ils présentent restent impressionnants.

Les cas d'accidents mortels en boxe ne sont pas rares. Depuis le combat, célèbre dans les annales de la boxe, en 1833, entre J. Burke et S. Byrne, qui entraîna la mort de Byrne après un combat acharné de trois heures, les statistiques montrent qu'en cent vingt-six ans et « selon les approximations les plus modérées, 600 boxeurs environ, dont 343 depuis le début du siècle, ont été tués en combat ou sont morts des suites immédiates du combat ».

On peut admettre que ce soit un palmarès troublant.

Un Américain, le professeur Steinhaus, a écrit : « Un boxeur sur deux, ou presque, souffre de maux de tête chroniques, car chaque coup direct reçu au visage entraîne une commotion cérébrale non négligeable. Les lésions cérébrales guérissent, il est vrai, mais la régénérescence des cellules ne se produit pas. »

Dans un petit livre très intéressant, solidement documenté, que tout vrai sportif aime avoir dans sa bibliothèque (5), Jean Paulhac, écrivain, professeur d'éducation physique et entraîneur d'athlétisme, intitule un paragraphe sur la boxe : « Un sport qui tue. »

Faisant allusion aux morts violentes qui surviennent pendant ou après les combats, il insiste surtout sur l'œuvre de destruction, souvent irréparable, causée par les coups violents portés à la tête, dont parle le professeur Steinhaus : « Nous voulons parler de l'altération de l'écorce grise du cerveau, par suite de chocs répétés sur les os du crâne ou transmis par la mâchoire. Chaque coup est une étincelle de vie spirituelle qui s'éteint. Un muscle claqué se répare, un os brisé se ressoude, mais le drame de la boxe c'est que les cellules nerveuses détruites ne sont pas remplacées : le neurone ne se reproduit pas... C'est plus qu'une passion pédagogique ou un souci médical qui nous fait nous indigner. C'est une profonde douleur au spectacle de l'homme dégradé (6). »

Cette indignation lucide fait réfléchir.

Même sur un écran de télévision, devant le spectacle d'un homme qui s'écroule « foudroyé », comme on dit, par un coup « terrific », un « magnifique

(5) *Sport sans pantoufle*, aux éditions du Centurion.

(6) Pages 101 et 102.

k-o.», alors qu'on entend hurler pour acclamer le vainqueur, ne serait-ce pas plus humain d'avoir, au fond, mauvaise conscience ?

Il semble plus utile de s'intéresser à ce drame actuel, très humain, plutôt qu'aux justes réactions suscitées par quelque généreux défenseur des Amis de la Nature ou quelque avocat de la Ligue de Protection des Animaux. Ce n'est pas du même ordre. Sans négliger l'un au dépens de l'autre, lequel mérite cependant priorité ?

En fait, la boxe est un sport en baisse. Les groupements professionnels le disent et l'écrivent. Les organisateurs le déplorent. Depuis quinze ans environ, en Europe occidentale et surtout en Grande-Bretagne, pays d'origine de la boxe telle qu'elle est aujourd'hui réglementée, on constate une diminution du nombre des boxeurs professionnels et du nombre de combats de boxe professionnels.

Et deux activités moins dangereuses ont profité du désintéressement manifesté pour la boxe. De la part des sportifs pratiquants, la préférence va au judo, sport jeune, du moins chez nous. Le judo fait évidemment, comme d'autres sports, courir des risques sérieux. Mais celui qui fait mal est sanctionné. On doit se contenter de marquer la prise qui, reconnue, doit être aussitôt arrêtée. Le judo est sympathique et attirant pour les jeunes à cause de la souplesse qu'il exige, de son efficacité, et de l'espoir qu'il permet au plus petit de mystifier à l'occasion la « grosse-brute-pas-astucieuse ».

De la part des sportifs amateurs de spectacle, c'est le catch qui a profité de la baisse de popularité de la boxe. Il y a évidemment beaucoup plus de mise en scène pour créer le suspense. Beau numéro de cirque

— ce qui est un éloge pour le patient montage et la qualité du travail acrobatique — mais spectacle pitoyable au vrai sens du mot.

Dans tous les sports, il peut y avoir des accidents. Le risque fait partie de l'attraction du sport. Vouloir supprimer le risque d'accident, équivaldrait à supprimer le sport.

Le parachutisme, le planeur, le plongeur de haut vol, le ski de compétition ou le saut à ski sont, entre autres, des sports dangereux. Le simple fait de rouler en voiture comporte aussi des dangers.

Au cirque, qui présente des numéros dont les performances physiques sont parfois au niveau des meilleures performances officielles sportives, il y a des risques. Il se produit des accidents mortels.

Mais l'accident mortel en combat de boxe ou en exhibition de catch, est autre chose. C'est un homicide. Un homme est tué par un autre homme. Involontairement ou indirectement, c'est toujours un homicide. On comprend que les vainqueurs à qui arrive cet accident, conséquence du k-o. spectaculaire, aient été atterrés par leur victoire — aussi atterré que l'automobiliste qui vient reconnaître le piéton qu'il a écrasé.

**

Pensant à tous les accidents possibles, je suis allé demander conseil à des sportifs qualifiés. Chemin faisant, il me revenait en mémoire des images de vieux livres d'histoire : sanglants combats de ceste chez les Grecs, combats de gladiateurs aux temps de la Rome décadente.

Et pourtant, dans le quartier, une salle de culture

physique, boxe et judo, ne semble pas un lieu de crime. Elle est au contraire très précieuse pour cristalliser le désir d'activités sportives des jeunes. Elle est dirigée par un ancien champion olympique, très pacifique, et qui a une âme d'éducateur. J'ai même conscience de lui avoir adressé des élèves. Aucune raison d'y faire interdire la boxe plutôt que la culture physique ou le judo.

Et sous la direction de moniteurs expérimentés, responsables de leur technique, des mouvements éducatifs de jeunes ont accepté de faire pratiquer la boxe, comme une bonne activité de garçons sains, débordant de vitalité. On aime ou on n'aime pas, c'est discutable. Mais à ce niveau, la boxe n'est pas dangereuse.

C'est ce que confirment des médecins spécialistes de sports et eux-mêmes sportifs pratiquants. L'un d'eux, ancien champion universitaire ayant longtemps pratiqué la boxe, connaît bien depuis vingt-cinq ans les milieux de la boxe à Paris. Il a plaisir à évoquer toutes les joies que lui ont procuré les sports, la boxe en particulier, malgré un nez cassé et quelques bonnes volées reçues, ou partagées, entre camarades de club amateur.

— Mais les accidents mortels au cours des combats de boxe ?

— Oh ! pas plus qu'en certains sports. Peut-être moins, même.

Il réfléchissait, il avait été témoin de plusieurs drames.

— Evidemment, continua-t-il et comme se parlant à lui-même, des professionnels frappant fort avec des petits gants de cinq ou six onces... Venez voir.

Il m'entraîna dans sa bibliothèque, sortit un énorme

livre d'une encyclopédie médicale et ouvrit à une page double qui représentait, en plusieurs planches magnifiques, polychromes sur papier glacé, des coupes du cerveau, du cervelet, des centres nerveux. Il s'était immobilisé et admirait, par-delà le dessin, l'organisation beaucoup plus belle d'un cerveau vivant, avec toutes les ramifications sanguines, nerveuses, en action, en vie.

— Vous ne croyez pas, dit-il, que quelqu'un qui aurait la foi pourrait, avec ça, prouver l'existence de Dieu ?

Il ajouta :

— C'est dangereux de frapper fort là-dessus. C'est tellement fragile. On ne peut pas briser, de sang-froid, cette mécanique-là... Et pour les yeux, c'est exactement la même chose. C'est aussi fragile. En boxe professionnelle, il y a des risques de devenir aveugle.

« Je connais bien un cas au moins, continua-t-il. J'avais averti qu'à la suite d'un coup reçu, il fallait mieux arrêter pour ne pas devenir aveugle. Le boxeur avait un contrat. Courageusement, il a voulu s'acquitter de son contrat, livrer encore les trois ou quatre combats prévus avant de se retirer. Maintenant, il est aveugle. Oh ! il se dit « pas malheureux » et prétend qu'il recommencerait une carrière de boxeur s'il avait la possibilité de le faire... Les uns sont aveugles. D'autres sont « sonnés » pour le restant de leurs jours...

— Et dans le monde des organisateurs ? N'a-t-on pas découvert récemment un scandale aux U.S.A. ?

— Aux U.S.A. ou en France, n'importe où dans le monde, partout où on s'intéresse à l'argent d'abord.

— Fera-t-on interdire la boxe ?

— On peut contre-indiquer, interdire même un combat pour manque de préparation physique. Mais interdire la boxe...

**

Il semble bien que l'enseignement officiel des spécialistes du sport et de l'éducation physique à la faculté de Médecine de Paris se garde de trancher, et même de poser la question du maintien ou de la suppression de la boxe.

La boxe est décrite comme un « sport viril, exigeant au maximum des qualités de courage, de décision et de sang-froid ». Sport « scientifique, il représente une discipline physique hautement évoluée, la quintessence même d'un art de self-défense ». Quant aux accidents, le médecin devra savoir et faire savoir que les accidents sont « fréquents et exceptionnellement graves ».

On attend une condamnation ? Non : « Il convient que le médecin fasse bien ressortir les avantages que l'on peut tirer de la boxe. » Et le docteur termine : « La pratique du combat confère aux boxeurs des qualités majeures de sang-froid, de courage et de maîtrise de soi qui lui seront des atouts maîtres dans la lutte pour la vie (7). »

**

Je comprends qu'il puisse se former des groupements, militant avec de sérieux arguments pour faire

(7) Docteur FAVORY, *Aptitude aux sports et contrôle médical*, pp. 111 à 123.

interdire la boxe, au moins une certaine boxe, ou certains combats de boxe. C'est une tendance, une opinion.

Je comprends aussi qu'on ne supprime pas la boxe en général. C'est une autre tendance, une autre opinion raisonnable.

A moins qu'il n'y ait des motifs très précis, l'Eglise n'impose pas de choix dans un domaine où l'opinion des chrétiens reste libre.

**

Honnêtement on peut reconnaître que la boxe est un exutoire. Elle cristallise chez certains l'instinct de bagarre. Une très vieille tradition biblique projette dans la plus haute antiquité le drame de l'homme, dès les origines, intérieurement poussé à frapper l'homme son frère, jusqu'à le tuer. Ne vaut-il pas mieux proposer une activité réglementée, contrôlée, qui limite, canalise et adoucisse chez certains ce vieil instinct d'agressivité ?

**

Et si un père de famille a l'idée d'installer un punching-ball chez lui, sur le palier, entre les chambres de chacun de ses deux grands garçons, facilement irascibles, n'est-ce pas qu'il espère moins de bagarres, de cris et de bleus, moins de potiches et d'objets cassés dans la maison ?

**

Quelques jeunes aujourd'hui, appartenant à une grande famille répandue dans le monde et appelés

« blousons noirs » en France, réagissent avec exaspération contre une vie trop casanière, insignifiante, trop dépourvue de risques à leur gré. Ils passent de l'inertie à la brutalité, de la bagarre à l'indifférence ou au désespoir. Il leur a manqué souvent la pratique d'un sport viril, offrant la possibilité de dépenser leur force et d'utiliser leur goût du risque. Les sports de combat : judo, lutte, boxe, leur seraient bien plus profitables que les machines à sous : « Des gants de boxe, des terrains de rugby, de salles de judo... et des éducateurs et des professeurs d'éducation physique. Et on pourra envoyer à la ferraille tous les stocks de vieilles chaînes de bicyclettes (8). »

Grâce au sport, ce serait une redécouverte de la santé physique et morale.

CHAPITRE V

ÉCOLE ET SPORT

J'avoue que je n'ai jamais eu l'impression, étant élève, de risquer ma vie en classe, ni en suivant une explication de mathématiques, ni en plein récit d'histoire-bataille, ni même en passant au tableau noir sous l'œil irrité d'un professeur réputé dangereux pour son volume de voix ou ses menaces inquiétantes.

J'ai dû être de ces élèves, comme il en existe sans doute encore, qui sont inconscients, inattentifs. Ils possèdent un solide fond d'optimisme, pensent volontiers à la prochaine récréation, et se construisent une carapace sur laquelle glissent les colères les plus magistrales.

Aucun danger pratique n'est à redouter. Il suffit de savoir attendre la récréation, les vacances, la fin de l'année, tout en évitant prudemment les histoires.

Par contre, en sports, j'ai nettement eu l'impression plusieurs fois de risquer ma vie. C'est autrement passionnant. On est pris tout entier, pas seulement

(8) M. Melou, *O.S.S.U.* du 20 octobre 1959.

en esprit ou en imagination. Et on ne reste pas toujours assis.

Un moment d'inattention en classe. Je lâche le raisonnement mathématique. Rien de grave. Je me retrouve sur mon banc dix minutes plus tard, prêt à repartir, l'esprit toujours aussi dispos.

Une seconde d'inattention en éducation physique : au grimper, je lâche distraitemment la corde à cinq mètres au-dessus du sol. Et je me réveille à l'hôpital un certain temps après.

Je n'ai pas dû évoluer, dans les deux cas, dans le même espace.

§ I. — DEUX MONDES SÉPARÉS

L'enseignement intellectuel et l'éducation physique ne se situent pas assez sur le même plan dans la vie. Et c'est grand dommage pour l'un comme pour l'autre.

Qu'est-ce qu'une intelligence humaine qui fait abstraction du corps ? Et qu'est-ce qu'un corps ignorant l'intelligence ? Ni ange ni bête, une monstrueuse et dangereuse construction de l'esprit.

On sait pourtant bien que toute activité intellectuelle est impossible après une forte fatigue, de longues insomnies ou avec de violentes migraines. Au moins sous cette forme désagréable, le corps rappelle sa présence à l'esprit.

Il est souhaitable que des expériences en projet, peut-être en cours, puissent prouver scientifiquement qu'une saine activité physique ait au moins, parfois, d'heureuses conséquences sur la qualité même des cellules du cerveau. Ce serait pour le « muscle » un beau cadeau, inespéré, fait à son inséparable coéqui-

pier, l'esprit, et peut-être l'occasion de mériter de sa part une plus juste attention.

Il est faux de croire, comme certains théoriciens ont tendance à le penser, que l'éducation physique ne concerne que le physique, le « muscle » comme on dit péjorativement, par opposition à l'intelligence.

Un aspect de l'intelligence est aussi intéressé.

Combien de fois un professeur de mathématiques a-t-il traité d'imbécile un élève bien doué en lettres, futur historien, philosophe ou juriste ! Et le professeur de lettres traite d'imbécile l'élève doué en sciences mais incapable de s'exprimer, qui reste à un niveau élémentaire en français, parfois primitif en psychologie pratique.

Il semble raisonnable d'admettre diverses formes d'intelligence, plusieurs manières de l'exprimer. Les tests ont tendance aujourd'hui à montrer et à utiliser ces différentes formes d'intelligence.

Une étude théorique et pratique de l'éducation physique avec anatomie, pédagogie, psychologie et autres matières au programme, peut très bien constituer un niveau d'études supérieures. Elle fait appel à l'attention, à la faculté de compréhension, au raisonnement, à la mémoire, à toute l'intelligence.

Elle a de plus, différent en cela de beaucoup d'autres enseignements scolaires, la possibilité d'obtenir des transformations dans la vie ou le comportement de ceux qui la pratiquent et non seulement sur le plan morphophysiologique, mais aussi sur le plan psychologique et moral.

Il existe pourtant assez souvent, en fait, une grosse différence dans l'appréciation entre exercices intellectuels et éducation physique. Une préférence, traditionnellement admise, fait qu'à la première occasion,

à l'école, l'activité physique est sacrifiée comme ayant un rôle tout à fait accessoire : sa place est maintenue dans les horaires, mais de façon négligeable, quand on ne dit pas regrettable par rapport aux connaissances intellectuelles qui souffrent de cette perte de temps passée en jeu inutile.

Disproportion.

Ce temps est pourtant bien limité, officiellement. Dans l'enseignement primaire, cinq heures d'exercices intellectuels pour un maximum théorique, pas toujours pratiqué, d'une heure d'éducation physique.

A la campagne, l'enfant peut se rattraper, récupérer, par besoin, une certaine quantité d'activité physique. En ville, c'est beaucoup plus difficile.

Cette disproportion — il est tout à fait normal qu'il y ait une disproportion en ce sens — est vite aggravée en déséquilibre. Il y a quelques années seulement on comptait à Paris et dans le département de la Seine « pour les cours complémentaires, les classes primaires et les classes équivalentes des lycées, 13 046 éducateurs de l'esprit. En face, dans ce même département et pour les mêmes élèves, 763 professeurs d'éducation physique, titulaires ou délégués, soit un rapport de 1 à 17 ! (1) »

Et parfois les mêmes maîtres, qui se croient les lointains héritiers d'une vieille civilisation grecque, ayant tant de points communs, disent-ils, avec notre génie français, maintiennent ce déséquilibre qu'auraient refusé les maîtres grecs dont ils se réclament. Ils savent pourtant que, sauf peut-être à la fin de la

(1) *L'Education Nationale* du 27 octobre 1955, p. 9.

période hellénistique, l'éducation physique a toujours occupé dans l'éducation grecque classique une place d'honneur.

Il est dangereux de généraliser. Les historiens le disent : Mais l'un d'entre eux, étudiant l'histoire de l'éducation dans l'Antiquité, peut écrire, sans crainte d'être démenti : « L'ancienne éducation classique athénienne était plus sportive qu'intellectuelle (2). » C'était beaucoup plus qu'une simple éducation physique, une initiation, un entraînement aux épreuves olympiques : courses, saut, lancers et lutte.

Le maître d'éducation sportive était seul au début. Il cherchait à obtenir une formation très prémilitaire. La société évolua et son rôle, en éducation, fut dans la suite complété progressivement par le maître de « musique » — entendons le domaine des Muses, danse, chant, poésie, arts — et par le maître de grammaire qui deviendra, beaucoup plus tard, le maître unique. Pendant plusieurs siècles et jusqu'aux environs de l'ère chrétienne : « La gymnastique reste encore l'élément prépondérant, du moins caractéristique, de la formation du jeune Grec (3). »

A l'époque grecque, l'école, l'éducation, préparent des hommes aptes à rendre service dans la société grecque. « L'éducation est une technique collective, par laquelle une société initie sa jeune génération aux valeurs et aux techniques qui caractérisent la vie de sa civilisation (4). »

A notre société d'aujourd'hui, il faut une éducation adaptée. Les Grecs n'avaient pas besoin d'électro-

(2) H. I. MARROU, *Histoire de l'Éducation dans l'Antiquité*, p. 77.

(3) *Ibid.*, p. 165.

(4) *Ibid.*, p. 17.

nicieus, ni de biochimistes, ni de spécialistes de physique nucléaire.

Acceptons qu'un décalage existe toujours, dans l'histoire, entre les besoins de la civilisation vivante, toujours en évolution, et la mise au point de cette technique collective dans les écoles. Ce décalage est inévitable.

Que cherche à réaliser la « technique collective », mise au point par ceux qui sont responsables de l'école d'aujourd'hui ?

Les réponses abondent. Elles ne vont pas toutes dans le même sens. Des articles, des revues, des livres exposent des principes, des projets, des expériences. On soulève, comme on aime le faire en France, des quantités de problèmes graves concernant le présent et l'avenir. De multiples projets de réforme scolaire se succèdent périodiquement, se contredisent ou se complètent.

Qu'attend le sport de toute cette discussion à la recherche d'une adaptation ? Beaucoup.

De l'air.

Pour s'adapter aux besoins de la civilisation actuelle, il faut que l'école forme de plus en plus de techniciens, d'ingénieurs. Elle les prépare au travail personnel et les forme aussi au travail en équipe. Dans le domaine scientifique, on ne peut plus travailler tout seul, on a besoin du travail des autres.

Peut-être ne faut-il pas qu'elle spécialise trop tôt les techniciens, ni dans une spécialité unique trop restreinte. Et elle ne doit pas prévoir que des techniciens spécialistes pour que la société soit humaine.

Mais quels que soient les hommes que l'école pré-

pare pour la société de demain, elle doit impérieusement préparer des hommes équilibrés, solides, qui aient des réserves de santé. Le gros danger aujourd'hui, dans nos centres urbains, c'est la fatigue, le surmenage, l'usure nerveuse, le manque de détente et d'équilibre humain.

Il n'est pas possible que soit faite une préparation à la vie d'aujourd'hui sans que soit tenu compte de ce danger grave actuel. Et cette préparation doit être commencée dès les classes primaires.

Un garçon qui n'a pas expérimenté lui-même, jeune, l'intérêt — utilité et joie — qu'il y a à pratiquer une éducation physique sportive complétant la formation intellectuelle, a moins de chances d'y recourir plus tard. Il peut ensuite découvrir la valeur d'équilibre du sport, grâce à un camarade. Mais la « technique collective » fonctionne mal, ne rendant pas le service qui lui est demandé à l'école, de proposer à tous un moyen de formation adapté aux besoins d'aujourd'hui.

Quant aux filles, si cette occasion ne leur est pas donnée tôt, dès l'école, elles auront encore moins de chance de la saisir plus tard, quand elles seront au travail, puisque maintenant beaucoup de femmes travaillent hors du foyer, qu'elles ont aussi besoin de détente, et que le foyer ne suffit peut-être pas à donner cette détente.

Une aberration.

Il est difficile d'admettre qu'un enfant en pleine période de croissance soit obligé de passer huit heures par jour, assis, immobile, à un bureau en classe ou en étude. Et parfois à la maison, le soir, il

doit s'installer encore à une table pour terminer ses devoirs, apprendre ses leçons, préparer des compositions. C'est excessif.

Si pendant ses temps libres il reste encore assis devant l'écran de télévision, dans un fauteuil, au cinéma, ou absorbé dans des jeux de préférence tranquilles, puisqu'ils doivent se jouer en appartement, il s'habitue à une vie de plus en plus sédentaire, tout en ayant de temps en temps, brutalement et sans raison apparente, le besoin de casser quelque chose. Qui en serait surpris ? Il est évident qu'un élément important a été négligé dans sa formation et manque dans son développement humain. Une préparation, autre qu'intellectuelle, est nécessaire pour affronter cette terrible bagarre qu'est souvent la vie.

**

Des enquêtes ont été faites. L'une d'elles (5) portant sur les enfants d'un quartier de Paris, étudie la manière dont ils occupent leurs loisirs du jeudi. Environ 68 % de ces enfants passent leur jeudi à la maison. Beaucoup travaillent à leurs devoirs et à leurs leçons. Des groupements, organismes d'enfants, en occupent 22 %, souvent en intérieur ; 10 % vont rendre visite à des camarades chez eux. Très peu prennent une détente d'activité physique. Rien de pratique n'existe à leur disposition dans le quartier urbain étudié. Ce n'est pas un cas unique.

Aussi comprend-on que beaucoup d'articles dans

(5) *Enfants sans air*, étude sociologique des enfants d'un quartier urbain, par R.-M. de Casabianca (Chap. x : les loisirs des enfants).

les revues et les journaux alertent sur ce point l'attention des responsables.

L'enseignement libre peut se permettre des expériences. Il ne s'en prive pas. Pas assez d'ailleurs. Mais il ne changera rien sur le plan national.

L'enseignement d'Etat peut faire des expériences sur le plan national. Mais ceux qui tentent ces expériences éprouvent combien il est dur de changer quelque chose à la routine des habitudes dans une administration.

La revue hebdomadaire d'information pédagogique *l'Education Nationale* publie des articles qui voudraient apporter des éléments de recherche pour adapter davantage l'école aux besoins actuels.

Il est impressionnant de lire, dans un article signé par un médecin de l'hygiène scolaire, qu'actuellement « on peut affirmer... que près de 80 % des enfants (tout au moins à Paris) fréquentant l'école communale sont atteints d'une imperfection physique qui, en valeur décroissante, peut être ainsi précisée : insuffisance respiratoire, défaut de sangle abdominale, déformation squelettique, déficiences musculaires, etc... (6) ».

Ce n'est pas la gymnastique corrective, appliquée à quelques-uns, qui fera disparaître le danger, pour tous, de déformation ou de déficience. Et le bienfait d'une amélioration acquise en une ou deux demi-heures par semaine, est vite neutralisé par de longues heures de mauvaise position physique, à moins que la gymnastique corrective ne donne le secret d'une exigence pour corriger une attitude pendant toute la journée.

(6) *L'Education Nationale* du 27 octobre 1955, p. 8.

Quant aux sondages faits plus tard auprès de jeunes soldats pour vérifier leur niveau d'instruction générale, — niveau intellectuel moyen : « Les résultats, après 1 100 heures d'école pendant cinq, six ou sept ans, sont faibles et très insuffisants (7). »

Les insuffisances et déficiences constatées sur un grand nombre sont, loyalement, une invitation à une recherche d'adaptation qui soit en même temps une amélioration d'ensemble.

Ce besoin d'une continuelle adaptation se fait sentir à tous les échelons : du niveau école primaire au niveau grande école.

Inadaptation.

C'est un fait que le système actuel de formation d'ingénieurs dans beaucoup de grandes écoles de type traditionnel, est loin de l'idéal souhaitable actuellement pour former les chefs qu'attend le monde économique ou industriel d'aujourd'hui.

Il faut aux cadres une solide santé, beaucoup de résistance, un équilibre nerveux. Il faut qu'ils sachent écouter, voir, entendre, et comprendre les autres. Il faut une valeur humaine et pas seulement une facilité au tableau noir ou sur copie, en mathématiques. Ils doivent être aptes à porter des responsabilités sociales, à résoudre des problèmes humains, capables de présence familiale, de détente et de repos, ouverts à autre chose qu'à leur spécialité. Beaucoup d'industriels cherchent à recruter, parmi les jeunes ingénieurs, ceux qui, en plus de la compétence scolaire, vérifiée par une moyenne sur deux ou trois ans, ont une valeur morale qui ne peut pas entrer en ligne de

(7) *L'Education Nationale* du 27 octobre 1955.

compte dans un classement scolaire et qui est très importante en fait.

Tout ne s'apprend pas à partir de programmes scolaires donnant exclusivement des listes de disciplines intellectuelles.

La vraie formation inclut mais déborde nécessairement le cadre intellectuel scolaire dit « traditionnel ».

Sans doute la vraie formation s'acquiert-elle plus tard, dans la vie, au contact des événements et des hommes. « C'est quand l'individu est sorti des mains des professeurs et libéré des examens et des concours qu'il faut commencer son éducation intellectuelle. Il faut s'entraîner à voir, à sentir, à écouter, à observer, à juger ; en d'autres termes, à entrer en contact avec la réalité (8). »

On dit qu'il faut oublier, à la sortie de l'école, tout ce qu'on y a appris pour commencer l'apprentissage de la vie dans le milieu de travail. On oublie difficilement tout. Si on oublie vite certaines recettes ou formules vraiment trop scolaires, on y acquiert une formation qui demeure. Et il est dommage que soit négligemment laissée à l'improvisation, plus tard, une formation physique qui ne pourra, parfois, que rattraper un équilibre de santé déjà compromis.

Encore beaucoup plus dommage que dans le monde du travail, des hommes, ouvriers, employés, fassent les frais ou paient les conséquences d'une défectueuse expérience trop tâtonnante à son début, manquant visiblement de préparation, de mise au point de la part de ceux qui sont responsables de sa réussite, mais sur un plan trop théorique, scolaire.

(8) Dr A. CARREL, *Réflexions sur la conduite de la vie*, p. 148.

Une initiation peut commencer par des conférences, des exposés, des présentations d'expériences faites ou en cours, des témoignages vécus. Elle se continue par des contacts directs à un moment où il est encore possible de le faire, des enquêtes, des comptes rendus personnels ou en équipes, des stages. L'école ne prépare pas toujours bien à la vie.

Il est aussi très regrettable que le refus d'exigences morales ruine ou simplement lèse ceux qui travaillaient dans une entreprise, et ceux qui espéraient profiter des travaux de cette entreprise. Le cas n'est pas irréel de la société de construction immobilière se déclarant en faillite, incapable ou non désireuse de continuer les travaux entrepris. Tout a peut-être été intelligemment réalisé par quelques-uns. Moralement, il y a faute dont les conséquences sont parfois lourdes.

Il ne semble pas que la meilleure façon de préparer des ingénieurs d'une Grande Ecole à leurs responsabilités professionnelles ou sociales soit de les maintenir pendant deux ou trois ans avant leur entrée à l'école, dans un état de tension nerveuse auquel peu échappent, et de travail scolaire écrasant, parce que l'élimination est rapide et impitoyable. L'appréhension plane, comme une menace permanente, d'une note inférieure obtenue à deux interrogations pendant les années de « préparation ».

Jadis bons élèves dans l'enseignement secondaire, beaucoup tremblent comme de mauvais petits élèves de classes primaires devant leurs professeurs tout-puissants à leurs yeux, et encore plus surmenés qu'eux par la cadence imposée à tous.

On pourra objecter que les ingénieurs français ne s'en tirent pas si mal dans la compétition interna-

tionale aujourd'hui. Et chacun peut toujours rétablir un équilibre à son goût. C'est le signe d'une vraie liberté.

On ne peut s'empêcher de penser, comme à propos des plus jeunes à l'école primaire, qu'une préparation plus adaptée, qui ne serait pas découverte par l'un ou l'autre tout à fait par hasard mais largement mise à la portée d'un beaucoup plus grand nombre, donnerait quantité d'occasions de meilleures réussites.

Peut-être chaque pays a-t-il sa méthode, en fonction de son génie propre, une méthode patiemment élaborée et qui n'est pas sans donner de résultats.

Peut-être aussi y aurait-il intérêt, dès qu'on ouvre plus largement les frontières, à confronter davantage les différentes méthodes existantes. Rien à perdre dans une telle confrontation et souvent quelque chose d'enrichissant à gagner, qui pourrait être accueilli, repensé et adapté.

Et si nos sociologues de l'Ouest et de l'Est sont d'accord pour annoncer une future société des loisirs, prépare-t-on, en dehors des professionnels spécialisés pour organiser et animer les activités nouvelles, des hommes qui n'y soient pas désemparés mais préparés à y jouer un rôle actif, capables d'y trouver un épanouissement personnel, doués d'un esprit suffisamment critique pour éviter d'être la proie facile de n'importe quelle propagande ?

§ 2. — L'EXPÉRIENCE DE VANVES

Cherchant à réagir contre le trop grand nombre d'heures de classe ou d'étude officiellement prévues aujourd'hui pour les jeunes par les programmes

« démentiels », contre la répartition actuelle des horaires, le surmenage scolaire, le manque de détente et de résistance physique, les insuffisances et déficiences partout signalées, une expérience fait actuellement beaucoup parler d'elle : l'expérience d'école à mi-temps pédagogique et sportif. « L'après-midi à l'école, mais pas sur les bancs », répète comme un slogan l'un des promoteurs de l'expérience.

Un premier essai de ce genre avait été tenté, dès 1931, à Lyon, dans une école primaire de filles d'un quartier ouvrier. On trouva facilement au début, plus facilement qu'on ne la trouve maintenant, une classe-témoin, composée d'élèves suivant l'horaire traditionnel pour comparer les résultats acquis.

Les résultats avaient été très intéressants. Certains rapports avaient parlé d'expérience « concluante » ou « probante ».

Il est dangereux de tirer des conclusions générales à partir d'une expérience très restreinte. On peut au moins reconnaître qu'on se trouvait en présence d'une méthode efficace, moins chargée en heures de travail intellectuel, plus détendue en activités physiques, et très sérieuse quant aux résultats scolaires.

L'expérience resta isolée. Elle méritait d'être reprise.

Elle le fut en 1950. Une équipe de volontaires, décidés à tenter l'expérience, se constitua au groupe scolaire Gambetta à Vanves. L'expérience se fit sur un an d'abord, pendant l'année scolaire 1950-1951, puis s'étendit sur trois ans.

« Les principes de l'expérience étaient les suivants :
1° réduire le nombre d'heures d'enseignement intellectuel, tout en respectant le programme officiel ;

2° soigner l'éducation physique et sportive, ainsi que la vie sanitaire de l'enfant ;

3° comparer les résultats scolaires intellectuels de la classe-expérience avec une classe-témoin préparant également au certificat d'études ;

4° comparer les résultats physiques et sanitaires avec cette même classe-témoin (9). »

Une brochure, éditée en 1957 par le Haut Commissariat à la Jeunesse et aux Sports, publia, sous forme de tableaux et de schémas, les résultats comparés entre la classe d'expérience et la classe-témoin.

Les résultats sont très impressionnants.

La classe d'expérience a, par semaine, 19 h 30 d'enseignement intellectuel au lieu de 25. Le temps de récréation est limité. Mais au lieu de 2 h 30, elle donne 12 h à l'éducation physique et sportive et réserve 4 h par semaine à la sieste. En fin d'après-midi, la sieste est suivie d'un goûter, nécessaire après le vide creusé par l'activité physique.

Les matinées sont exclusivement réservées aux disciplines intellectuelles. Toutes les après-midi sont consacrées aux activités physiques, sauf le lundi, pris par les enseignements dits spéciaux.

Cette répartition du temps, en deux demi-journées, a donné son nom à l'expérience « à mi-temps pédagogique et sportif ».

Une simple lecture des tableaux publiés dispense de commentaires.

Les résultats scolaires au certificat d'études sont excellents dans la classe d'expérience : 93 % des élèves reçus (88 % dans la classe-témoin).

Les résultats sportifs ressortent beaucoup mieux

(9) *La-Voix des Parents*, octobre 1959, pp. 4 et 5.

de la comparaison. Les progrès sont considérables dans toutes les épreuves : vitesse, demi-fond, saut, lancer et grimper.

Les résultats morphophysiologiques constituent une belle réussite en faveur de l'expérience qui peut faire état de l'amélioration considérable dans le niveau de santé et le développement des enfants.

Des résultats psychologiques sont obtenus, qui ont des résonances morales et sociales. L'attention des élèves serait plus vive, plus facile et de meilleure qualité. Les élèves manifestent plus de volonté pour ne pas manquer la classe. On parle de joie à reprendre la classe chaque matin.

Les répercussions se font sentir, au témoignage des parents, en bien, et de façon inattendue : le caractère des élèves s'exprime dans une meilleure camaraderie et rend la vie familiale plus agréable.

Quelque chose des résultats obtenus par certains mouvements de jeunesse à pédagogie active, certains systèmes d'enseignement actif, s'intègre avec leurs moyens et même avec leurs méthodes, dans la vie scolaire traditionnelle. Il était d'ailleurs inévitable que se produise une osmose en ce sens.

Mettons toutes les réserves que conseille la prudence dès qu'il s'agit de statistiques, d'expériences limitées. Mais, loyalement, il est impossible de refuser les résultats positifs de l'expérience elle-même.

Des expériences du même genre que celles de Vanves sont en cours actuellement dans des écoles de garçons à Pantin, Asnières, Fontenay-sous-Bois, Nogent-sur-Marne, Noisy-le-Sec, dans quelques écoles de filles de la banlieue parisienne. Et en province, à Tours, à Montauban, on tente aussi l'expérience.

Elle exige des équipes de volontaires, animés du

désir de jouer franchement le jeu. Elle nécessite des installations, du matériel. Elle suppose des municipalités compréhensives. Il ne faut pas que l'effectif de la classe soit trop lourd.

On doit évidemment tenir compte de beaucoup de conditions pour que l'expérience puisse se réaliser : c'est déjà un handicap. Mais elle vaut la peine d'être tentée, quand on a les moyens de la faire.

Peut-être, si elle est jugée suffisamment intéressante, lorsqu'elle portera sur un plus grand nombre de garçons et de filles, permettra-t-elle d'apporter le témoignage qu'une amélioration réelle est possible pour ce qui, de l'avis de beaucoup d'observateurs de bonne volonté, reste aujourd'hui défectueux et attend une amélioration.

Ce serait admettre qu'avec plus d'activité physique sportive on peut arriver, avec moins d'heures réservées au travail intellectuel, à d'aussi bons résultats scolaires. Et toute la personne du jeune, garçon ou fille, s'en trouve mieux développée, plus saine, plus forte et plus vivante.

Les parents n'auraient-ils pas la possibilité d'exprimer un désir ?

Un exemple.

Un grand savant est mort en 1955. Il n'était pas de chez nous et ne s'intéressait sans doute pas à l'expérience de Vanves, d'ailleurs à cette date à peu près inconnue. C'est l'Anglais Alexander Fleming, l'inventeur de la pénicilline.

À plusieurs reprises, au cours de conférences à travers le monde, il a proposé son témoignage person-

nel : celui d'un savant qui devait beaucoup, en tant que savant, à l'activité sportive qu'il avait apprise à pratiquer étant jeune.

Ce témoignage est utile à connaître, plus utile que certaines citations de Platon, un peu ancien quant à l'adaptation et utilisé en tous sens par tout le monde, préférable aussi au témoignage de J.-J. Rousseau, souvent sujet à caution pour les applications pratiques. « Le sport a eu sur ma carrière, dit Fleming, une considérable influence. Si je ne m'étais pas, à mes débuts, intéressé à la natation, je ne serais jamais entré à l'hôpital Saint Mary's... Il est tout à fait probable que je ne serais jamais devenu bactériologiste. »

Boutade. Humour. Mais il explique ensuite sa pensée à des étudiants en médecine : « Il y a des gens qui pensent que les étudiants devraient passer tout leur temps à faire de la médecine et renoncer aux sports. Je ne suis pas d'accord. Si l'étudiant donnait tout son temps à la lecture des manuels, il arriverait peut-être à les connaître mieux qu'un autre. Je dis peut-être, car je n'en suis pas sûr. Il connaîtrait probablement mieux les mots du livre, mais non leur signification.

« Vous devez dès maintenant avoir compris que l'étude de la médecine comporte beaucoup plus que des connaissances livresques. Il faut comprendre les individus et connaître la nature humaine. Il n'y a pas de meilleur moyen d'apprendre ce qu'est la nature humaine que de se livrer aux sports, et surtout aux sports d'équipe. »

La médecine seule souffrirait-elle un détriment à ne se conter que de connaissances livresques ?

« ...Faites des sports, ajoutait Fleming, et vous profiterez mieux des livres que vous lirez (10). »

Et je reviens au regret formulé au début de ce chapitre, que l'enseignement scolaire soit parfois coupé de la vie et que les différents enseignements soient isolément mis en concurrence, affrontés souvent les uns aux autres dans une vaine lutte de prestige.

Le professeur est privilégié qui sait éveiller en une jeune intelligence et jusque dans les yeux, une joie lumineuse, enthousiaste, pour ce qu'exprime de vérité la pensée du grand auteur qui est étudié, ou disponible à l'admiration pour ce qu'exprime de beauté un chef-d'œuvre artistique.

Le professeur d'éducation physique est aussi privilégié lorsqu'il devine, par exemple, l'effroi manifesté dans des yeux démesurément agrandis et dans tout l'être physique, devant un gros risque au jugement de l'enfant, comme le passage au-dessus du vide, en haut du portique — où n'oseraient plus, ou ne pourraient plus passer beaucoup de professeurs —, comme le saut en profondeur du haut du mur d'obstacle, ou le premier plongeon là où il n'y a plus pied (« l'imbécile — avaient coutume de dire les Grecs — est bien celui qui ne sait ni lire ni nager » ; n'est-ce pas ?) Si le moniteur parvient à communiquer la confiance, la maîtrise de soi, il reconnaît à la joie qui est ensuite

(10) André MAUROIS, *La Vie de Sir Alexander Fleming*, pp. 32 et 33.

extériorisée après cette lutte contre la peur, qu'il a obtenu une belle victoire, utile pour l'avenir.

Et, cas plus fréquent et beaucoup plus vrai si le professeur, quelque soit la matière enseignée, n'arrive pas à provoquer si facilement l'enthousiasme — la réalité quotidienne est plus humble — que chaque éducateur sache bien que c'est toute l'équipe des éducateurs, au grand complet, qui est privilégiée. Ce qui importe, c'est le résultat d'ensemble : la formation intégrale de toute une personne.

Il serait très utile que pour l'âge scolaire il existât moins d'usines à délivrer des certificats, titres, diplômes, de valeur exclusivement livresque, peaux d'ânes pour lesquelles on a souvent, *a priori*, un respect aussi naïf que surprenant en France et qu'il y ait, à un niveau égal de connaissances intellectuelles, davantage de foyers d'éducation. On s'efforcerait d'y développer au mieux, ou le moins mal possible, chacune des valeurs en germe — et il y en a plusieurs — qui constituent la richesse mystérieuse de chaque personne humaine, en vue d'un service meilleur, plus adapté, plus efficaces à rendre plus tard.

Etre plus intelligent et moins « intellectuel ».

CHAPITRE VI

JEUX OLYMPIQUES. SPORT ET VIE INTERNATIONALE

§ I. — DANS L'ANTIQUITÉ

C'est un événement sportif qui inaugure la période historique dans notre vieille Europe.

Antérieurement au VIII^e siècle avant Jésus-Christ s'étend le domaine de la légende. Rome n'est encore pas fondée. Impossible de savoir ce qui se passe dans les forêts de la Gaule.

Aux Jeux d'Olympie, cité grecque lumineuse et ombragée sur la côte ensoleillée du Péloponnèse, un certain Koroïbos gagne en l'année 776 avant Jésus-Christ, la course de vitesse pure, le sprint de 183 m, la longueur du stade d'Olympie.

Son nom, la mention et la date de sa victoire, sont gravés dans la pierre. L'histoire commence.

A partir de ce succès sportif, la première olympiade connue, on peut dater les événements avec précision.

Les Jeux Olympiques servent de cadre à l'histoire grecque ancienne.

A l'annonce, solennellement proclamée par des héraults, des prochains Jeux d'Olympie, les grandes cités grecques, si souvent en guerre les unes contre les autres, cessent les hostilités. L'influence des Jeux est assez puissante pour imposer une trêve. La paix durera au moins pendant le temps de préparation des Jeux et jusqu'à la grande cérémonie officielle de clôture.

Les citoyens d'Athènes, Sparte, Thèbes, Corinthe, Delphes et autres villes célèbres du continent et des îles, se préparent aux Jeux.

Les Jeux d'Olympie ne sont pas seulement une grande compétition sportive, dont le retour est régulièrement prévu tous les quatre ans. De toute la Grèce, des hommes libres se rendent à Olympie comme on se rend aujourd'hui à un grand pèlerinage. Olympie est un lieu sacré par ses origines, par tout ce qu'il contient de religieux : petits temples, enclos sacrés, statues et ex-voto.

De fastueuses cérémonies religieuses ouvraient officiellement les jeux. Après la sixième journée, réservée aux compétitions d'athlétisme et de lutte pour les enfants, le septième et dernier jour était entièrement consacré au couronnement des vainqueurs et aux cérémonies de clôture : « Le peuple entier rendait grâces aux dieux. »

Les Jeux Olympiques étaient aussi l'occasion d'une sorte de congrès culturel, de festival artistique, musical et littéraire.

Les Grecs ont toujours été friands de nouvelles, de discussions, de beaux discours, de jeux au soleil et d'expression artistique. On retrouvait aux rendez-

vous d'Olympie des auteurs en renom, des orateurs à la mode, des philosophes et des poètes, pas du tout comme chez nous aujourd'hui, de grands maîtres ou des académiciens seraient curieux de venir voir comment s'amuse les jeunes à Saint-Tropez. Tous étaient également joyeux de prendre une part active à une même fête, dans une même communauté de vie.

On pouvait cumuler la gloire littéraire et la gloire d'une victoire sportive sur le stade. Platon, l'homme aux larges épaules, plus connu par nous par ses livres que par sa force physique, s'illustra aux Jeux en gagnant la couronne d'olivier à la lutte.

Sans prendre aucune part active aux courses et aux luttes du stade, des orateurs se taillaient un auditoire au passage dans la foule des spectateurs, des marchands, des sportifs et des curieux. On dit que l'historien Hérodote profita de ce grand rassemblement pour lire son livre en public et que le poète Pindare y récita ses Odes. Quant au maître sculpteur Phidias, il avait à Olympie un atelier célèbre.

Les Jeux Olympiques devaient avoir plus d'un trait commun avec les kermesses populaires au soleil que sont aujourd'hui les « Grandes Semaines » en Espagne, à la belle saison, avec leur atmosphère de fête. Echelonnées sur plusieurs jours, elles permettent d'alterner spectacles officiels, folklore et réjouissances spontanées le soir.

On a comparé Olympie à la fois à La Mecque, à cause de l'aspect religieux du pèlerinage ; à Bayreuth, autre type de sanctuaire sacré, haut lieu artistique où se retrouvent des fidèles dans la communion à un même idéal, et à la fête populaire qui accompagne une Exposition Universelle.

« Olympie était tout cela et plus encore (1) », un rassemblement joyeux, dans un but artistique, sportif et culturel pour la grande fête de la jeunesse.

Un vieux souvenir de temps très anciens.

Voilà ce qu'à la fin du XIX^e siècle, un Français, Pierre de Coubertin, résolut de ressusciter à l'époque moderne, non pas à l'échelle restreinte de quelques villes, mais sur le plan mondial.

§ 2. — LES JEUX OLYMPIQUES MODERNES

Le projet était grandiose. La réalisation se révéla vite très difficile.

Il fallait communiquer à toute une équipe un grand rêve et une volonté tenace pour aboutir à quelque chose de précis : une rencontre internationale sur un stade.

En conversations, par lettres, en conférences, P. de Coubertin lança son idée. En 1892 et en 1894, il exposa son plan dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne à Paris.

D'abord appelé « Congrès pour le rétablissement des Jeux Olympiques », un premier comité international olympique fut créé. Grâce à des appuis, des relations, des amitiés dans le monde entier, les premiers Jeux Olympiques modernes purent se dérouler à Athènes en 1896. Plus de 70 000 spectateurs vinrent encourager 285 athlètes concourant pour neuf sports et représentant treize nations. Le premier marathon moderne fut disputé sur le véritable trajet parcouru

(1) Pierre Louys, *Regards neufs sur les Jeux Olympiques*, p. 47.

par l'ancien soldat grec, de Marathon à Athènes. L'arrivée du vainqueur, le Grec Sotirios, déclencha un enthousiasme proche du délire. Et, sous les acclamations de la foule, le roi de Grèce, très ému, vint lui-même embrasser longuement Sotirios.

Les Jeux Olympiques modernes prenaient un bon départ. Mais cette première réussite fut suivie de quelques réalisations plus modestes. Les seconds Jeux Olympiques, à Paris en 1900, marquèrent un recul. A peine trois mille spectateurs vinrent applaudir les athlètes réunis à la Croix-Catelan. Vingt nations avaient délégué un millier d'athlètes pour concourir en treize sports. Il n'y avait pas recul sur toute la ligne.

A partir des Jeux de Londres, en 1908, la cause est gagnée, le succès est assuré. A Melbourne, en 1956, 67 nations délèguent 3 184 athlètes pour 17 sports (145 épreuves). A Rome, en 1960, 84 nations, plus de 5 000 athlètes, 18 sports. Les Jeux les plus grandioses depuis l'Antiquité. Que fera-t-on à Tokyo en 1964.

Les Jeux Olympiques revivent.

**

C'est tout autre chose que les Jeux de l'Antiquité. Impossible qu'il en soit autrement d'ailleurs. On a répété que les Jeux antiques étaient l'expression d'une civilisation. Les Jeux actuels sont l'expression d'une civilisation moderne. L'intention de P. de Coubertin n'était pas d'exhumer une pièce de musée, de sortir un fossile. Il voulait, en s'inspirant d'une réalisation ancienne, redonner vie à quelque chose de neuf.

Renés dans notre monde moderne, les Jeux Olym-

piques sont-ils ce que voulait leur fondateur il y a plus de soixante ans ?

Lui-même a dénoncé à plusieurs reprises un certain nombre de défauts, dangers ou déviations dans la réalisation pratique des Jeux Olympiques modernes. On peut se poser la question, avec encore plus de raisons aujourd'hui, alors que ces défauts se sont accentués par le fait d'une évolution imprévisible au départ et difficilement évitable.

Succès.

Les Jeux Olympiques modernes sont une fête du sport, la plus spectaculaire manifestation sportive actuellement dans le monde.

Les minima exigés pour la qualification des athlètes ne permettent que du très beau sport, à un très haut niveau de performances. Il est compréhensible qu'un athlète soit très fier d'être simplement sélectionné, qualifié olympique, même si après les Jeux ses camarades d'équipe lui décernent la cuiller en bois parce qu'il a accompli la plus mauvaise performance de toute l'équipe. Le niveau général des performances ne peut être que d'excellente qualité.

Les Jeux sont l'occasion d'une grande confrontation mondiale entre sportifs. Athlètes ou nageurs de petite taille, vifs, trapus comme les Japonais, ou de grand gabarit russe ou américain, ou longilignes comme certains Scandinaves, sprinters noirs aux détentes de félins, tous se présentent sur la ligne de départ, ou immobiles sur le terrain avant le match, en « concurrents loyaux » pour faire du sport et que le meilleur gagne.

La confrontation peut être très serrée, intensément

tendue. Elle doit toujours être amicale si elle veut rester sportive.

En 1936, en plein triomphe du racisme en Allemagne, au temps du régime nazi, c'est un athlète de race noire et non un aryen, Jesse Owens, qui fut le héros des Jeux Olympiques de Berlin. Héros prestigieux qui avait déjà battu ou égalé six records du monde au cours d'une même réunion d'athlétisme et qui réalisa aux Jeux l'exploit d'enlever quatre titres olympiques et d'améliorer encore deux records du monde parmi les plus enviés.

Le film des Jeux de Berlin, dans la séquence des concours de lancers et des plongeurs de haut vol, exprime, avec les attitudes des athlètes et des plongeurs, une fresque animée extraordinairement belle, certainement aussi artistique que les plus beaux dessins d'athlètes reproduits sur les anciens vases grecs.

Esthétique de mouvements d'athlètes, indistinctement, de toute race et de toute couleur. Dans l'enceinte du stade olympique, entre sportifs, il n'y avait pas de race inférieure. Et, sur l'insistance de M. H. de Baillet-Latour, président du Comité Olympique International, Adolf Hitler avait cédé, permettant à tous les habitants d'Allemagne — même juifs — d'assister aux Jeux.

Quel que soit le pays organisateur des Jeux : Finlande, Australie, Italie ou Japon, c'est une ville libre internationale qui surgit et vit pendant plusieurs semaines. Elle attire malheureusement trop de commerce, de parasitisme. Mais elle-même garde son aspect de sport, de jeunesse, d'amitié.

Les équipes nationales restent groupées, bien encadrées et soumises à une discipline nécessaire en

période particulièrement importante d'effort physique. Sommeil, temps de repos, régularité de vie, sont indispensables pour conserver la bonne forme.

Malgré le cloisonnement utile entre les équipes dans le « village », on peut saisir des moments d'intercommunication, des occasions de contact avec les athlètes des autres délégations. Il se trouve des possibilités de rencontre et d'échange, de préférence avec ceux qui viennent de très loin ou dont on est séparé par des raisons qui ne sont plus d'ordre sportif.

La curiosité, la bonne humeur, et surtout un grand souffle d'amitié, se manifestent d'ailleurs de façons fort différentes, expansives ou réservées, animant tous les heureux privilégiés de la cité olympique. La vieille confusion des langages gêne sans aucun doute les explications entre athlètes de nationalités différentes, mais quelques gestes d'accueil, signes d'amitié, un bon sourire, sont vite la preuve que malgré cet obstacle à la conversation, on est heureux de se rencontrer. On apprécie cette richesse humaine faite de la variété des pays et des races.

C'est un magnifique résultat, tout à l'honneur des organisateurs des Jeux Olympiques modernes, qui justifie et récompense leur effort.

Une réforme.

Mais une idée est dans l'air. Que l'on soit pour ou contre, peu importe, elle est lancée et fait son chemin. C'est une recherche, un projet de réforme des Jeux Olympiques.

Très peu de sportifs envisageraient de sang-froid la suppression des Jeux. Telle qu'elle est, la réalisation actuelle est précieuse.

Mais beaucoup de sportifs ne manquent pas de jugement critique. Ils savent bien que rarement « tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes ». Très objectivement, ils signalent un certain nombre de défauts présents et de dangers à venir.

Ils voudraient conserver aux Jeux leur succès extérieur de confrontation sportive mondiale et leur valeur intérieure, spirituelle, d'enrichissement culturel grâce aux contacts très larges entre sportifs, dans la loyauté, par l'amitié vécue ensemble dans un même idéal.

Ils regrettent que les Jeux Olympiques, surtout à cause de la publicité ou de commentaires faits dans une certaine presse, aient tendance à se présenter non pas comme une grande compétition sportive d'où sortent en vainqueurs, individuellement, les meilleurs athlètes ou les meilleures équipes en sports collectifs, mais comme un grand match international entre les équipes homogènes des différents pays, ou encore entre les pays représentés aux Jeux par leurs équipes.

Les Jeux ne jugent pas le niveau de force d'un pays. Encore moins ne permettent-ils pas de se prononcer sur sa valeur. Ils sanctionnent le succès, en certaines épreuves, d'athlètes ou de sportifs spécialement préparés pour ces épreuves. L'erreur, que l'on reconnaît volontiers dans l'intention de certains organisateurs nazis, aux Jeux de 1936 à Berlin, risque de se reproduire, différente, mais exactement du même genre aujourd'hui.

Elle se reproduit quand on pense que deux grands pays représentés par leurs équipes nationales, champions des blocs Est et Ouest — en attendant l'arrivée d'un troisième pays, la Chine — sont aux prises à

Rome ou à Tokyo, et qu'on se demande : « Quel pays sera le plus fort ? »

Ceux-là mêmes qui ont dénoncé la collusion entre sport et système nazi, devraient reconnaître que le danger est au moins aussi grave de confondre sport et système politique, économique ou social.

C'est une erreur de vouloir opposer deux ou trois grandes équipes dans une compétition mondiale, dont les résultats rejailliraient, en répercussions injustifiées, sur tout un système idéologique.

Qu'attendre des Jeux Olympiques ? Que soit déclaré vainqueur le sprinter le plus rapide du moment, le meilleur lanceur, le plus fort escrimeur ? Ou qu'un grand pays gagne ? Gagne quoi ?

Les Jeux Olympiques ne se gagnent pas comme un match de foot ou un Tour de France.

Gagne le plus de titres et de médailles ?

Peut-être, si la préparation a été très intensément poussée avec des athlètes depuis longtemps sélectionnés pour les Jeux et s'ils ont pu bénéficier de crédits considérables pour assurer un succès de prestige.

Préparation olympique.

C'est outrepasser et déformer le but des Jeux Olympiques, dénaturant l'esprit du sport, que de les compromettre abusivement dans une bagarre hors de laquelle ils doivent se maintenir. Les Jeux Olympiques ne déclarent pas de victoires nationales. Ils sont des « compétitions entre individus et non entre nations (2) ».

(2) Article 7 des Règlements Olympiques : I. Principes fondamentaux, p. 10.

Ce n'est pas parce qu'un pays, à forte population, peut présenter un groupe d'athlètes plus ou moins professionnels en fait aux Jeux Olympiques qu'il est plus sportif qu'un pays plus petit qui est loin d'avoir autant de ressources en argent et surtout en athlètes. Peut-être la moyenne des habitants est-elle d'un niveau plus sportif dans un petit pays qui n'aura aucun champion olympique.

Ce n'est pas parce que nous avons en ce moment en France de bons champions cyclistes que nous sommes tous devenus plus rapides à bicyclette. On ne peut pas dire que les Français soient tout à coup de redoutables coureurs à pied parce que A. Seye, M. Bernard ou Jazy ont réussi d'excellentes performances sur 100 ou 1 500 mètres.

S'ils représentent leurs pays et en portent les espoirs, les athlètes n'engagent qu'eux-mêmes. Ils le sentent bien au moment du départ. Ils ont été choisis parce qu'ils étaient les meilleurs ou les mieux préparés du lot d'athlètes présélectionnés.

Plus encore que les performances réalisées par ce lot réduit d'athlètes, ce qu'il est important de connaître c'est la méthode employée pour la préparation olympique, la politique olympique de l'Etat, s'il en a une, ou du ministère spécialisé. Cherche-t-on d'abord et immédiatement le résultat de prestige, le record, le champion aux Jeux Olympiques, ou cherche-t-on d'abord, sans « championnite » — les champions surgiront peut-être plus tard, par surcroît — un accès plus facile aux sports pour tous, une plus grande pratique sportive populaire dans le pays ?

Même s'ils n'avaient pas de champions olympiques, le Danemark ou la Finlande, par exemple, seraient quand même aussi sportifs que de plus grands pays

capables de financer une vaste et coûteuse politique olympique.

Et on a tort de vouloir additionner les titres et médailles d'haltérophilie, de tir aux pigeons d'argile, de marathon ou autres épreuves admises aux Jeux Olympiques, qui n'ont pas du tout la même valeur ni la même signification sportive.

Excès.

Un ardent désir de compétition peut exister entre sportifs, entre concurrents qui luttent au coude à coude, dans une même course, ou disputent un match. Entretenu abusivement ailleurs, dans les tribunes, à la radio ou dans la presse, cet esprit risque de dénaturer le sport.

Plus encore que les sports individuels, les sports collectifs, et surtout les rencontres entre équipes nationales, contiennent en germe ce danger d'occasionner, sous couvert de sport, une lutte entre deux méthodes, parfois entre deux idéologies. Il faut tirer profit d'expériences faites au cours de rencontres, en dehors des Jeux Olympiques, sur le plan sportif international.

L'esprit olympique et le cadre des Jeux doivent limiter certains excès. Sur ce point, comme sur bien d'autres, les Jeux de Rome ont été une belle réussite.

Dangers.

Aux yeux des spectateurs, beaucoup plus que des acteurs eux-mêmes, sans aucun doute, la confrontation sportive risque de devenir une confrontation entre champions choisis pour représenter les specta-

teurs, une sorte de duel symbolique, de combat des Horace contre les Curiace ou du vieux combat des Trente autour du Français Beaumanoir et de l'Anglais Benborough.

Il suffit d'avoir assisté, dans la foule des spectateurs, à plusieurs matches internationaux de basket à l'ancien Vel' d'Hiv', de foot à Colombes, de volley-ball à Coubertin, à des cross internationaux à Vincennes, pour avoir bien compris qu'il n'y avait pas que des sportifs parmi les supporters, que des spectateurs n'étaient absolument pas au courant des règlements élémentaires du basket par exemple, qu'ils venaient encourager leurs « champions » de façon déconcertante pour les sportifs avec un parti pris n'ayant aucun rapport avec le sport pratiqué, ni même avec le sport en général.

A leur modeste échelon, beaucoup de dirigeants sportifs s'évertuent obstinément à obtenir des jeunes, des réactions sportives pour qu'ils ne manifestent pas de parti pris, qu'ils soient toujours capables de serrer la main du vainqueur, de le féliciter. On trouve cela très bien pour les jeunes et les sportifs pratiquants, en temps ordinaire.

Mais qui pense à exiger de la foule des spectateurs ou des auditeurs des réflexes essentiellement sportifs ? Lorsqu'on s'adresse à une grande foule, il semble pourtant que la responsabilité soit plus grande et le devoir plus exigeant.

On sourit en haussant les épaules quand on apprend qu'au cours d'un match de football entre deux équipes nationales de pays d'Amérique Centrale ou d'Amérique du Sud, le score se solde pratiquement par cent vingt blessés, résultat d'une vaste bagarre entre les joueurs, suivie d'une bagarre entre specta-

teurs et joueurs, compliquée d'une bagarre générale avec la police intervenant comme dans une véritable émeute, avec lances à incendie et grenades lacrymogènes.

Mais le même sportif français, jovial lorsqu'il s'agit de bonnes histoires entre équipes lointaines, devient sérieux et même soucieux lorsqu'il entend le compte rendu du match entre « son » équipe de football en déplacement à Sofia et l'équipe nationale bulgare. Il devine très vite que, malheureusement, et à tort, avec le sport autre chose est en cause qui donne à la rencontre sportive un aspect tendu qu'elle ne devrait pas avoir. Il médite, le lendemain matin, sur le commentaire de l'entraîneur Batteux : « De plus en plus, les matches internationaux offrent le spectacle de joueurs qui usent, avec trop d'habileté, de tous les moyens défendus pour qu'on puisse craindre qu'ils soient formés à une dangereuse école. »

Voilà le sport, qui pourrait être, qui est en soi — il l'a souvent prouvé — un moyen de rapprochement, de contacts amicaux entre jeunes de tous les pays, devenu injustement utilisé, prétexte à une confrontation entre représentants de deux pays dont les dirigeants politiques tiennent, avec la presse et la radio, pour des idéologies différentes.

Il ne faudrait pas que les Jeux Olympiques se laissent contaminer par cette aberration contre laquelle protestent tous ceux qui aiment le sport, mais qui n'aiment pas qu'il soit utilisé.

Superchampionnats du monde.

Pas plus qu'une compétition entre pays, les Jeux Olympiques ne devraient être des superchampionnats

du monde omnisports. Sports d'été, sports d'hiver, à bicyclette, à cheval ou en bateau, sports individuels et sports d'équipe. C'est un danger de gigantisme en pleine expansion. La croissance ininterrompue du monstre exige et absorbe des ressources colossales effrayantes.

Où s'arrêtera-t-on ? Il faudrait peut-être choisir et se limiter.

De toute façon les responsables doivent choisir entre ce gigantisme progressif épuisant, le maintien strict du statu quo, ou la limitation et le retour à des proportions plus raisonnables.

Les Jeux Olympiques, s'ils proviennent de la Grèce antique, pourraient-ils se recommander du sens de la mesure et de l'équilibre, dont on dit qu'il fut un privilège des Grecs ?

Une équivoque.

On ne se prive pas, et de tous les côtés, de dénoncer aussi une grave équivoque qui pèse sur les Jeux Olympiques actuels.

Ces Jeux sont-ils vraiment réservés aux amateurs ? Certainement pas, tout le monde est d'accord.

Et pourtant l'un des athlètes, au nom de tous ses camarades admis aux Jeux, prononce solennellement, dans une grande cérémonie d'ouverture, le fameux serment olympique : « Au nom de tous les concurrents, je jure que nous nous présentons aux Jeux Olympiques en concurrents loyaux, respectueux des règlements qui les régissent et désireux d'y participer dans un esprit chevaleresque, pour la gloire du sport et l'honneur de nos pays. »

Or, parmi les conditions d'admission aux Jeux, il

est toujours précisé qu'il faut être amateur. On n'escamote pas une difficulté en parlant d'une « légende absurde » qui « consiste à associer constamment l'olympisme et l'amateurisme (3) ». Il est facile de le vérifier : actuellement, cette association de mots est volontairement maintenue dans le texte des Règlements olympiques (4).

L'article 26 des règles générales précise la définition de l'amateur admis aux Jeux : « Un amateur est celui qui s'adonne et s'est toujours adonné, par goût et par diversion ou pour son bien-être physique et moral à la pratique du sport, sans en tirer aucun profit matériel directement ou indirectement. En outre, il doit observer les règles de la fédération internationale du sport qu'il pratique. »

Sans aucun doute, il existe des infractions aux règlements olympiques.

Pour obtenir des résultats aux Jeux, on sait que plusieurs pays ont été amenés à adopter une politique de préparation olympique qui laisse peut-être la liberté d'action à quelques amateurs, mais qui groupe les athlètes présélectionnés et les conserve dans des emplois de moniteurs, entraîneurs, démonstrateurs ne permettant plus de les considérer comme de véritables amateurs. C'est bien précisé :

« Ceux qui, pour leurs aptitudes à l'athlétisme — dit le règlement des Jeux Olympiques — reçoivent des allocations de Gouvernements, institutions éducatives ou entreprises financières, ne sont pas des amateurs. Des établissements commerciaux ou industriels

(3) Gaston MEYER, *Le Phénomène Olympique*, p. 26.

(4) Cf. art. 1, 6, 26, 34, des règlements en vigueur, et les dernières décisions du C.I.O., pp. 95, 96, 97 : *Les Jeux Olympiques*, Lausanne, 1958.

emploient parfois des athlètes... Ces athlètes sont payés pour un emploi qui demande peu de travail et sont libres de s'entraîner et de concourir en tout temps. Pour accroître leur prestige national, il arrive que les Gouvernements adoptent les mêmes méthodes et assurent aux athlètes des situations dans l'armée, dans la police ou dans les bureaux de l'Etat. Ils organisent aussi des camps d'entraînement pour des périodes de longue durée. Certains collèges et universités offrent des bourses importantes aux athlètes ou des encouragements de diverse nature. Les bénéficiaires de ces faveurs spéciales, accordées uniquement à leurs dons athlétiques, ne sont pas des amateurs (5). »

Après cette élimination massive, qui participera aux Jeux Olympiques ?

Quelques sportifs particulièrement doués, des phénomènes qui ont d'ailleurs la sympathie du public. Ils peuvent rester amateurs s'ils le désirent. Mais pour les jeunes, ils ressemblent, sans qu'on ose trop le dire à des témoins attardés, du genre chevaliers moyen-âgeux, avec tout ce que cela comporte d'admiration archéologique et de sens du panache, un peu périmé. Un vieux sport hygiénique, désintéressé, artisanal, n'est plus assez efficace aujourd'hui.

Et pourtant, seuls ces amateurs sont en accord avec le texte des règlements.

On comprend que pour n'avoir pas à lire le serment au nom de leurs camarades, des athlètes se soient recusés, laissant à d'autres la responsabilité de se compromettre.

Il est arrivé aussi que des sportifs soient passés

(5) *Les Jeux Olympiques*, p. 75.

volontairement dans la catégorie professionnelle, avant les Jeux, en certains sports comme le cyclisme, le football, qui excluent tous ceux qui ont des contrats de professionnels.

L'équivoque est de taille. Combien de temps la maintiendra-t-on ?

Solutions.

Ou bien on maintient les textes actuels et on s'efforce de sanctionner les infractions, éliminant les professionnels : « Un concurrent convaincu d'avoir transgressé, sciemment, les règles olympiques, sera disqualifié. » Mais on hésite à faire l'opération chirurgicale. Ne risque-t-on pas d'exclure simplement les moins habiles et de garder des professionnels qui le sont en fait sans le dire ? Et ce serait trop impopulaire.

Devant les difficultés inévitables, les jugements à rendre, on s'apercevra vite que l'amateurisme suppose d'abord la réalisation de certaines conditions, — encore à préciser si on accepte de les adapter. Il est surtout un état d'âme : certains amateurs ont une âme de professionnels et le sont en fait, beaucoup plus que certains professionnels qui sont restés amateurs dans l'âme.

Ce n'est pas la meilleure solution.

Ou bien on décide d'accepter tous les athlètes indistinctement, amateurs ou professionnels. La solution ne semble pas mûre. Elle portera un rude coup aux tenants du vieil esprit olympique, qui vivent dans un ancien rêve et préfèrent ne pas trop savoir ce qui se passe en fait.

Ou bien on modifie les textes, on les élargit en un

sens suffisamment vague pour qu'ils permettent toutes les interprétations désirables, n'admettant pas tout le monde en principe, mais n'excluant personne en pratique. Une solution qui évite les histoires et met en règle avec un texte accommodant pour tous. Ce n'est pas plus satisfaisant.

D'autres solutions sont possibles.

Quelle que soit la solution adoptée en fait, rien n'empêcherait les vrais amateurs de sport, les « purs », d'abandonner la parade du grand spectacle et ses compromissions, de se regrouper pour le plaisir, entre « concurrents loyaux », pour « la gloire du sport » et d'organiser entre eux, comme ils le voudraient, des rencontres sportives internationales qui évoqueraient ce que, dans l'Antiquité, les Grecs avaient appelé du nom de Jeux Olympiques.



« A plusieurs reprises, des esprits chagrins ou malveillants ont prédit le déclin des Jeux : ils se sont toujours trompés. » Jusqu'à maintenant.

On peut penser que tout évolue dans le sens du perfectionnement, de l'amélioration continue, du progrès. Ou, sans préjugé, on peut être curieux de suivre une expérience déjà faite dans l'histoire : celle même des Jeux Olympiques dans l'Antiquité.

Pendant plusieurs siècles, les anciens Jeux Olympiques ont eu leur époque de prestige, de splendeur. Il ne faut pas trop idéaliser, d'ailleurs : nous connaissons des truquages, des irrégularités, des déloyautés commises aux Jeux. Mais les fautes étaient sévèrement sanctionnées. A cette époque, « les Grecs avaient trop de mépris pour ceux qui faisaient d'un

art quelconque un métier pour tolérer que les Jeux Olympiques puissent rapporter des avantages matériels (6) ». Seuls parmi tous les concurrents, les vainqueurs, en récompense après leur victoire, ont largement et publiquement profité de ces avantages.

Au ^v^e siècle, on connaît au moins un jugement nettement malveillant porté par Euripide : « Alors que les vauriens pullulent par la Grèce, rien n'est pis que la race des athlètes... A quoi sert un homme qui a bien lutté et qui court vite, qui a lancé le disque ou qui a brisé une mâchoire scientifiquement ? (7) »

Euripide n'aime pas les sports. Ni les sportifs.

Quelques siècles plus tard, pensant à la belle époque des Jeux, un certain Philostrate pouvait écrire : « Voilà que tout cela a changé... La gourmandise sicilienne a prévalu... l'état de bombance où ils vivent (les athlètes)... fait naître en eux mille convoitises illicites et les amène à vendre et à acheter leurs victoires. Les uns font monnaie de leur gloire... les autres paient pour obtenir une victoire facile... Je n'excepte pas les managers de cette corruption : c'est par esprit de lucre qu'ils se sont faits entraîneurs... toutes les compétitions sont aujourd'hui viciées. »

Les Jeux Olympiques sont alors en pleine décadence.

L'institution olympique est minée à la base. Une nouvelle étape dans la décadence est franchie après la conquête du monde grec par les Romains.

L'esprit mercenaire barbare, la brutalité des Jeux et des spectacles de Rome contribuent à corrompre l'esprit des Jeux Olympiques. D'un côté « nous

(6) B. GILLET, *Histoire du Sport*, P.U.F., p. 36.

(7) BERGER et MOUSSAT, *Anthologie des textes sportifs de l'Antiquité*, p. 91.

voyons, dans les Jeux Olympiques, les peuples de la Grèce contempler avec bonheur les combats non sanglants de la force, de la rapidité, de la souplesse et de la lutte plus noble encore des talents ; et d'un autre côté, le peuple romain se délecter à contempler l'agonie d'un gladiateur terrassé ou de son adversaire lybien (8) ». L'esprit sportif lui-même a disparu.

Privés de cet esprit qui les animait jadis, les Jeux Olympiques perdent leur raison d'être. Le décret de l'empereur Théodose, Théodose le Grand pour les historiens, mettant fin aux Jeux Olympiques, en 392, n'est pas un acte de sectarisme. Il sanctionne la fin d'une institution qui ne mérite plus de vivre tant qu'elle n'est pas régénérée.

Elle est devenue méconnaissable.

Au point de départ, elle vit de ce qu'on peut appeler, en traduction moderne, l'amateurisme désintéressé. Progressivement, on voit apparaître dans les Jeux le professionnalisme. Et le spectacle prend la priorité sur le sport. Ce n'est pas une critique. C'est un fait qui se situe dans une évolution nécessaire, irréversible.

Jeux et spectacles de Rome ont entraîné les sports dans leur décadence. Les Jeux Olympiques antiques ont vécu douze siècles.

Notre époque est une époque de vitesse. L'évolution risque d'être beaucoup plus rapide.

Une inquiétude étreint tous ceux qui aiment les Jeux Olympiques. Ils souhaitent que ne soient pas altérées dangereusement la richesse et la pureté des valeurs humaines irremplaçables, que les Jeux méritent de porter en eux-mêmes.

(8) A. GILLET, *Histoire du Sport*, p. 38.

En présence de ce qu'on a appelé des « hypocrisies nécessaires... », nous constatons cet échec de l'Olympisme, et nous n'en rions pas du tout (9) ».

Les Jeux Olympiques ont pourtant une mission à remplir dans le monde moderne.

(9) J. Dumazedier, « Force et faiblesse de l'Olympisme », dans *Regards neufs sur les Jeux Olympiques*, p. 170.

CHAPITRE VII

SPORT ET CONSCIENCE CHRÉTIENNE

§ I. — UN PRIVILÈGE

C'est un extraordinaire privilège que de pouvoir faire du sport. C'est être riche d'une merveilleuse richesse. Le possesseur de cette fortune ne s'en rend pas assez compte.

Il a la joie de pouvoir jouer, pour le plaisir de jouer, un jeu dont l'instrument est son propre corps, intégralement souple, en bonne santé. Et de même qu'en musique un bon instrument comme un violon de marque donne plus de qualité au jeu, de même en sport l'aptitude physique d'un organisme bien doué augmente la qualité et la joie au jeu.

Mais toute richesse, qu'elle soit avarement conservée ou libéralement dépensée, du moment qu'elle existe fait toujours envie à ceux qui en sont démunis.

Les sportifs ont écrit des livres sur le sport, en chantant les joies du sport. Un grand malade, à

demi paralysé, n'écrirait pas sur le sport. Il n'aurait pas le cœur à le faire. Il vaudrait mieux qu'il ne le fasse pas.

Il est possible d'expliquer à un sportif en bonne santé, qui dispose du jeu normal de ses bras et de ses jambes, heureux de profiter de toute occasion pour faire du sport, qu'il bénéficie d'un grand privilège.

On peut expliquer. Il n'est pas facile de se faire comprendre.

Sans explications, il en prend brutalement conscience lorsqu'il va visiter à l'hôpital un camarade qui a eu les deux jambes broyées dans un accident, le camarade atteint de poliomyélite ou de cancer.

Quand un sportif en bonne santé se trouve dans un groupe de jeunes de son âge, allongés, infirmes, difformes ou paralysés, il se découvre en possession de cette richesse qu'il ne pouvait pas soupçonner auparavant. Ou bien il éprouve le désir de repartir vite pour respirer le grand air et oublier, ou bien il reste immobile, le cœur serré, à regarder. Peut-être éprouve-t-il, en son âme de jeune, les deux sentiments ensemble, ardents et en désordre.

Egoïsme.

Naturellement, le sport ne porte pas la sollicitude des autres. Il n'en a pas l'occasion. Il n'est pas fait pour cela. Le sport est, en soi, terriblement égoïste et sans le savoir. « Je ne m'inquiète que des choses qui sont à moi..., que les autres choses soient ce qu'elles soient, j'y suis indifférent (1). »

(1) P. de Coubertin, « La pédagogie du sport », cité dans *Regards neufs sur les Jeux Olympiques*, p. 152.

..

L'un des plus récents, et sans doute l'un des mieux réussis parmi les livres de littérature française mis entre les mains des jeunes dans l'enseignement secondaire, présente Henri de Montherlant comme l'écrivain du sport en France, le chantré, le poète du sport. C'est très discutable.

Pour rendre le manuel plus attrayant, sur une photo pleine page, Tony Sailer, triple champion olympique, donne, en pleine descente, l'impression de force en même temps que de souplesse et d'harmonie de l'athlète sûr de lui. Excellente illustration qui attire l'attention des jeunes sur les textes littéraires sportifs.

Montherlant connaît le sport parce qu'il l'a pratiqué. Il l'aime vraiment et de l'intérieur. Il sait l'exprimer dans une langue claire, élégante et facile. On trouve dans *Le Songe* et dans *Les Olympiques*, de fort belles pages. Mais il est impossible de trouver dans l'œuvre de celui qui est présenté comme le grand classique du sport, celui qui a su le mieux l'exprimer, la moindre trace d'une sollicitude pour ceux qui n'ont pas la joie, ni la chance, ni la possibilité de pratiquer un sport. On y trouve des descriptions, des développements d'un esthétisme charmeur, mais replié sur soi-même et pleinement satisfait.

La pratique du sport fait naître une joie, ressentie de façon profondément personnelle et incommunicable, sinon entre ceux qui sont capables de l'éprouver ensemble, sans qu'il soit besoin de paroles.

Comment peut-on parler de partager cette joie ?

**

Il n'y aurait ni responsabilité, ni conscience d'un devoir chez les riches s'il n'y avait pas, côte à côte, la misère des uns qui fait ressortir la richesse des autres.

Le luxe irrite les malheureux, surtout quand ce luxe est réservé, dans un ordre établi, à une élite de privilégiés dont ils sont, pour un temps ou pour toujours, exclus.

Un garçon de la banlieue parisienne regardera avec envie, le jeudi et le dimanche, des garçons qui traversent son quartier en direction du stade de Colombes, des terrains de Bagatelle ou du polygone de Vincennes. Ils passent avec des sacs de sport constellés d'écussons de clubs, et d'où sortent des équipements, des chaussures de foot. Tout cela est trop cher pour lui. Il peut toujours jouer au pied avec une balle dans la cour ou dans la rue. Mais ses parents ne lui permettront pas de s'inscrire dans un club, qui fait parfois figure de monde inaccessible.

La conscience chrétienne ne prend son parti ni de l'injustice ni de certaines inégalités. Elle sait que l'action individuelle ne dispense pas de voir les problèmes d'ensemble, pas plus qu'elle ne les résoud. Elle est émue par toute misère, toute détresse, sensible à tout ce qui souffre, tout ce qui est déshérité. Même s'il ne semble pas que la disproportion soit due à l'injustice humaine : elle existe entre les privilégiés du sport et ceux qui en sont exclus.

Quelques paroles reviennent à la mémoire à propos des petits, des faibles : « Malheur à vous : vous avez laissé de côté les points les plus graves de la Loi : la justice, la miséricorde, la bonne foi. »

« Allez donc apprendre ce que signifie : j'aime la miséricorde... »

Comme le mot lui-même veut le dire, le miséricordieux est celui qui a le cœur ouvert à la misère sous toutes ses formes aussi bien le paralysé, l'infirmes, le déficient physique que le pauvre ou le grand malade.

Or le sport est une activité de luxe pour pays riche. S'il est pratiqué par ceux qui le désirent, c'est le signe que le pays est parvenu à un stade de développement qui le classe parmi les pays évolués. Un niveau moyen de richesse ne veut d'ailleurs pas dire que tout le monde soit riche.

N'oublions pas que le sport a d'abord été chez nous, au siècle dernier, une activité aristocratique, le privilège de quelques-uns, plus fortunés. Grâce à la démocratisation des loisirs, il est devenu activité populaire. Il laisse aux sociologues un champ ouvert à leurs investigations, sans cesse en mouvement, pour étudier la répartition des différents sports pratiqués actuellement dans notre société. Le yatching, le cyclisme, le tennis, le football ou le golf atteignent les milieux largement ouverts, ou très fermés, plus ou moins homogènes.

Au regard des pays pauvres, sous-développés, nos pays d'Europe qui proposent le choix entre tous ces sports font tous figure d'aristocrates qui peuvent se détendre tandis que d'autres en sont encore à lutter contre la faim et à rechercher du travail.

On a suffisamment répété que les deux tiers des hommes aujourd'hui vivant dans le monde, étaient sous-alimentés. Celui qui a faim a autre chose en tête que le désir de faire du sport.

**

Au cours d'un meeting annuel multisports, organisé en France par une fédération scolaire internationale, se trouvait un dirigeant sportif d'un jeune pays d'Afrique Noire.

Arrivant au stade le premier jour, et admirant les couloirs parfaitement tracés sur la piste, les haies transportées sur de petits engins automoteurs, les aires de lancers bien aménagées, il fit cette remarque : « Ça, c'est une installation de pays riche. »

Le soir, avaient lieu en nocturne les rencontres de basket. Il pensa à haute voix : « Ça, c'est un sport de pays riche. » Même remarque le lendemain soir, encore en nocturne, autour d'un magnifique bassin où se disputaient les épreuves de natation : « Tout ça, ça ne peut se faire que dans des pays riches. » Un leitmotiv pendant toute la durée du meeting, avec le désir de participer à des compétitions semblables dans quelques années, accompagnant une bonne équipe et au même titre que les autres pays.

La joie d'un bon repas à l'hôtel est gâchée dans certains pays, parce qu'il a fallu écarter, pour entrer, des solliciteurs tenaces aux visages creusés par la faim.

« Est-il possible à un spectateur d'être innocent ? » demandait Thomas Merton dans un article où il voulait montrer que la politique de l'autruche s'appelait en fait, bien souvent, une omission coupable.

Et en sports comme dans tout le domaine des loisirs, comme en tout autre domaine, peut s'appliquer le jugement qu'actuellement « le plus grand mal du monde n'est pas la pauvreté des démunis, mais l'inconscience des nantis ».

L'inconscience existe à l'échelon nations, devant les retards d'une évolution qui ne permet pas encore les temps de loisirs. Elle existe au plan social. Elle existe à l'échelon personnel, devant le déséquilibre physique, la maladie ou l'infirmité.

Une richesse à partager.

Si le riche en richesse d'argent — quel que soit le régime dans lequel il vit, mais surtout s'il vit dans un système administratif déshumanisé — comprend qu'il est de son devoir de donner à ceux qui sont démunis, le sportif réalise-t-il aussi facilement qu'il est de son devoir de donner ?

Et que peut-il donner ?

Comment partager avec d'autres sa richesse ?

D'abord, jamais on ne s'acquitte d'un tel devoir par bienfaisance ou charité condescendante. Croyant bien faire, on fait alors plus de mal que de bien, souvent animé des meilleures intentions, mais avec une inconscience déconcertante. Il est toujours à souhaiter que soit effectué un partage fraternel et que celui qui donne ait autant de raisons de dire merci que celui qui reçoit.

Ouvrons nos compétitions sportives — c'est déjà fait — aux déficients physiques capables d'y prendre part : sourds-muets au basket ou au football. C'est facile. On a même pu voir un petit aveugle courant un cross, la main appuyée sur l'épaule d'un sourd-muet qui lui servait de guide. Mais, attention, l'invitation ne suffit pas, ni même la bonne volonté. Cet accueil est très difficile en sports, si on n'est pas prévenu.

**

Il existe à Paris une maison des petits infirmes : les « Incurables » des Frères de Saint-Jean-de-Dieu. Peut-être avez-vous vu, au Parc des Princes ou au stade de Colombes, leurs petites voitures juste derrière la ligne de but, à un grand match de football. Les fédérations leur donnent assez volontiers des places de faveur jusque sur la pelouse.

Une équipe de minimes de Saint-Jean-de-Dieu était venue disputer, une année, le championnat scolaire départemental de l'enseignement libre, en football. J'avais arbitré le match aller. Il y avait, dans cette équipe, des garçons difformes. L'un n'avait qu'un bras, un autre portait un appareil articulé à une jambe trop courte. Ils jouaient avec beaucoup d'adresse et d'ardeur. Je ne me souviens plus qui gagna le match. Mais pour le match retour, l'équipe ne s'est pas présentée : elle avait déclaré forfait. Les petits infirmes avaient été heureux à l'idée de jouer contre des garçons normaux. Mais ils avaient été vexés de la pitié qu'on avait eue pour eux. C'était évident. Ils auraient aimé être chargés, bousculés, renversés, comme cela se fait quand on joue entre garçons. Sur le terrain, on leur avait fait des politesses. On avait eu peur de les bousculer. On les avait laissés passer sans les charger. Les bien portants avaient voulu être gentils, accueillants. Ils avaient causé plus de peine que de joie.

**

Autre expérience, réalisée dans le scoutisme. Le camping est un sport. Et le scoutisme suppose la

bonne santé. Mais les dirigeants du scoutisme ont depuis longtemps réalisé l'aide aux jeunes moins aptes ou déficients physiquement, en fondant le scoutisme d'« extension » : les joies du grand air, du camp scout à la portée des allongés et même de certains paralysés. Une gageure. Et bien tenue : du vrai grand camp avec activités, installations, cuisine au coin de patrouille. Un président de la République a pu le vérifier.

Visitant le Jamboree, c'est-à-dire le grand rassemblement international des Scouts, en 1947, à Moysson, M. Vincent Auriol avait voulu voir le coin du « scoutisme d'extension ». Dans l'immense camp de jeunes, les malades avaient été les seuls à percher une tente, habitée la nuit, à dix mètres au-dessus du sol, dans les branches d'un grand chêne. Près d'une « cuisine » en terre et en rondins, construite de leurs mains, plusieurs scouts allongés sur des brancards ou assis sur des voitures étaient, pleins de bonne humeur, occupés à éplucher des pommes de terre pour le repas du soir. Ça n'allait pas vite. Nullement intimidé par les officiels, un des jeunes cuisiniers s'adressa au président : « Alors, Monsieur le Président, on embauche ? »

S'il n'y avait pas eu d'escorte, le président aurait accepté l'invitation.

**

Un bon sourire ne suffit pas. Un camp d'extension est épuisant pour les chefs en bonne santé. Mais le service en vaut la peine.

Il se prépare.

Une troupe de scouts parisiens en bonne santé

vécût au camp permanent de Lourdes pendant trois ou quatre jours, avec une troupe d'extension : des garçons allongés, assis, repliés sur de petites voitu-
rettes qu'on poussait. L'un d'eux était tassé comme s'il n'avait pas de squelette. Sortis pour un temps de l'hôpital, ils voulaient vivre et jouer avec des garçons de leur âge. Habitué aux jeunes malades, un des responsables était heureusement venu parler aux bien-portants, dès le premier jour : « Surtout, ne montrez jamais de pitié. Ils seront heureux d'être bousculés. Si vous jouez, poussez les voitu-
rettes à toute vitesse. Ils aiment la vitesse et n'ont pas du tout peur de tomber avec la voitu-
rette par-dessus la tête. S'ils tombent, ne les plaignez pas. Faites votre possible pour continuer vite le jeu. Ne les faites pas jouer, jouez avec eux, à fond. »

C'est effarant pour des gens prudents, mais c'est réaliste.

La société des jeunes malades est assez déconcertante pour les bien-portants qui s'y aventurent pour la première fois. L'entrée dans ce monde ne s'impro-
vise pas. L'accès n'y est possible qu'à ceux qui, avec beaucoup de patience et de délicatesse, savent se faire pardonner d'être en bonne santé. C'est peut-être la condition d'un véritable service.

§ 2. — « MISÈRE SANS NOM »

S'il est difficile de se faire accepter dans le monde des déficients physiques, il est encore plus difficile de se faire accepter dans le monde des « inadaptés », en qui la sensibilité est très irritable, aigrie, la suscepti-
bilité vite exaspérée par tout ce qui rappelle une

famille qu'ils n'ont pas, une société dans laquelle ils n'ont pas de place ; certains n'ont même pas de nom.

Il est très malaisé d'obtenir le contact avec eux. Ils restent insaisissables, inassimilables. Et pourtant, plus encore que les autres, ils ont besoin de la richesse et de la joie du sport pour retrouver une santé.

Si le contact avec eux peut s'obtenir, il semble que ce soit surtout par des jeunes gens sportifs, qui ont le prestige de la force, de la souplesse et de l'adresse physique.

Dans un roman bien connu, fait de beaucoup de pièces authentiques (2), G. Cesbron décrit une lutte de prestige entre le « caïd » d'une bande, comme plé-
biscité par elle, et le jeune qui cherche, patiemment, à pénétrer de l'extérieur. Devant les principaux élé-
ments de la bande, une longue lutte d'influence se joue finalement dans un match de boxe qui décidera du chef. Il n'en faut qu'un. C'est le vainqueur du combat qui mérite d'être seul le chef.

Je ne pense pas qu'un jeune puisse être chef de bande s'il n'a pas un bon niveau d'aptitude sportive.

James Dean, depuis la blessure profonde provoquée à l'âge de huit ans par la mort de sa mère qu'il aimait passionnément, avait quelque chose de l'inadapté dans sa vie sentimentale. « Ma mère me manque, Monsieur », répliquait-il au maître d'école qui lui reprochait son inattention en classe. Sa figure plaît ou ne plaît pas. Beaucoup de jeunes l'aiment. Sensi-
ble, il s'exprime en poète. Il force la sympathie quand on connaît sa vie. Il possède une influence. Pour-

(2) *Chiens perdus sans collier*. C'est exactement le type de livre qu'il faut lire après *Les Olympiques* de Montherlant, pour rétablir un équilibre.

quoi ? C'était un jeune, ardent, au gabarit athlétique. Une belle silhouette de sportif. Et tout naturellement un meneur.

Si quelque équipe de hand-ball, de foot ou de basket doit disparaître dans une école, un patro ou un club parce que les meneurs de l'équipe, ensemble, sont allés jouer dans d'autres groupements de jeunes moins favorisés — c'est arrivé — ce n'est pas à regretter. A partir du sport, un service a été rendu qui ne pouvait se rendre que par du sport.

**

A moins d'être un monstre, on ne passe pas sa vie sans rendre, de temps en temps, quelque service. Un service peut très bien exiger une compétence et une valeur en sport, comme d'autres services exigent une habileté manuelle, ou une formation intellectuelle, ou tout simplement du temps, de la bonne volonté ou de l'argent.

Je crois beaucoup à l'attrait du sport et à sa pratique comme élément de stabilisation, d'équilibre, pour les jeunes inadaptés.

En Allemagne occidentale, les tribunaux pour jeunes délinquants posent, entre autres, cette question : « Avez-vous déjà fait partie d'une équipe de sports ? » Les statistiques ont montré une énorme différence entre les jeunes « normaux » et les jeunes « délinquants » qui, dans une très forte majorité — jusqu'à 95 % — n'ont jamais pratiqué de sports. Le club, les camarades, l'équipe surtout, sont d'excellents moyens qui rééquilibrent un inadapté et lui font perdre le complexe psychologique qu'il risque malheureusement de garder toute sa vie.

C'est au stade suivant, après réadaptation, qu'il pourra apprécier, comme après une véritable libération, la vraie joie de la pratique du sport, qui n'est plus un moyen mais un but.

Les « inadaptés ».

Quand on parle d'inadaptés, les gens normaux ont tendance à croire — parce qu'ils ignorent souvent tout du problème — qu'il s'agit de quelques cas isolés, de quelques pauvres garçons malheureux.

Les chiffres sont impressionnants et suffiraient à donner mauvaise conscience. En France, il y a environ six millions de jeunes d'âge scolaire. Sur ce total, l'Education Nationale reconnaît que 600 000 jeunes sont placés dans des conditions de vie précaire : dissolution ou carence de liens affectifs, misère matérielle au foyer, logement insuffisant, immoralité constante dans l'entourage immédiat.

Physiquement, ils ne sont pas moins doués que les autres pour le sport. Mais, en fait, ils se trouvent dans des conditions qui ne leur en permettent pas la pratique.

Encore ce chiffre officiel, un peu effrayant, de 600 000, est-il inférieur à plusieurs autres présentés à la suite d'enquêtes privées. Pour Odette Philippon, par exemple, sur 6 millions de jeunes, « 1 240 000 seraient inadaptés, vivant, souffrant en marge d'une vie physique, intellectuelle et morale nécessaire à leur développement, soit 20 % des enfants de France ».

On a avancé les chiffres de 100 000 enfants abandonnés, de 30 à 40 000 délinquants. Pour Paris seulement, les juges d'enfants, particulièrement bien placés

pour donner des renseignements sérieux, estiment à 10 ou 11 000 le total des jeunes de 9 à 18 ans qui vagabondent, couchant au hasard d'une fin de journée.

L'un de ceux qui connaissent le mieux en France le drame de l'enfance inadaptée (3) lance, chaque fois qu'il en a l'occasion, un appel : « Si vous connaissez de grands jeunes gens, physiquement solides, sportifs, qui accepteraient de venir comme moniteurs-éducateurs dans nos maisons de jeunes, dites-leur qu'on a grand besoin d'eux. On les attend. » Je précise qu'il ne s'agit d'un dévouement bénévole, mais d'une profession, d'un emploi bien rétribué et que l'attrait du salaire ne suffit pas pour déterminer un choix.

Dans ces maisons, plus encore qu'ailleurs, il faut qu'il y ait des équipes de sports. Ces garçons anormaux, délinquants ou prédélinquants, donnent beaucoup plus que les autres aux dirigeants sportifs l'impression qu'ils sont instables, indisciplinés, ennemis *a priori* de tout ce qui leur est proposé. Mais ils arrivent, sous l'influence d'un moniteur, d'un responsable ou d'un groupe d'amis, à former des équipes ardentes, extraordinairement soudées et homogènes.

C'est souvent l'occasion pour eux de faire plusieurs découvertes : celle de la valeur de l'obéissance dans une société où ils se plaisent, l'équipe, qui ne peut pas exister si chacun n'obéit pas à son chef ; celle de l'utilité et de la solidarité de chaque équipier dans un résultat d'ensemble ; celle d'obtenir ensemble la joie d'un succès.

Pour les adultes, l'exemple de la prison de Melun est une belle réussite. Grâce à un sport, le basket-ball,

(3) Abbé J. Plaquevent. Lire surtout *Misère sans nom*.

pratiqué à un excellent niveau sportif, des hommes se sont rééquilibrés moralement et reclassés dans la société, au point de choisir après leur libération un travail leur permettant de continuer à jouer encore dans une équipe de basket.

Pour ceux qui ont fait confiance au sport et qui auraient été accablés de blâmes officiels s'ils avaient échoué dans leur expérience, c'est une récompense : ils ont communiqué leur foi et leur joie — cela va tout naturellement ensemble — à d'autres qui en avaient beaucoup plus besoin qu'eux.

C'était la preuve qu'il y avait là quelque chose à tenter.

II. — UNE PRISE DE CONSCIENCE

A partir d'une acceptation de principe que quelque chose est à faire, on a mauvaise conscience à ne rien faire. Et si on attend vraiment l'occasion de rendre service, avec le désir qu'elle se présente pour la saisir aussitôt, je crois que l'occasion ne manquera pas de se présenter, et vite, et dangereusement.

Saisissant au vol ces occasions, certaines étoiles du cinéma, du music-hall ou de la chanson ont de jolis gestes de générosité. Leur simple visite emplit de joie ceux qu'ils viennent voir, pour faire plaisir : petits malades, prisonniers, vieillards, enfants abandonnés, grands blessés, inconnus, au passage, un jour.

C'est très différent de la tournée officielle charitable mais largement subventionnée, dans les hôpitaux et hospices au moment de Noël, ou dans les sanas, aux périodes creuses de l'année. C'est tout autre chose parce que c'est gratuit, que le temps n'y est pas chronométré et que personne n'en parle. Ceux qui

ont réussi s'acquittent d'une dette auprès de ceux qui n'ont pas eu de chance. C'est une joie rare, qui ne s'épanouit que dans le don vraiment désintéressé et dans la discrétion. Ainsi Gérard Philippe a fait vivre, financièrement, une colonie de vacances. « Le bruit ne fait pas de bien. Le bien ne fait pas de bruit. »

§ 3. — RESPONSABILITÉ

Au même titre que les grandes vedettes de la chanson ou du cinéma, les grands champions sportifs — ceux qui ont réussi — ont une responsabilité envers les malchanceux.

Il serait indiscret de dévoiler de beaux gestes de générosité ou de services rendus par certains grands sportifs bien connus en France. Mais tous ont une responsabilité, et pas seulement quelques-uns. Il est vrai qu'on ne sait pas ce qui se fait de bien. On ignore les plus beaux services rendus parce qu'ils sont les plus discrets.

Parfois, tout à fait par hasard, on entend au passage raconter une belle histoire vraie. Peut-être, c'est plus facile à citer puisque cela ne s'est pas passé chez nous, le prestigieux champion que fut Gino Bartali trouverait-il indiscret que l'on dise à quel point la maison de petits infirmes, toute proche de son pavillon, dans la banlieue de Florence, lui est reconnaissante pour toutes ses générosités ?

Quant aux sportifs de moindre renom, la foule de ceux qui ne sont pas de grands champions, c'est d'une toute autre manière qu'ils peuvent être utiles aux autres. Le sport doit leur permettre à tous d'être plus aptes à rendre service. Et souvent c'est à titre de sportifs qu'ils seront invités à rendre service. La

société évolue. Les loisirs sont appelés à y prendre de plus en plus de place. Il faut donner ce « complément d'âme » nécessaire à tout ce qui vit et qui prend de plus en plus de volume. Cela suppose que les dirigeants et responsables, de plus en plus nombreux, soient aussi de plus en plus des animateurs.

Services.

Qu'en toute bonne conscience, ceux qui pensent que le temps limité, réservé aux sports, est déjà trop court, n'en limitent pas davantage le temps si cette activité de détente est pour eux une condition nécessaire pour équilibrer leur vie, mieux accomplir leur travail et rendre service de façon tout à fait extérieure aux sports.

Mais à partir de la connaissance et de la pratique même des sports, il est possible de rendre service de bien des manières.

D'abord comme arbitre, puisque cela suppose en principe la connaissance des règlements du sport à arbitrer. C'est le type même du service désintéressé et austère qui apporte, selon une expression classique, fort peu de consolations à ceux qui veulent bien le rendre. Comme les arbitres officiels, un arbitre bénévole recueille rarement de la reconnaissance, plus souvent de l'incompréhension, des histoires, des ennuis. C'est encore la récolte la moins désagréable.

Dans un groupement de jeunes sportifs, le rôle d'arbitre — qui ne s'improvise pas mais exige une formation patiente — peut être présenté aux plus grands comme un moyen de se rendre utiles, soit immédiatement auprès des plus jeunes, soit plus tard dans n'importe quelle association sportive.

On peut aussi lancer le sport là où il n'existe pas et ne demande qu'à s'implanter. Des jeunes se retrouvent dans un terrain vague, une cour d'école, une maison de jeunes. Ils jouent, mais ils ne font pas de sport. Il existe une énorme différence entre pousser du pied une petite balle mousse dans la cour, et dribbler et descendre avec des chaussures à crampons sur un terrain réglementaire, même en mauvais état. Passer du jeu au sport est un rêve irréalisable pour certains jeunes. L'animateur va réaliser le rêve, faire vivre l'aventure inespérée. Il va tenir le rôle de catalyseur, cristalliser autour des sports qu'il aime et qui semblent pouvoir s'adapter sur place, des éléments de valeur qui seraient toujours restés inutilisés et inconnus. Des vocations de grands sportifs, footballeurs, grimpeurs en montagne, cyclistes, basketteurs, ont ainsi germé très modestement, grâce à des animateurs ignorés.

Les anciens sportifs seront souvent sollicités pour accepter des responsabilités sur le plan municipal, local, scolaire ou professionnel, en tout ce qui concerne les réalisations ou les associations sportives. Les bonnes volontés manquent. On cherche des dirigeants. Il faut s'occuper des jeunes. Que chacun pense à rendre, plus tard, quelque chose de ce qu'il a reçu en dévouement, en temps donné, dans la mesure où lui-même en a profité.

Les étudiants qui ont de grandes vacances, sont très utiles quand ils aiment le sport, dans des colonies ou camps de vacances. S'ils pratiquent avec facilité plusieurs sports, ils sont assurés d'avoir de l'autorité dans leur service et le prestige du moniteur qui sait aussi bien faire un grand jeu qu'organiser un sport.

La confiance, la joie et la reconnaissance viendront comme par surcroît.

..

Certains sports peuvent préparer plus directement à un service. Dans un club ou une équipe de natation, il est juste d'attacher beaucoup d'importance à l'entraînement, au style, aux temps réalisés. Il est très facile aussi d'attirer l'intérêt sur les épreuves de sauvetage. Pour les jeunes, il existe des brevets de sauveteurs scolaires, avec plusieurs degrés dans la difficulté, qui donnent le goût du sauvetage et la compétence pour le faire. Ce n'est pas une préparation utopique. Elle rend service. En plusieurs cas, des jeunes sauveteurs sont venus exprimer leur reconnaissance pour la chance qu'ils avaient eu d'apprendre, tôt, à rendre service tout en nageant dans une équipe de compétition scolaire.

En montagne, le ski, la varappe, l'entraînement aux courses en été ou en hiver, sont indispensables pour rendre service. Lorsque par mauvais temps ou temps bouché on ne peut utiliser ni l'avion léger d'observation, ni l'hélicoptère, personne d'autre que le sportif de la montagne ne peut intervenir.

..

C'est la plus belle réponse au reproche d'égoïsme fait au sport. Il ne porte pas en soi la sollicitude des autres, pas plus qu'il n'est en soi élément de solution du problème social. Mais il débouche naturellement et efficacement sur le service. Il devient autre chose qu'un privilège de luxe, de race ou de santé.

Ce qui est uniquement privilège, qui n'a pas, en contrepartie, une responsabilité, des devoirs, un service, paraît vite odieux. L'histoire nous apprend qu'un tel privilège doit disparaître et qu'en fait il disparaît.

Tous ceux qui ont eu mission d'enseigner dans l'Eglise, ont périodiquement rappelé que les possesseurs de richesses, de quelque richesse que ce soit, ne sont que des dépositaires, des dispensateurs des trésors qui leur sont confiés. Le vrai propriétaire, c'est Dieu qui n'a jamais voulu limiter ses richesses à quelques-uns, mais les mettre, comme son soleil, à la portée de tous.

Et c'est le devoir de tout économe fidèle de donner à chacun sa part, une part qu'il voudrait plus débordante surtout pour ceux qui se présentent les mains vides.

Quel sportif peut dire qu'il n'a pas reçu de talent dont il devra rendre compte ?

CHAPITRE VIII

A PARTIR DU SPORT : UNE SPIRITUALITÉ

Toute notre vie doit se transformer en une louange à Dieu.

C'est notre raison d'être.

Travail bien fait, progrès pour l'amélioration du monde, service des autres, activités de toutes sortes, sans oublier détente, loisirs et sports, tout prend alors sa vraie valeur.

Succès et joies peuvent être offerts, en prière de reconnaissance. C'est facile.

Echecs, souffrance et mort n'ont un sens que lorsqu'ils prennent une valeur de rédemption.

Sans cette lumière qui vient les éclairer, échecs, souffrance et mort demeurent une fatalité qu'il faut bien subir. Pour les jeunes, cette fatalité peut paraître absurde, injuste ou révoltante.

Accessible à toutes ces réactions, le chrétien est invité à devenir lui-même une louange vivante à Dieu,

Il cherche à s'unir à la louange de tous ceux qui aiment et servent Dieu de tout leur cœur, ou médiocrement, comme ils peuvent. Il offre la louange de tous ceux qui ne pensent pas à le faire. Il offre la louange de tout le monde créé. Il est le chantre de la création.

Cette louange, chacun l'exprime à sa manière, en gardant son style personnel.

§ 1. — DIVERSITÉ

Il est des louanges certainement très agréables à Dieu que sont les louanges des Saints, louanges continues, ardentes, sans distractions, de la Vierge Marie, des Apôtres, de parents et d'amis peut-être, de tous ceux qui sont admis actuellement dans la vision de Dieu.

Louanges de l'Eglise de la Terre, dont l'un des rôles est de prier.

Il est des louanges ravissantes que seuls sont capables d'exprimer de jeunes enfants, et des louanges sérieuses, raisonnables comme, devant le Seigneur, « le bel agenouillement droit d'un homme libre ».

Il monte sans cesse la prière muette, inappréciable, des malades et de tous ceux qui souffrent.

Il est des louanges communes, distraites, banales, pauvres et souvent mercantiles qui sont nos prières à nous.

Il est des louanges calmes ou passionnées, silencieuses ou prolixes, ou qui se traduisent par gestes, selon les tempéraments et les races.

Celui qui aime le sport peut s'unir de bon cœur à toutes ces expressions de louanges. Il se sent en accord profond avec elles.

Déséquilibre.

Mais il y a des louanges qu'il n'aime pas et qui risquent même de lui faire perdre le désir et le goût de la prière.

Ce sont les prières qui tiennent le corps en méfiance excessive, qui méprisent trop ce qui a été appelé la « guenille charnelle », guenille respectée, aimée par le sportif qui désire la conserver en très bon état et longtemps. Il pense aussi qu'il y a plus de joie à offrir quelque chose de précieux, qu'on aime, plutôt qu'un objet qu'on méprise.

Il est écœuré ou exaspéré par la prière d'inspiration janséniste et moralisante.

Il préfère à l'introspection timorée, la prière qui offre l'action généreuse et qui en vit.

Il est des louanges qu'il trouve insupportables, parce qu'elles laissent trop supposer qu'il n'y a pas équilibre humain. Il devine que le côté physique, corporel, de la nature humaine, a été insuffisamment respecté, trop mal traité, exagérément tendu, risquant d'occasionner des névroses, autant que des maladies de remords ou de scrupules, jusqu'à des sortes de folies douces sur thèmes de spiritualité.

En lui-même il pense que pour éviter ces cas de tension excessive, rétablir l'équilibre et présenter une prière plus saine, il serait bon de conseiller une aération, une pratique d'éducation physique, de sports ou de vie au plein air.

Sans doute, de grands saints ont violenté leur corps. Mais il semble que plusieurs, et parmi les plus grands, aient publiquement reconnu, à la fin de leur vie, que c'était de leur part une outrance de jeunesse.

Quant aux performances des anciens pères du

désert, elles apparaissent aujourd'hui aussi stupéfiantes qu'inimitables. Et cela vaut peut-être mieux.

Sainteté et santé.

Si l'ascèse chrétienne, dont le maintien est absolument indispensable, cherche toujours à acquérir la maîtrise de l'âme sur le corps, pour que l'âme ne soit pas l'esclave des caprices du corps, il est essentiel que le combat pour la sainteté ne nuise pas à la santé. Le désir de perfection attire davantage s'il ne se présente pas comme une dégradation volontaire et nécessaire de la santé.

La sainteté ne doit pas s'opposer à la santé (1).

Chacun a sa vocation bien personnelle à réaliser. Il y a la vocation du malade. Mais toute autre est la vocation de celui qui, ayant un corps en bonne santé, tient à le maintenir en bonne santé. C'est le désir du sportif.

Il sait qu'il est épuisant et nettement contre-indiqué pour un débutant ou un athlète moyen, de vouloir suivre la cadence et faire le temps d'un grand champion olympique sur une course de fond. Ce serait une erreur, un risque évident d'accident grave, risque aussi de découragement.

La « grâce » est, par définition, « gratuite », et l'Évangile nous enseigne, à plusieurs reprises, que Dieu n'aime pas distribuer ses dons de façon égalitaire, ni en qualité ni en quantité.

Chacun est responsable de ce qu'il reçoit personnellement. Il a liberté d'action pourvu qu'il fasse

(1) J. GOLDBRUNNER, *Sainteté et santé* ; cf. F. THOMPSON, *Health and holiness*.

fructifier ses dons et que, dans la manière de le faire, tout soit accompli sous le regard de Dieu, et puisse lui être agréable. En bonne santé ou en maladie. En activité de travail ou en activité de détente.

Maladie, travail ou sport sont également matière à offrande. La vie sera plus intensément et mieux vécue pour qu'elle soit tout entière plus belle à offrir.

La vie elle-même devient prière, sans cesser d'être action ou détente et sans transformation apparente.

C'est la vieille grand-mère qui égrène distraitemment son chapelet pendant des heures, en pensant à ce qui est maintenant pour elle le passé.

Un Jean-Sébastien Bach qui prie en jouant l'orgue de l'église Saint-Thomas de Leipzig.

Le travailleur manuel qui offre son travail pénible en épongeant sa sueur.

Un émule de frère Jean de Fiesole, l'Angélique, qui peint, en état de grâce, des tableaux et des fresques.

La mère de famille, en pleine vaisselle ou à la cuisine derrière ses casseroles, qui lave le linge ou soigne les enfants.

Le moine qui chante l'office divin à la perfection, pour tous ceux qui ne prient pas.

Le grand malade qui, silencieusement, tient le crucifix serré dans ses doigts crispés.

Tous les troubadours de Dieu qui chantent aujourd'hui ses louanges, s'accompagnant à la guitare.

Et l'athlète qui bondit sur le stade au soleil ou celui qui, simplement, éprouve la joie de pratiquer le sport qu'il aime.

Dans ce concert de louanges, qui tient sans doute plus d'un negro-spiritual improvisé que d'un concert classique, fausses notes et fantaisies, qu'il serait dommage d'exclure, sont absorbées et entraînées dans le

grand mouvement ascendant de prière générale. Et tout devient occasion et expression de prière.

Le sportif offre — qu'elle soit métier ou qu'elle soit détente, peu importe alors — une activité physique qu'il veut pleinement réussie.

Activité plus artistique qu'une peinture ou qu'une sculpture où manqueront toujours le mouvement et la petite flamme que donne la vie.

Activité plus captivante qu'une audition de musique pour ceux qui ont fait l'expérience d'avoir entendu, joué et vécu en même temps, une extraordinaire symphonie. « Cette symphonie, nous sommes nombreux à l'avoir entendue, et je souhaite que tous les hommes dans un proche avenir l'écoutent à la période de leur vie où ils peuvent l'entendre (2). »

Activité souvent plus dure physiquement qu'un travail manuel, rarement poussé comme le sport, avec intensité, jusqu'à la limite des forces humaines.

Activité qui mérite bien d'être une magnifique occasion de louange.

Méfiance.

Il est inadmissible qu'un chrétien puisse écrire aujourd'hui, que le désir du loisir « n'est pas reconnu ou n'est que toléré par la morale religieuse », ou que le sport, envisagé comme loisir, « garde quelque chose de solitaire et de honteux (3) ».

C'est faux.

C'est contredire saint Paul écrivant : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, soit tout autre chose

(2) Georges MAGNANE, *Regards neufs sur les Jeux Olympiques*, p. 15. (Cf. André OBEY, *L'Orgue du stade*.)

(3) J.-M. DOMENACH, revue *Esprit*, juin 1959, p. 1105.

que vous fassiez, faites tout pour la Gloire de Dieu. » Et, dans un commentaire public, le pape Pie XII précisait que le sport pouvait très bien avoir dans ce « tout autre chose », sa place marquée dans l'offrande de toute la vie (4).

C'est contredire aussi la plus ancienne tradition chrétienne.

Dès le début du Christianisme, en pleine période de persécutions romaines, au II^e siècle, les documents que nous possédons, prolongent l'enseignement de saint Paul. L'un d'eux (5) conseille aux chrétiens de ne se singulariser en rien, d'adopter un genre de vie en tout semblable extérieurement à celui des païens qui les entourent, travail et loisirs, mais d'être au milieu d'eux ce que l'âme est dans le corps, de soulever toute cette masse païenne pour la transformer du dedans et l'offrir en louange de gloire à Dieu.

Un curieux auteur chrétien très ancien, Clément, professeur dans une grande capitale intellectuelle, Alexandrie, professeur d'enseignement supérieur dirait-on aujourd'hui, recommande à ses auditeurs, païens ou chrétiens, la pratique du sport. Il propose plus particulièrement certains sports aux sédentaires et déconseille, pour les femmes, les sports trop violents. Pour lui, l'activité physique sportive est une manifestation toute naturelle de la vie en société, surtout dans une grande ville.

Toujours au temps des persécutions, alors que les chrétiens pouvaient être appelés brusquement à rendre compte de leur vie, à un moment où le témoi-

(4) Allocution aux formations sportives d'Italie, 20 mai 1945.

(5) « A. Diognète. »

gnage quotidien de vie était en train de retourner le monde romain en faveur du Christianisme, Clément n'enseigne pas que le sport soit à abandonner pour faire œuvre plus utile. Il en recommande la pratique, conseillant de le vivre, comme on vit toute sa vie, en chrétien.

C'est à la même époque que l'évêque de Lyon, saint Irénée, contemporain des martyrs saint Pothin et sainte Blandine, réfute vigoureusement, au nom de l'orthodoxie, les idées de ceux qui expriment déjà une méfiance excessive pour le corps, le considérant comme un suppôt des puissances du mal. Ils sont dans l'erreur. Ce qui est authentiquement chrétien, c'est la pensée de saint Irénée : la gloire de Dieu, c'est l'être humain vivant, tout entier et dans toute sa vie : « L'homme vivant est gloire de Dieu. »

Jansénisme.

Mais dans toute l'histoire de l'Eglise, il est vrai qu'on peut suivre le développement des deux tendances : la tendance de saint Paul, de saint Irénée, et la tendance trop méfiante, pessimiste, erronée.

Beaucoup plus tard, en France le jansénisme a repris la tendance pessimiste. Les maîtres jansénistes ont eu une influence considérable et longtemps déplorable, au moins jusque dans la première moitié du xx^e siècle. En éducation, cette tendance a causé beaucoup de mal dans la conscience de ceux qui sont adultes aujourd'hui.

Une conscience chrétienne est justement pénétrée de l'immensité et de la transcendance de Dieu, bien convaincue de la petitesse et de la fragilité humaines.

Elle a raison d'avoir méfiance de soi et de craindre, plus que tout autre mal, le péché.

Mais elle aurait tort d'oublier l'aspect complémentaire de confiance en Dieu, de grande dignité de l'homme, du devoir d'offrir la louange du monde, de la joie de la Rédemption en marche, de la force encore actuelle de la Pentecôte, de la certitude optimiste de la victoire définitive de Dieu, du devoir d'y œuvrer ardemment de toutes ses forces, chacun à sa place, providentiellement.

Nietzsche.

Elevé dans une atmosphère pessimiste de méfiance, Nietzsche a pu dire que le Christianisme « lui avait donné du poison à boire ». Dans les exposés qui lui avaient été faits par ses maîtres au temps de sa jeunesse, ou dans ce qu'il en avait retenu lui-même, le Christianisme, message de libération, d'amour et de joie, était devenu une religion négative de défenses, de protection pour conserver la chasteté.

Une crainte paralysante et malade de commettre des péchés d'impureté, un immobilisme timoré dans l'attente continuelle d'examen de conscience épouvantés, avec cette « conscience policière qui épie tous les sentiers pour saisir le péché qui passe (6) » au lieu du désir hardi et joyeux de porter, avec la force renouvelée des sacrements, le témoignage d'un service des autres à longueur de journée.

Une certaine tendance janséniste omet de présenter ce qui fait pourtant partie essentielle du message chrétien : la coopération humaine, l'appel à l'action

(6) Marie Noël, *Notes intimes*, p. 160.

qui ne gêne pas la prière mais l'exige, l'équilibre, et la joie évangéliques et le devoir d'être le ferment, le sel, la lumière, tout ce qui fait qu'un jeune en bonne santé est heureux de vivre généreusement sa vie, chrétiennement, sans se croire pour autant appelé à devenir moine, ce qui est une tout autre manière de servir.

Que d'erreurs ont été dites ou écrites, de jugements faux portés sur l'activité physique et les sports, au nom d'un Christianisme mal compris, interprété comme une morale restrictive, brimant la liberté, éteignant l'ardeur et la joie de vivre, exaspérant ou décourageant toute une vitalité saine.

Ne confondons pas morale chrétienne, parfois mal présentée, négativement, comme un code d'interdictions desséchées, et Christianisme. Le Christianisme doit toujours être annoncé comme une bonne nouvelle libératrice, révélation joyeuse d'un Dieu personnel, vivant aujourd'hui, qui est Amour et qui veut que nous soyons tous pleinement heureux.

Ne confondons pas surtout Christianisme et une certaine conception janséniste du Christianisme. Pourquoi accuser la chair de tous les péchés ? Il en existe aussi de très graves, contre l'Esprit. Et ceux-là sont sévèrement jugés dans l'Evangile, beaucoup plus sévèrement que tous les péchés contre la chair.

Inutile d'opposer l'immortalité de l'âme à la fragilité du corps. Il est inadmissible de prétendre que le chrétien doive occuper passivement et tristement sa vie à préparer sa mort, à attendre, dans le dégoût de cette vie, un bonheur à venir, de croire qu'il vive dans une « nostalgie ou une terreur de l'au-delà (7) »

(7) BERGER et MOUSSAT, *Anthologie des textes sportifs de l'Antiquité*, p. 23.

supposant une psychologie assez primitive, une intelligence demeurée à un stade encore peu évolué.

Si de telles erreurs ont pu être écrites il y a quelques dizaines d'années, il serait impossible de les imprimer aujourd'hui après un honnête travail de documentation, pour qui voudrait rester de bonne foi.

Montherlant.

De bonne foi, Montherlant et bien d'autres ont pu l'être et se tromper. Lui-même a été trop intéressé par Port-Royal pour n'être pas marqué par le jansénisme. Il a choisi, de plus, à son gré, quelques textes de la Bible, isolés du contexte, et il a pu écrire : « Non, l'orgueil de la vie qui physiologiquement est l'essence et le critérium du sport, ne peut être accordé avec l'Écriture qui l'a maudit. »

Montherlant donne là une définition personnelle et très discutable de l'essence du sport, et il emploie à tort des expressions bien ambiguës comme « religion du sport », « morale chrétienne » étroite et négative, telle qu'il se la représente, et « morale du sport ». Pour lui, « la morale chrétienne, faite de contrainte en vue de restreindre la liberté individuelle, ne peut être accordée avec la morale du sport ».

Trop d'équivoques en quelques lignes.

§ 2. — DOCTRINE CHRÉTIENNE

Il vaut beaucoup mieux, lorsqu'on cherche à se renseigner loyalement, faire confiance à ceux qui ont autour de nous, à notre époque, la responsabilité

d'exprimer le point de vue chrétien. « Tout ce qui fait vos corps plus beaux, plus forts, plus prêts, vous est permis, disait à des jeunes le cardinal Suhard. Les jeux du stade vous sont ouverts. »

Et les chefs de l'Eglise catholique ont donné, à plusieurs reprises, des directives très précises.

Les derniers papes, Pie XI et Pie XII, ont fait tout autre chose que de bénir les sportifs comme peuvent être bénis, passant en délégation à Rome, des congressistes numismates ou philatélistes.

Ils ont rappelé et précisé, sur le sport, la doctrine traditionnelle de l'Eglise.

Pie XI fut lui-même un sportif pratiquant, très fort en alpinisme. Il a donné son nom au passage difficile qu'il a découvert sur la face orientale du mont Rose, le passage Ratti. Il parle du sport en connaisseur.

Pie XII, malgré son travail écrasant, se tenait très au courant des événements sportifs. Il aimait recevoir les grands champions. Pour lui, exceptionnellement, à sa demande, au cours de leurs démonstrations autour du monde, les célèbres Haarlem ont donné une seconde fois leur éblouissant numéro d'entraînement au basket.

Comme chef de l'Eglise, il a souvent encouragé les jeunes à pratiquer les sports et à louer Dieu par le sport : « Comme si le corps, créature de Dieu au même titre que l'âme à laquelle il est uni, ne devait pas avoir une part dans l'hommage à rendre au Créateur (8). »

« Mettez votre joie dans la pratique correcte du sport, disait Pie XII, afin que soit sans cesse plus

(8) Allocution aux formations sportives d'Italie, 20 mai 1945.

florissante la santé physique et psychique et que se fortifie le corps au service de l'esprit (9). »

Amour de la création.

Nous sommes loin de la honte du chrétien qui se demande s'il ne fait pas quelque chose de mal parce qu'il pratique un sport.

L'activité physique est promue naturellement à la dignité de tout ce qui peut être occasion ou expression de prière.

Elle nuance même la prière d'une teinte particulière. La prière du sportif ne sera pas celle du moine qui marche les yeux baissés pour être plus recueilli, qui prie les yeux fermés, absorbé, la tête dans ses mains ou qui cherche à oublier son corps, obstacle à la continuité et à la perfection de sa prière.

Il aime regarder. Il voit partout la création de Dieu. S'il ne voit pas bien, et vite, souvent le sportif se tue.

Il regarde attentivement et remercie pour tout ce qu'il voit et pour la joie de vivre.

Sa prière commence par l'adoration, l'admiration, le remerciement. Il fait sienne la belle prière de saint François d'Assise, le cantique des créatures. Il remercie pour tout ce dont il dispose : santé du corps, lumière du jour et joie de vivre, satisfaction de courir, de jouer, de pratiquer le sport qui lui plaît.

« J'aime la lumière et la santé, et la beauté, mais comme des richesses dont Dieu me comble. C'est Dieu encore que j'aime à leur source et à travers elles, et je ne les aimerai jamais plus que Dieu, ni contre Dieu... J'aime la lumière, mais comme un

(9) Au congrès scientifique du sport, 8 novembre 1952.

reflet de cette lumière bienheureuse qui est Dieu lui-même ; et la santé, mais comme une image de cette pleine vie, jaillissante et éternelle que Dieu veut nous donner ; et la beauté, mais comme l'appel d'un visage merveilleux que je verrai, j'espère, en Paradis (10). »

La beauté n'est pas qu'invitation à la prière, mais elle peut le devenir. Elle peut être un but, ou un signe, ou les deux à la fois. Déjà, Clément d'Alexandrie, contemporain des derniers Jeux grecs, pouvait écrire : « Garde-toi d'user de la beauté en tyran, et d'outrager la jeunesse en sa fleur. Mais garde-la pure pour qu'elle soit belle. Sois le roi de la beauté et non son esclave. Je reconnâtrai la beauté en toi quand tu auras gardé pure son image. J'adorerai la beauté quand il s'agira de celle qui est la véritable source et le modèle des plus belles choses (11). »

Joie.

Une âme chantante, reconnaissante pour tous les bienfaits de Dieu, s'exprime en prières joyeuses.

Ainsi s'expriment les chrétiens, depuis des siècles, dans les prières liturgiques :

*Splendeur de la Gloire du Père,
Lumière de lumière, et source de clarté,
Affermis notre courage dans l'action,
Et que cette journée se passe dans la Joie.*

Ainsi s'exprime un chrétien, aujourd'hui, s'adressant à l'auteur d'un livre sur la joie : « O Giono,

(10) P.-V. POUCEL, *Mystique de la terre*, t. II.

(11) Clément d'ALEXANDRIE, *Protreptique*, n° 49.

écoutez, je vais vous le dire : la joie est un rite de louange. Elle est, dans la jubilation des créatures, la partie concertante de mon corps obéissant... Depuis la création de l'homme par Dieu, cet office de louange ne s'est jamais interrompu, j'en suis l'officiant aujourd'hui (12). »

Retournant une phrase malheureuse de Nietzsche, Jean Mouroux peut écrire : « Le chrétien n'est pas un lâche qui craint d'êtreindre la vie, ni un faible qui redoute d'affronter la joie, ni un vaincu qui méprise une beauté inaccessible à ses mains. » On n'a jamais demandé à un chrétien d'être un mou, un endormi, encore moins un peureux ou un lâche. S'il doit être capable de pratiquer la douceur et la maîtrise de soi, il sait qu'il faut être fort et que seuls les « violents » s'empareront du royaume de Dieu.

Ardeur.

Le sportif ne se reconnaîtra pas dans ces caricatures esquissées par E. Mounier, en un style mordant, à la Bernanos. Même physiquement, il ne peut pas se présenter ainsi :

« Ces êtres courbes, qui ne s'avancent dans la vie que de biais et les yeux abattus ; ces âmes dégingandées, ces peseurs de vertus, ces victimes dominicales, ces froussards dévotieux, ces héros lymphatiques, ces bébés suaves, ces vierges ternes, ces vases d'ennui, ces sacs de syllogismes, ces ombres d'ombres, est-ce là l'avant-garde de Daniel marchant contre la bête ? »

(12) P.-V. POUCEL, *Mystique de la terre* (t. II), « plaidoyer pour le corps ».

Le christianisme a toujours eu besoin de témoins ardents. Et pour tous, la vie est un combat contre les forces du mal. En soi, d'abord, chacun sait qu'elles existent.

Selon la comparaison de saint Paul, le chrétien est engagé dans une dure compétition. Il doit veiller à ne pas se faire éliminer, à ne pas abandonner. Il faut s'entraîner et lutter pour gagner.

**

Il luttera, là aussi, en « concurrent loyal » et « pour la gloire du sport ». La gloire du sport ne gêne en rien la gloire de Dieu quand on met l'une au bout de l'autre, dans un même prolongement, une même perspective, de même que l'amour d'une maman pour son enfant ne gêne en rien l'amour qu'elle a pour Dieu quand elle situe ces deux amours dans une même perspective. Ils se renforcent même mutuellement.

Cette perspective suppose la foi dans l'éternité. La perspective existe, mais il faut se trouver par hasard, un jour, dans son axe, où accepter de venir s'y mettre, pour l'apercevoir.

Pour nous, cette éternité est commencée, beaucoup plus encore que nous ne l'attendons. Elle se vit actuellement, aujourd'hui, en ce moment présent. La gloire de Dieu sera d'autant mieux réussie que le moment présent sera mieux utilisé.

« Théophore ».

Et Dieu n'est pas loin, en distance. Il est présent parmi nous, présent dans l'être humain qu'il a créé.

Le sportif a pour son corps et pour le corps des autres le respect qu'on a pour un temple habité par la divinité, selon l'expression du païen Platon.

Temple véritablement habité, pour le chrétien, dont le corps a été baptisé, consacré, puis sanctifié par la Présence Réelle du Fils de Dieu, et plus intimement qu'une église consacrée ou qu'un calice en métal le plus précieux ne contiennent l'Eucharistie.

Le corps du chrétien est marqué de signes, qui reprennent les vieux rites humains, dont l'onction d'huile, pour donner la force aux sportifs.

Selon les vieilles expressions des premiers chrétiens, il est vraiment Théophore, Christophore : il porte Dieu vivant en lui, d'une manière qui doit toujours nécessairement « faire mystère ».

Et, parce qu'il a le respect du corps, chef-d'œuvre de la création de Dieu et temple consacré pour le recevoir, le sens de la pureté envers lui-même et envers les autres devient une conséquence exigeante de sa foi. Alors se justifie le combat pour la pureté.

Sens du sacré.

Il a respect pour le corps et respect pour toute la création de Dieu. Tout est sacré parce que tout est œuvre de Dieu, porte signification de lui et doit lui revenir.

Le sens de Dieu se perd-il ? Tout est vite profané, même la personne humaine et sa dignité. C'est le Créateur qui donne valeur de sacré à tout ce qui est créé.

Sous la double action d'un vieux scientisme tenace et d'un élan d'enthousiasme provoqué par les grandes découvertes récentes, on oublie Dieu pour mettre sa

foi dans le progrès et dans la science. « Le sens du sacré semble disparu de l'intelligence et de la sensibilité contemporaines et cette carence est l'une de nos plus cruelles blessures. C'est elle qui, après avoir rendu Dieu étranger à l'homme, finit par rendre ces hommes étrangers les uns aux autres... l'enjeu de notre civilisation et de nos luttes, c'est de savoir si l'homme restera ou redeviendra un être sacré (13). »

Geste bien fait. Liturgie.

Il est aussi une sorte de prière que le sportif aimera faire : celle qui utilise l'attitude du corps pour exprimer le sentiment intérieur de l'âme.

Le sportif aime le geste bien fait.

Le geste est indispensable dès que le sportif veut s'exprimer en sport. Et pour qu'il soit pleinement efficace, il est nécessaire que ce geste soit très bien fait, patiemment mis au point, perfectionné par l'entraînement.

Le sportif chrétien sera exigeant pour que les gestes de la prière liturgique, ceux de l'officiant comme ceux de l'assistance, ne soient pas bâclés, faits de façon ridicule, ou incapables de porter une signification de prière.

Transposé en gestes de sport sur un stade, ce style, qui engendre des gestes précipités, inefficaces, serait vite sifflé par la foule.

S'il est des gestes qui doivent être particulièrement réussis, dans un style parfait, ce sont les gestes qui sont porteurs de prières ou signes du sacré. Les

(13) J. MOURoux, *Sens chrétien de l'homme*, p. 237.

malfaçons en ce domaine le font souffrir, comme on dit en termes de sport.

Lui-même appréciera, seul ou en groupe, que le geste bien fait et l'attitude tout entière du corps, sont des moyens de prier mieux, parfois même sont la condition nécessaire pour qu'il y ait prière.

Les témoignages sont toujours impressionnants, de spectateurs, de curieux, qui ont eu la chance de voir prier des saints. Ils ont avoué qu'il était difficile d'observer attentivement leurs gestes sans comprendre leur sens de prière.

Harmonie. Equilibre.

Dans l'Eglise, il n'existe pas qu'une seule spiritualité. Un grand choix est proposé, libéralement.

Le sportif a la possibilité de choisir.

Il est des prières qu'il aime, d'autres qu'il n'aime pas. Il préfère une spiritualité qui ne méprise pas le corps, l'accepte au contraire, bien vivant, et le désire en pleine forme.

Il apprécie ce qui est harmonieux, équilibré. Harmonie et équilibre sont pour lui, par expérience, condition nécessaire de réussite dans l'activité physique sportive. Il ne désire pas la chute inutile. Le déséquilibre est une faute qui peut entraîner l'élimination, la défaite.

Optimiste et ardent, il aime plus qu'il ne craint tout ce qu'il y a de beau dans l'œuvre de Dieu. Il estime les vieux psaumes de louange, surtout ceux qui louent Dieu pour toutes les merveilles de sa création.

En sport, il n'y a pas de course à reculons. Aussi, par habitude, est-il tendu vers l'avant, rarement

immobile, juste le temps de bondir. S'il traîne, il est éliminé. Le temps est précieux. Il aime l'action, apprécie mieux le repos ensuite.

Une spiritualité s'alimente et s'exprime en une certaine manière de vivre, en toute activité, en art, en prière.

En musique sacrée, une plénitude extraordinaire et un équilibre dans le mouvement se dégagent de l'œuvre de J. S. Bach, comme un déséquilibre et un désaccord volontairement recherchés peuvent se dégager de la musique de certains grands artistes modernes.

Dans la sculpture, en art sacré, l'artiste a joie à retrouver la beauté, l'harmonie dans le respect de l'œuvre de Dieu. Il peut aussi vouloir exprimer, dans des essais de défigurations volontaires, l'aspect hideux de la souffrance ou du massacre absurde dans un monde sans Dieu.

On apprécie le « beau Dieu » d'Amiens, ou le Christ de Germaine Richier. Ce sont des expressions qui traduisent des recherches intérieures très différentes.

Et sans aucun jugement porté sur la valeur chrétienne de leur témoignage, l'amour de Claudel pour la terre, pour l'homme, son respect pour toute la création de Dieu, sont beaucoup plus dans le sens « harmonie-équilibre » cher au sportif, que la manière de Mauriac ou de Bernanos, par exemple.

Harmonie, équilibre, plénitude, beauté des proportions, perfection de l'ensemble, auront sa préférence sur la dissonance voulue, la disproportion recherchée pour évoquer la souffrance, le mal ou l'absurde. C'est une préférence tout subjective, aussi subjective qu'un goût ou qu'un amour.

Cette spiritualité ne renie rien de ce qui est essen-

tiel au Christianisme. Elle a besoin du complément nécessaire qu'apportent les autres prières à la sienne qui, seule, n'aurait pas grande valeur.

C'est une louange, parmi d'autres. Elle ne se situe certainement pas haut dans l'échelle classique de la sainteté. Elle le sait.

Mais elle exprime son offrande avec joie.

..

Loué soyez-vous, Seigneur, par la pauvreté de la prière
qui n'a pas grand-chose de sérieux à vous offrir.

Mais, loué soyez-vous et remercié pour la vie,
la santé, la beauté et la joie
que vous donnez à profusion,
et pour toute la splendeur de votre création.

Loué soyez-vous, Seigneur, pour la lumière
sur le stade,

la souplesse et la détente du corps qui bondit,
soudainement léger,
et comme libéré de son poids de matière.

Loué soyez-vous pour le soleil éblouissant sur la neige,
la griserie de la descente en ski,
de l'appel de tout le corps,
la joie d'avalier les bosses
et le crissement de la neige au virage.

Loué soyez-vous, Seigneur, pour le garçon qui fonce,
passionné par son jeu, sur un terrain vague,
et pour le grand champion applaudi dans l'arène
olympique.

Loué soyez-vous pour le plaisir de faire du bateau,
ou de glisser dans l'eau, souple comme un poisson,
oubliant un moment la pesanteur qui colle à la terre,

Loué soyez-vous, Seigneur, par l'émerveillement
des couleurs,

la découverte de la vie du monde sous-marin,
l'extraordinaire monde du silence.

Loué soyez-vous pour l'enivrement de la vitesse,
la joie de faire corps avec un bolide rapide
qu'on pousse à la limite de sa puissance.

Loué soyez-vous, Seigneur,
pour la joie de toucher le ballon,
de le contrôler, de le jouer,
et de sentir l'équipe tout entière tendue
dans le même effort.

Loué soyez-vous pour l'explosion de joie
de celui qui franchit en vainqueur la ligne d'arrivée,
et pour l'immense clameur qui monte parfois du stade.

Loué soyez-vous, Seigneur,
pour l'appréhension et l'angoisse vaincues,
le saut,

et la descente solitaire entre ciel et terre.

Loué soyez-vous pour le patin qui mord la glace,
file comme une flèche,

Pour tout ce qu'il y a de gracieux dans la danse,
et l'évolution des figures.

Loué soyez-vous, Seigneur, par l'audace et le risque,
le pitonnage sur la paroi à pic,
et le vertige avant l'envol du tremplin au plongeur.

Loué soyez-vous pour le hand-ball,
le foot et le basket,

par le shoot, le drop et le but réussi,
et par la tente du campeur

sur la rive silencieuse et ensoleillée d'un lac.

Loué soyez-vous, Seigneur,
pour la pleine forme physique,

par tous ceux qui sont en train de la perdre,
et par ceux qui ne l'auront jamais
que transformée, totalement nouvelle, auprès de vous.

Soyez loué par ce qui est plus merveilleux
que le plus merveilleux de tous les paysages,
la perfection d'un être humain,
vivant, sportif, harmonieux,

ce que vous avez créé de plus beau dans le monde
après le chef-d'œuvre de la Vierge Marie.

Béni soyez-vous pour la souplesse et l'équilibre,
l'adresse et l'agilité,
et pour tout le travail en force.

Gardez-nous du truquage, de la déloyauté,
de l'hypocrisie,
autant que de l'orgueil, de la méchanceté brutale,
et de la satisfaction égoïste de nous-mêmes.

Recevez la souffrance éprouvée dans le sport,
l'effort du cycliste épuisé, lâché par le peloton,
qui lutte sous la pluie, en côte, ou contre le vent,
et toutes les déceptions, les échecs, les défaites,
tous les effondrements.

Accueillez, dans votre bonté,
celui qui se tuera en course,

Louez, glorifiez, « portez Dieu dans votre corps »
servez-le avec ardeur
et beaucoup de joie.

CHAPITRE IX

SPORT : STYLE DE VIE

« On gifle à tort ce monsieur, écrit J. Giraudoux ; il ne répond pas : c'est un champion de boxe. »

Et pourtant, quel magistral k.-o. en riposte immédiate, et littéralement à portée de la main ! Mais il « laisse tomber » par discipline personnelle et par maîtrise de soi.

**

Un autre monsieur descend de l'autobus, sur les pointes, en souplesse, comme s'il venait d'exécuter une « sortie » aux barres parallèles. Il monte en sautant sur le trottoir, évidemment avec son pied d'appel, pour descendre en retombant sur le même pied d'appel, comme après un rouleau californien, juste le temps d'ébaucher un ciseau pour rappeler aussi la distance. Chaque petit caillou, chaque bouchon de papier aperçus deviennent pour lui l'occasion d'un shoot avec effet vicieux pour le corner, ou d'un

tir de plein fouet comme pour un pénalty. Il ne traverse pas un jardin public ni un square sans entrer dans le jeu, faire une interception de passe, un blocage de balle ou une tête de grand style. Il pénètre dans l'ascenseur comme dans une mêlée de rugby. Il n'accroche son chapeau au portemanteau qu'en un impeccable « bras roulé », comme au basket. Il franchit les trois ou quatre mètres qui le séparent enfin du bureau, dans une foulée de grand champion, avec lancement des bras à la Jesse Owens, poitrine en avant pour couper le fil d'arrivée, respiration profonde et bruyante comme à l'arrivée d'un 1 500 mètres olympique.

Et pendant tout le temps du travail, il se considère patiemment sur la touche, en attendant la reprise de la seconde mi-temps.

C'est le « mordu », l'obsédé joyeux.

Il existe des folies beaucoup plus tristes.

Cette folie douce, vite lassante pour les voisins et pour les camarades de travail, conserve encore un élément de plein air, d'activité physique, qui manque totalement au collectionneur, exclusivement préoccupé par la recherche de photos des grands champions, et qui se croit sportif quand même.

Il manque totalement aussi au maniaque, lecteur insatiable de journaux sportifs, qui absorbe gloutonnement, jusqu'à la dernière ligne, tous les renseignements imprimés sur les feuilles de sports. Ce n'est plus du sport.

Le supporter acharné qui fait tous les déplacements avec l'équipe, suit tous les matches avec passion, est, autant que le collectionneur, l'obsédé, sujet d'étonnement et de curiosité pour le sportif pratiquant, qui connaît leur maladie souvent notoire et les sait

incapables de faire le moindre geste efficace en sport. Mais c'est leur manière personnelle d'aimer le sport.

L'attitude est beaucoup plus ridicule de celui qui contracte ostensiblement les biceps, bombe le thorax pour impressionner l'adversaire ou la galerie, et bien faire voir qu'il est très fort.

Plus grotesque encore le « superman » qui, pour se donner du courage ou avertir qu'il va se fâcher, frappe de ses poings sourdement, en cadence, une poitrine qui résonne comme une petite caverne, aussi grotesque que le bel Apollon concourant sur une estrade, au milieu de mâles ayant étudié la pose qui met bien en valeur, pour gagner un prix de beauté masculine. Du Tarzan de studio !

Tout cela prolifère comme un champignonnage inévitable autour du sport, ne doit pas être confondu avec lui, et n'exprime rien de la manière de vivre d'un sportif authentique.

**

Libéré de tout ce parasitisme gênant qui le compromet, le monde du vrai sport reste encore bien complexe, trop difficile à définir et à délimiter, pour qu'on puisse en dégager aisément des réactions homogènes ou une attitude commune devant la vie. Il inclut trop de diversité.

Les sportifs pourraient être répartis en plusieurs grandes familles, selon leurs goûts personnels et la manière dont ils pratiquent un sport, beaucoup plus justement que selon les espèces de sports qu'ils pratiquent.

Il y a d'abord la foule des spectateurs du sport professionnel, foule qui se déplace le dimanche après-

midi pour aller voir un match. Pour elle, pas de sport sans spectateurs. Il y a même un rapport, une progression entre la qualité du spectacle et la quantité de spectateurs. Il faut du public.

Les acteurs fournissent, par leur travail, un spectacle, qui a d'ailleurs le gros avantage sur d'autres spectacles, de se construire à chaque instant sous les yeux des spectateurs. Les uns gagnent de l'argent. Les autres en donnent pour la satisfaction de voir un spectacle qu'ils aiment, un sport qu'ils ont peut-être pratiqué jadis.

Parmi ceux qui aiment et pratiquent un sport, beaucoup seraient surpris d'être rattachés au groupe des « olympistes » et à son chef P. de Coubertin.

Pour les olympistes, le sport est lié à l'éducation, formation continue, chevalerie moderne, joie, spectacle de beauté, art en action. Les spectateurs sont des connaisseurs qui apprécient. Ils encouragent les athlètes dans leur effort et contribuent, par la grandeur du spectacle, à augmenter la beauté de l'ensemble.

A l'opposé, pour les hébertistes, il n'y a de sport que dans la mesure où on supprime le spectacle. Le spectacle tue le vrai sport. Le sport est santé, équilibre, devoir envers soi-même et envers les autres, pour rester en forme, être apte à rendre service, être toujours capable d'intervenir utilement. A leur avis, on ne peut aujourd'hui maintenir l'esprit du sport « que par une révolte contre tout ce qui, dans l'organisation du spectacle sportif, ou le commerce du sport, le menace (1) ».

(1) J. Dumazedier, « L'Esprit du Sport », dans *Regards nouveaux*, p. 87.

Un autre groupe ne se pose pas tant de problèmes. On fait du sport parce que ça plaît. Surtout, pas de fatigue intellectuelle inutile, particulièrement déplacée en ce domaine : on veut se détendre. Olympiste ? Hébertiste ? On ne sait pas. Peu importe. On pousse le ballon, au soleil ou dans la boue. On joue, on pédale. C'est du vrai sport.

Mais tous, attirés par le spectacle ou horrifiés par la foule du stade, professionnels ou amateurs, sportifs de championnats ou sportifs farouchement indépendants, tous font cependant partie de la grande famille sportive.

On ne peut pas dire qu'ils soient frères ennemis. Ils ont des goûts différents. Chacun les exprime à sa manière. Mais ils savent que leurs divergences de goûts sont complémentaires, nécessaires à la richesse de l'ensemble. Si les olympistes, les hébertistes ou les fantaisistes indépendants venaient à disparaître, il y aurait un grand vide dans la famille du sport. Ils ont besoin les uns des autres. A certaines affinités communes, ils se reconnaissent pourtant et se retrouvent avec plaisir.

**

D'abord : ils ignorent l'ennui. Ils ont toujours en réserve une ardeur qui cherche à se manifester, et de façon dynamique. Ils ont un sang riche en globules rouges, et du tonus.

Ils ne sont pas de ces êtres fatigués, épuisés dès le matin avant d'avoir produit le moindre effort, ou « atteints de ce lymphatisme moral qui frappe les jeunes hommes qui ne croient plus en rien (2) ».

(2) J. Dumazedier, *op. cit.*, p. 88.

S'ils semblent parfois endormis ou très décontractés, ils préparent en saut ou en sprint d'extraordinaires tentatives de félins.

Ils éprouvent le besoin de respirer du grand air, de sentir sur la peau l'eau et le soleil, de faire jouer des muscles enkylosés par l'immobilité.

Ils réagissent comme réagit le paysan basque avec son jeu de pelote, pour conserver malgré son travail de cultivateur une souplesse digne d'un grand sportif, comme réagit un professeur qui ne veut surtout pas avoir l'allure d'un professeur Nimbus, comme un ingénieur de recherche qui veut éviter la silhouette antisportive et désormais classique du professeur T. Tournesol.

Il aime la santé et fait ce qu'il faut pour l'entretenir. Il maintient volontairement, parfois difficilement, un équilibre entre ses diverses activités pour qu'elles refètent cet air de sécurité et d'optimisme qui donne confiance.

Il n'aime pas le truquage. L'essai, le but, le panier sont marqués ou ne le sont pas. Même marqués, ils sont accordés ou refusés. Et jamais à moitié. La faute, s'il y a faute, doit être sanctionnée et réparée. Le temps est respecté avec précision au dixième de seconde bien souvent. Sur un terrain à limites clairement tracées, on observe un règlement de jeu. On gagne ou on perd. Mais on joue. On accepte, au passage, une part de chance, d'inspiration ou de malchance, de mauvaise forme. Mais on sait qu'au classement général, ou en fin de saison, le meilleur gagne, le plus fort, le plus adroit ou le mieux entraîné.

On accepte loyalement les faits tels qu'ils se présentent, l'échec, le succès ou la remise du match.

Aristocratique et démocratique sont des qualifica-

tifs qui ne veulent plus dire grand-chose quand on les emploie en sports, sinon pour exprimer, ensemble, les deux aspects d'un même état d'esprit cher à beaucoup de sportifs.

Volontiers égalitaristes, ils exigent qu'au point de départ, en sport, on ne fasse aucun passe-droit, on n'accorde aucun privilège. Chacun doit se présenter avec une chance égale, sur un même plan, rejetant nécessairement tout ce qui divise ou sépare hors du stade. On retrouve cette attitude en sports individuels comme en sports collectifs. Le capitaine est celui qui, pendant un certain temps, imprévisible, doit effectivement prouver qu'il est capable d'animer l'équipe. C'est, en un sens, très démocratique.

Mais s'il a réfléchi un instant, le sportif a déjà reconnu qu'il était un privilégié de pouvoir se livrer à son activité physique sportive, en compagnie d'autres privilégiés comme lui. Il n'a qu'à évoquer la foule de tous les handicapés qui ne pourront jamais faire de sports. Et si, chez lui, la pratique du sport est maintenant à la portée de tous, il existe des pays moins privilégiés où des enfants et des hommes, en âge de faire du sport, meurent encore de faim aujourd'hui.

Et si tous les hommes avaient un jour la chance de pouvoir faire du sport, une hiérarchie évidente, nécessaire, s'établirait vite, des moins doués physiquement jusqu'aux grands champions. Il est facile de constater qu'à partir d'un même entraînement suivi par deux jeunes, l'un manifeste rapidement qu'il est doué, l'autre qu'il est moins doué, ou pas doué du tout. Celui qui est très doué parviendra, peut-être grâce à ses performances, au rang privilégié de grande vedette du sport.

Beaucoup d'enfants apprennent à jouer du piano, tous ne sont pas doués, ni également doués, ni artistes. Il arrive à des collégiens, des lycéens, de rimer quelques vers. Tous ne sont pas poètes de génie.

En sport, plus facilement qu'en d'autres domaines, on accepte vite et volontiers qu'il y ait dans un groupe, un jeune qui soit doué, parce que le « don » se traduit et se mesure en centimètres ou en secondes. C'est facile à vérifier. On accepte sans discuter. C'est objectif. Tout le monde n'est pas capable de franchir plus de deux mètres au saut en hauteur, ni plus de sept mètres au saut en longueur, même après un patient entraînement.

Les sportifs moins doués, qui n'ont pas la grande classe internationale, auront toujours joie à franchir, en hauteur et en longueur, ce qui correspond à leurs possibilités. Ils auront leur niveau, leur record personnel. Ils se situent, en réalistes, entre des meilleurs et des moins bons. Il n'y a plus d'illusion possible quand on a vérifié, en centimètres, un certain nombre de fois, la hauteur de la barre ou la distance sautée en longueur.

Il existe une hiérarchie dans les résultats.

Pour le sportif, pas plus que l'illusion, le bluff n'est longtemps possible.

Il redoute d'entendre pour lui la plaisanterie traditionnelle lancée au coureur qui ne se fatigue pas : « Alors, tu te promènes ? »

« Chiqué ! », disent les anciens.

« Bêcheur ! », crient les jeunes.

Le bluff ne paie pas. C'est une baudruche que les spectateurs crèvent impitoyablement.

Mais cette hiérarchie donne le désir de progresser, de monter d'un degré dans l'échelle des performan-

ces. Dans une certaine mesure, l'entraînement permet toujours de progresser.

On sourit quand on entend après la course, dans l'interview de quelques secondes arraché au champion essoufflé, l'inévitable : « Content ? — Oui, très content... mais je ferai mieux la prochaine fois. »

Et c'est vrai, même s'il a gagné. Sous sa banalité, la phrase révèle un sentiment profondément ancré en tout sportif : il sait qu'il n'est pas parvenu à la perfection, même s'il a gagné. Il peut améliorer son temps, son style, sa manière de jouer, de mener la course. Il se remettra à l'entraînement pour progresser encore. C'est une loi de la vie que vérifie bien le sportif : quand on a gagné, on peut s'estimer satisfait du résultat. On est arrivé. On s'installe. On ne se renouvelle pas. Alors commence la décadence. Elle est implacable. Il faut toujours progresser.

Il n'est pas artificiel de transposer du plan du sport au plan de toute la vie, parce que le sport est expression même de vie et qu'il est facile de le prendre, comme on prend une coupe, une tranche, une lame-témoin en laboratoire, pour vérifier l'ensemble.

C'est le même état d'âme qui donne goût à la pratique du sport et qui anime toute la vie. La même jeunesse d'esprit, loin d'être un infantilisme prolongé, maintient dans toute la vie d'adulte, avec ardeur et optimisme, l'effort patient, personnel, et le sens de l'équipe, l'exemple d'une discipline acceptée et la recherche de l'initiative individuelle, le désir de progresser et la faculté toujours renouvelée d'émerveillement devant tout ce qui mérite d'être admiré dans l'œuvre de Dieu ou dans l'œuvre des hommes, une

force qui entraîne les timorés, une disponibilité à rendre service.

A cette disponibilité, on doit reconnaître le sportif dans la vie de tous les jours, plus encore qu'à la souplesse avec laquelle il monte un escalier. C'est à lui qu'on doit s'adresser tout naturellement pour obtenir un service, une intervention rapide et efficace. Quant au sauvetage, il est parfois seul à pouvoir le tenter sans imprudence avec quelque chance de succès. Il s'est patiemment préparé à rendre service, et se propose, parce qu'il a des réserves de force et de santé. Il met son point d'honneur à disparaître, une fois le service rendu, d'autant plus discrètement qu'il est intervenu plus efficacement.

Sa disponibilité à rendre service communique la bonne humeur et augmente autour de lui la joie de vivre.

Etat d'âme qui laisse cependant docile, réceptif : il doit toujours savoir écouter, observer. Il faut accepter un conseil, une critique. Il y a toujours quelque chose à apprendre, à perfectionner.

Ardeur, optimisme et modestie dans la monotonie de l'entraînement ou du travail de chaque jour, ont été la grande force de quantité de sportifs, force morale beaucoup plus que force physique.

Six cent une fois convoqué pour jouer en championnat, quatre-vingt-quatre fois sélectionné international, l'un des plus célèbres joueurs de football, l'Anglais Stanley Matthews livrait, le jour de son quarante-cinquième anniversaire, sur un terrain de sport, le secret de sa réussite de sportif : « Chaque jour, à mon avis, doit être employé à fond et avec enthousiasme. »

Sur le plan individuel, dans cette lutte qu'est la vie,

celui qui n'est pas préparé, qui est sans défense, sans ressort, qui n'a aucun moral, est vite écrasé ou éliminé.

Un pays où les jeunes hommes, englués dans le confort ou l'égoïsme, ne sont plus capables d'efforts physiques durs, est un pays qui — au jugement de tous les historiens — quelle que soit leur tendance : de l'extrême gauche à l'extrême droite — est battu d'avance et prêt à toutes les servitudes. Il perdra évidemment sa liberté jusqu'à ce qu'il ait retrouvé le sens de la lutte. La dernière expérience, chez nous en France, n'est pas si ancienne pour qu'on l'ait si vite oubliée.

Le sport n'est pas le petit quart d'heure de folie hebdomadaire, la manie facilement excusable qui permet une évasion.

C'est une manière de vivre, de comprendre la vie, de l'animer sans se contenter de la subir, ou de tirer son épingle du jeu. Il ne devrait pas favoriser un isolationnisme attirant le sportif dans une sorte de tour d'ivoire, à l'écart et à l'abri de tout ce qui ne serait pas du sport.

Contre le dilettantisme égoïste et le narcissisme qui tentent, dit-on, les meilleurs, il est réconfortant d'apprendre que de grands sportifs — plusieurs fois sélectionnés internationaux — ont accepté des charges municipales, politiques ou sociales. Beaucoup d'autres sportifs rendent service, acceptant des responsabilités à leur mesure quand l'occasion se présente. Par faiblesse ou par peur, ce serait une lâcheté de refuser de prendre le départ.

Avec autant de respect pour la justice dans la vie, qu'ils ont de respect pour une justice exigée en droit

sur le terrain de sport, ils peuvent refuser le favoritisme, le mensonge et la compromission.

Une injustice demeure toute la vie une injustice. On raconte (3) l'anecdote de ce joueur de rugby, le Néo-Zélandais Dean qui, en 1905, avait joué à Swansea un match important contre le Pays de Galles. Il avait effectivement marqué un essai qui aurait donné la victoire à son équipe. Mais l'essai avait été refusé. Longtemps après, en 1953, il mourait en disant : « Cet essai, je l'avais pourtant bien marqué. » Pendant quarante-huit ans, cette injustice l'avait hanté.

Malgré les injustices et malgré les échecs, les sportifs s'efforcent de rester bons joueurs. C'est une attitude d'acceptation loyale, dans la bonne humeur, de tout ce qui peut survenir de désagréable. C'est une politesse répondant à une désobligance ou une incorrection, une patience devant un énervement, une possession de soi-même devant une colère. C'est « être sport », comme disent les Anglais, mais avec plus de générosité et de bonne humeur que de flegme, pense-t-on aussitôt dans la traduction française.

Comme la jeunesse, le sport est « un état d'esprit, un effet de la volonté, une qualité de l'imagination, une victoire du courage sur la timidité, du goût de l'aventure sur l'amour du confort... Si un jour votre cœur allait être mordu par le pessimisme et rongé par le cynisme, puisse Dieu avoir pitié de votre âme de vieillard (4) ».

(3) Cf. D. LALANNE, *Le grand combat du Quinze de France*.

(4) Général Mac Arthur, 1945.



Au terme de son enquête, un sociologue contemporain a pu écrire : « Tous ces sportifs ont trouvé dans le sport une « condition » qui les a fait plus résistants, plus souples et plus vites. Ils sont devenus meilleurs jusque dans leur compréhension des choses et des hommes, dans leur comportement, dans leur expression (5). »

« Meilleur » est sans doute prétentieux, pensent les sportifs. Mais ils reconnaissent volontiers qu'ils ont appris quelque chose et acquis une richesse. Sans le sport, il leur aurait manqué d'expérimenter une grande joie qui transforme et équilibre toute une vie.

Expérience humaine très ancienne et toujours actuelle : « Un Dieu a, semble-t-il, donné aux hommes ces deux arts : la « musique » et la gymnastique (6) pour faire l'éducation de leur énergie et de leur sagesse ; et non pas dans l'intérêt particulier de leur âme ni de leur corps, mais bien dans celui des deux, pour réaliser leur harmonie conjugquée, leur tension ou leur détente légitimes.

« — C'est probable, Socrate.

« — Donc, de celui qui tempère parfaitement son activité sportive par une activité intellectuelle, de celui qui atteint le mieux cet équilibre moral, nous aurons tout à fait raison de dire qu'il réalise en lui une musique et une harmonie parfaites, plus parfaites encore que l'accord qu'on peut réaliser entre des cordes.

(5) J. Dumazedier, *op. cit.*, p. 21.

(6) Avec le sens très large que donnaient les Grecs aux mots musique et gymnastique « la musique, ou art des muses, comportait toute l'éducation intellectuelle ». Berger et Moussat, *op. cit.*, note p. 115.

« — Tu as raison, Socrate.

« — Et dans notre cité, si elle veut vivre, n'aürons-nous donc pas toujours besoin de quelqu'un qui veille à cette harmonie ? (7) »



Charge écrasante aujourd'hui pour ceux qui doivent conserver dans le monde actuel cette harmonie, eurythmie difficile à réaliser.

Un bruit assourdissant, continu, de machines en marche, une succession à cadence affolée d'activités de toutes sortes, un désir toujours plus grand de vitesse, un travail souvent épuisant dans un engrenage inhumain, ont remplacé les vieux arts libéraux, domaine antique des muses.

Le sport, lui, doit toujours jouer son rôle de contrepoids. Et notre civilisation mécanique moderne a besoin d'un solide, lourd contrepoids, pour maintenir un équilibre humain, plus facilement compromis.

Joie d'apprécier, d'éprouver une harmonie, joie de rétablir un équilibre, c'est la joie du sport.

Si toute joie est pour le chrétien un don de Dieu, Dieu mérite d'être tout particulièrement remercié pour la joie du sport.

(7) PLATON, *République*, 412 ; traduction Berger et Moussat, p. 118.

TABLE DES MATIÈRES

<i>Introduction</i>	5
Problèmes posés à la conscience chrétienne. - Pas de sport chrétien, mais des chrétiens qui font du sport. - Loyauté. - Effort d'objectivité. - Des jugements moralisateurs? - Ce livre n'est pas technique.	
Chap. I^{er}. — L'ÈRE DES SPORTS	11
Sport à la radio. - Dans la presse. - Le cinéma. - La télévision. - Dans les plans d'urbanisme. - Le temps de travail. - Les loisirs. - A l'école. - En week-end. - Camping. - Plein air. - Un besoin actuel. - Sport vu et sport vécu. - Qu'est-ce qu'un sport? - Le sport? - Variété des sports.	
Chap. II. — SPORT ET ÉDUCATION	27
§ 1. UNE ÉCOLE DE DÉGRADATION PHYSIQUE ET MORALE? - Caricatures. - Catch et bagarres. - § 2. POUR FORMER DES JEUNES. - Une carence. - Une nécessité. - Révélation du caractère. - Une occasion à saisir. - § 3. UNE ÉDUCATION POUR ADULTES. - Une discipline. - L'entraînement. - La technique. - Docilité. - Vérité. - Volonté. - Obéissance. - « Concentration ». - Savoir perdre.	
Chap. III. — SPORT ET ARGENT	51
§ 1. LE CHAMPION. - Les transferts. - Les « Kramer's boys ». - Et en boxe. - § 2. SCANDALES. - Matches truqués. - Gloire et misère. - En cyclisme. - Les primes. - § 3. PROFESSIONNELS ET AMATEURS. - Pseudo-amateurs. - Marchandages. - § 4. UN MA-LAISE. - Une profession. - Un jeu de robots. - § 5. CRISE DE L'AMATEURISME. - Solution? - § 6. ET LES CONCOURS DE PRONOSTICS?	

Chap. IV. — SPORT ET SANTÉ	82
§ 1. AVANTAGES DE L'ENTRAÎNEMENT. - § 2. CONFORT. - § 3. ACTION SUR L'ORGANISME. - Cœur. - Appareil respiratoire. - Squelette. - Les réflexes. - Le sport sculpte un organisme. - § 4. DU SPORT-HYGIÈNE AU SPORT OLYMPIQUE. - § 5. UNE TEMPÉRANCE. - Vin. - Café. - Tabac. - Excès. - Sport et chasteté. - § 6. SPORT ET VICE. - § 7. LE SPORT CONTRE LA SANTÉ. - Surentraînement. - Danger pour les jeunes. - § 8. LE « DOPING ». - § 9. RISQUES INUTILES. - § 10. POUR OU CONTRE LA BOXE ?	
Chap. V. — ÉCOLE ET SPORT	117
§ 1. DEUX MONDES SÉPARÉS. - Disproportion. - De l'air. - Une aberration. - Inadaptation. - § 2. L'EXPÉRIENCE DE VANVES. - Un exemple: Fleming.	
Chap. VI. — JEUX OLYMPIQUES : SPORT ET VIE INTERNATIONALE	137
§ 1. DANS L'ANTIQUITÉ. - § 2. LES JEUX OLYMPIQUES MODERNES. - Succès. - Une réforme. - Préparation olympique. - Excès. - Dangers. - Superchampions du monde. - Une équivoque. - Solutions.	
Chap. VII. — SPORT ET CONSCIENCE CHRÉTIENNE	159
§ 1. UN PRIVILÈGE. - Egoïsme. - Une richesse à partager. - § 2. « MISÈRE SANS NOM ». - Les « inadaptés ». - § 3. UNE PRISE DE CONSCIENCE. - Responsabilité. - Services: arbitrage, animation, sauvetage.	
Chap. VIII. — A PARTIR DU SPORT : UNE SPIRITUALITÉ	179
§ 1. DIVERSITÉ. - Déséquilibre. - Sainteté et santé. - Méfiance. - Jansénisme. - Nietzsche. - Montherlant. - § 2. DOCTRINE CHRÉTIENNE. - Amour de la création. - Joie. - Ardeur. - « Théophore ». - Sens du sacré. - Geste bien fait. Liturgie. - Harmonie. Equilibre. - Prière.	
Chap. IX. — SPORT : STYLE DE VIE	202
Sérieux, fantaisistes ou ridicules ? - Olympistes, hébertistes, indépendants. - Unité profonde. - Un état d'esprit et un idéal de vie. - Un contre-poids. - Une joie.	

Imp. Sévin, Doullens. — 3-1961.
 (Dépôt légal: 2^e trimestre 1961)
 Flammarion et C^o, éd. (N^o 4250).
 — Imprimeur: N^o 1016. —